- PALLI

Google


Perrin





PETITE

BIBLIOTHEQUE

DES

THÉATRES.



On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique & Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.



A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LES FÊTES DE L'AMOUR ET DE BACCHUS,

PASTORALE,

DE QUINAULT;

MUSIQUE DE LULLY.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théâtres, rue des Moulins, butte S. Roch, nº. 11.

M. DCC. LXXXIV.

AVANT-PROPOS.

IL ne suffit pas au Roi de porter si loin ses armes et ses conquêtes ; il ne peut souffrir qu'il y ait aucun avantage qui manque à la gloire et à la félicité de son regne ; et dans le même tems qu'il renverse les États de ses ennemis, et qu'il étonne toute la terre, il n'oublie rien de ce qui peut rendre la France le plus florissant Empire qui fut jamais. Le grand art de la guerre, qu'il exerce avec une ardeur héroïque, et où il fait des progrès si surprenans, n'est point capable de remplir la vaste étendue de son application infatigable ; il trouve encore des soins à réserver pour les plus beaux arts, et il n'y en a point, qui soit digne de quelqu'estime, qu'il ne favorise avec une particuliere bonté. C'est ce que cette Académie Royale de Musique a le bonheur d'éprouver dans son établissement. Voici un essai qu'elle s'est hâtée de préparer pour l'offrir à l'impatience du Public. Elle a rassemblé ce qu'il y

avoit de plus agréable dans les divertissemens de Chambord, de Versailles et de Saint-Germain ; et elle a cru devoir s'assurer que ce qui a pu divertir un Monarque infiniment éclairé, ne sauroit manquer de plaire à tout le monde. On a essayé de lier ces fragmens choisis par plusieurs scenes nouvelles ; on y a joint des entrées de ballet ; on y a mêlé des machines volantes et des décorations superbes ; et de toutes ces parties différentes on a formé une Pastorale en trois actes, précédée d'un grand Prologue. Ce premier spectacle sera bientôt suivi d'un autre plus magnifique, dont la perfection a besoin encore d'un peu de tems : cette Académie y travaille sans relâche, et elle est résolue de ne rien épargner pour répondre le plus dignement qu'il lui sera possible à la glorieuse protection dont elle est honorée.

SUJET
DES FÊTES
DE L'AMOUR ET DE BACCHUS.

LE Prologue est formé par des Hommes et des Femmes du Bel-air, des Gascons, un Suisse et des Bourgeois qui demandent des Livres pour connoître le Divertissement que l'on va jouer. Le Donneur de Livres, des Importuns, des Héros, des Pâtres et des Ouvriers de Théatre, dansent tour-à-tour, des pas analogues à leurs caracteres. Les Muses Polymnie, Melpomene et Euterpe, se disputent à qui divertira le Roi, puis se réunissent pour le fêter plus dignement.

Dans les trois actes de l'Opéra, ce sont des Bergers et des Bergeres, Amans; des Satyres amoureux, dédaignés, et qui se consolent en buvant. Les uns, par leurs chants et leurs danses, fêtent l'Amour, les autres Bacchus. Chaque

parti prétend que l'objet de son culte l'emporte sur l'autre. Cependant ils finissent par s'accorder : les deux partis se mêlent, et célebrent ensemble ces deux Divinités.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR LES FÊTES

DE

L'AMOUR ET DE BACCHUS.

CETTE Pastorale fut composée, par Quinault, des fragmens les plus agréables de quelques Ballets de diverses Comédies de Moliere, employés dans les Fêtes de Chambord, de Versailles, de Saint-Germain, et dont Lully et Desbrosses avoient fait la Musique pour le Roi. Vigarani, Gentilhomme Modénois, eut la conduite des machines dans cet Opéra, qui est le premier que Lully fit représenter, après que l'Abbé Perrin lui eut cédé le privilége qu'il avoit obtenu en 1669, pour ce genre de spectacle. C'étoit le Cardinal Mazarin qui l'avoit introduit en France. Il avoit fait venir d'Italie, en 1647, des Musiciens qui jouerent un Opéra intitulé : *Orfeo e Eu-*

ridice. Cette nouveauté charma les François, par la beauté des voix, la variété des décorations et la magnificence des habits. Le Cardinal, qui avoit fait la dépense de cet Opéra, trouva dans le succès de quoi l'engager à en donner un autre au mariage du Roi. L'*Ercole Amante* parut donc, avec une Traduction Françoise, pour ceux qui n'entendoient pas l'Italien. Dès-lors, on desira d'avoir des Opéra François; mais on craignoit que notre langue ne pût pas s'allier à la Musique, et d'ailleurs on manquoit de Musiciens. L'Abbé Perrin, qui avoit été Introducteur des Ambassadeurs auprès de Gaston, Duc d'Orléans, entreprit de surmonter ces obstacles. Il composa une Piece, intitulée : La Pastorale, dont il fit faire les airs par Cambert, Intendant de la Musique de la Reine mere. Cet Opéra fut exécuté à Issy, dans une maison particuliere, et réussit tellement, que le Cardinal le fit représenter ensuite plusieurs fois devant le Roi, à Vincennes. Bientôt l'Abbé Perrin et Cambert firent un second essai : ce fut leur Ariane; mais la mort du Cardinal empêcha que l'on la jouât. A quelque tems de-là, l'Abbé Perrin s'étant associé Cambert,

Champeron et le Marquis de Sourdéac, en vertu de leur Privilége, ils attirerent du Languedoc les plus célebres Musiciens des Églises, et firent construire un Théatre, rue Mazarine, où ils donnerent Pomone, Pastorale, dont les paroles et la musique étoient encore de l'Abbé Perrin et de Cambert. Cet Opéra fut joué pendant huit mois de suite, avec des applaudissemens universels. Mais le Marquis de Sourdéac, sous prétexte des avances qu'il avoit faites, s'étant emparé du Théatre, et, pour se passer de l'Abbé Perrin, ayant eu recours à Gilbert, qui lui donna la Pastorale des Peines et des Plaisirs de l'Amour, Lully, Sur-intendant de la Musique du Roi, profita de la division élevée entre les associés, et obtint, par le crédit de Madame de Montespan, que l'Abbé Perrin lui cédât son Privilége pour une somme d'argent. Le Roi accorda de nouvelles Lettres-Patentes à Lully, qui, pour n'avoir rien à démêler avec les associés de l'Abbé Perrin, ne voulut pas se servir de leur Théatre; mais en fit construire un dans le jeu de paume du Bel-air, rue de Vaugirard, où l'on joua les Fêtes de l'Amour et de

Bacchus, depuis le 15 Novembre jusqu'au mois de Juillet suivant. A l'une des représentations où le Roi assista, le Duc de Montmouth et le Duc de Villeroi, le Marquis de Rassen et le Grand danserent une entrée avec Beauchamps, Saint-André, Favier l'aîné et la Pierre.

Le Roi, et toute la Cour devant danser un jour dans cette Piece, s'impatientoit de ce que l'on ne commençoit pas. Il envoya à Lully plusieurs Valets-de-pied, les uns après les autres, pour le faire hâter. Voyant que rien n'avançoit, il lui envoya enfin un Valet-de-garde-robe pour lui dire qu'il se lassoit d'attendre, et qu'il vouloit absolument que l'on commençât. Ce nouvel émissaire dit à Lully que le Roi étoit dans une grande colere, et qu'il ne pouvoit plus attendre. Lully, songeant moins aux ordres pressans qu'on lui apportoit de la part du Roi, qu'à ce qu'il avoit encore à faire, répondit d'un grand sang-froid : « Le Roi est le maître ; il peut attendre » tant qu'il lui plaira. »

Cet Opéra fut repris en 1689, 1696, 1706, 1716 et 1738. Bibliotheque des Théatres, page 134. Recherches sur les Théatres, tome troi-

sieme, pages 205 et 206. Dictionnaire de Parfaict, tome second, pages 550 et 551. Dictionnaire de Léris, pages 194 et 195. Anecdotes Dramatiques, tome premier, pages 363, 364, 365 et 366.

Voici ce que dit Voltaire, dans ses Questions Encyclopédiques, à l'occasion de cet Opéra. « Lully, violon de Mademoiselle, devenu Sur-,, intendant de la Musique du Roi, et qu'on ap-,, pella bientôt *Monsieur de Lully*, s'associa,,, très-habilement, avec Quinault, dont il sen-,, toit tout le mérite, et qu'on n'appella jamais ,, *Monsieur de Quinault.* Il donna dans son jeu ,, de Paume du Bel-air les Fêtes de l'Amour et ,, de Bacchus, composées par ce Poëte aimable; ,, mais ni les vers, ni la musique, ne furent di-,, gnes de la réputation qu'ils acquirent depuis. ,, Les connoisseurs seulement estimerent beau-,, coup une traduction de l'Ode charmante d'Ho-,, race : *Donec gratus eram tibi*, &c. Cette Ode, ,, en effet, est très-gracieusement rendue en ,, François; mais la Musique en est un peu lan-,, guissante. Il y eut des bouffonneries dans cet ,, Opéra, ainsi que dans Cadmus et dans Alceste.

„ Ce mauvais goût régnoit alors à la Cour dans „ les Ballets ; et les Opéra Italiens étoient rem- „ plis d'arlequinades. Quinault ne dédaigna pas „ de s'abaisser jusqu'à ces platitudes ; mais dans „ ces deux Opéra même, ce Poëte sut insérer „ des morceaux admirables de Poésie. Lully sut „ un peu les rendre, en accommodant son génie „ à celui de la Langue Françoise ; et comme il „ étoit d'ailleurs très-plaisant, très-débauché, „ adroit, intéressé, bon courtisan, et par con- „ séquent aimé des Grands, et que Quinault „ n'étoit que doux et modeste, il tira toute la „ gloire à lui. Il fit accroire que Quinault étoit „ son garçon Poëte qu'il dirigeoit, et qui, sans „ lui, ne seroit connu que par les satyres de „ Boileau. Quinault, avec tout son mérite, resta „ donc en proie aux injures de Despréaux, et à „ la protection de Lully. La charmante Tra- „ gédie d'Atys, les beautés, ou nobles ou déli- „ cates, ou naïves, répandues dans les Pieces „ suivantes, auroient dû mettre le comble à la „ gloire de Quinault, et ne firent qu'augmenter „ celle de Lully, qui fut regardé comme le Dieu „ de la Musique. »

LES FÊTES
DE L'AMOUR
ET
DE BACCHUS,
PASTORALE,
DE QUINAULT;
MUSIQUE DE LULLY.

Représentée par l'Académie Royale de Musique, au Jeu de Paume du Bel-Air, en 1672.

ACTEURS

Qui chantent dans le Prologue.

DEUX HOMMES DU BEL AIR.
DEUX FEMMES DU BEL AIR.
UN GENTILHOMME GASCON.
LE BARON D'ASBARAT.
UN SUISSE.
UN VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.
UNE VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.
LA FILLE DU BOURGEOIS ET DE LA BOURGEOISE.
Troupes de Gens de différentes Provinces et de toutes sortes de conditions.

POLYMNIE,	Muses.
MELPOMÈNE,	
EUTERPE,	

PERSONNAGES

Dansant dans le Prologue.

UN DONNEUR DE LIVRES.
QUATRE IMPORTUNS.
QUATRE HÉROS.
QUATRE PASTRES.
QUATRE OUVRIERS.

PROLOGUE.

(*La Scene représente une grande salle, où l'on voit les plus superbes ornemens que l'architecture et la peinture puissent former. Elle est disposée pour un spectacle magnifique, et l'on y voit dans l'enfoncement un grand vestibule percé qui laisse paroître un superbe palais au milieu d'un jardin. On y découvre une multitude de gens de provinces différentes, qui sont placés dans des balcons, aux deux côtés du Théatre. Un homme, qui doit donner des livres aux Acteurs, commence à danser dès que la toile est levée : toute la multitude qui est dans les balcons s'écrie en musique pour lui demander des livres ; mais il est détourné d'en donner par quatre Importuns qui le suivent et qui l'environnent.*)

TOUS ENSEMBLE.

A moi, Monsieur, à moi, de grace ; à moi, Monsieur :
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

HOMME DU BEL AIR.

Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient ;
Quelques livres ici, les Dames vous en prient.

AUTRE HOMME DU BEL AIR.

Holà ! Monsieur ; Monsieur, ayez la charité
D'en jeter de notre côté.

FEMME DU BEL AIR.

Mon Dieu ! qu'aux personnes bien faites
On sait peu rendre honneur céans !

AUTRE FEMME DU BEL AIR.

Ils n'ont des livres et des bancs
Que pour Mesdames les grisettes.

GASCON.

Ho ! l'homme aux libres, qu'on m'en baille;
J'ai déja le poumon usé.
Bous boyez que chacun mé raille,
Et jé suis escandalisé
De boir és mains de la canaille
Ce qui m'est par bous refusé.

AUTRE GASCON.

Eh ! cadédis, Monseu, boyez qui l'on peut être;
Un libret, jé bous prie, au Baron d'Asbarat.
Jé pense, mordi ! que lé fat
N'a pas l'honneur dé mé connoître.

LE SUISSE.

Monsir le donneur de papieir,
Que veul dir sty façon de fifre ?
Moi l'écorchair tout mon gozieir
A crieir,
Sans que je pouvre afoir ein lifre.
Pardi ! mon foi ! Monsir, je pense fous l'être ifre.

(*Le donneur de livres, fatigué par les quatre importuns, se retire en colere.*)

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.

De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait,
Et cela sans doute est laid
Que notre fille,
Si bien faite et si gentille,

De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à son souhait
Un livre de ballet,
Pour lire le sujet
Du divertissement qu'on fait;
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille
Pour être placée au sommet
De la salle où l'on met
Les gens de l'entriguet.

De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait,
Et cela sans doute est laid.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.

Il est vrai que c'est une honte;
Le sang au visage me monte,
Et ce jeteur de vers, qui manque au capital,
L'entend fort mal;
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal,
De faire si peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du Palais Royal,
Et que ces jours passés un Comte
Fut prendre la premiere au bal.

Il l'entend mal;
C'est un brutal,

Un vrai cheval,
Franc animal.

HOMMES ET FEMMES DU BEL AIR.

Ah ! quel bruit !
Quel fracas !
Quel chaos !
Quel mêlange !
Quelle confusion !
Quelle cohue étrange !
Quel désordre !
Quel embarras !
On y seche.
L'on n'y tient pas.

GASCON.

Bentre ! jé suis à vout.

AUTRE GASCON.

J'enrage, Dieu mé damne !

LE SUISSE.

Ah ! que ly faire soif dans sty sal de cians !

GASCON.

Jé murs.

AUTRE GASCON.

Jé perds la tramontane.

LE SUISSE.

Mon foi ! moi le foudrois être hors de dedans.

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas ;

On fait de nous trop peu de cas,
Et je suis las
De ce tracas;
Tout ce fatras,
Cet embarras
Me pese par trop sur les bras.
S'il me prend jamais envie
De retourner, de ma vie,
A Ballet ni Comédie,
Je veux bien qu'on m'estropie.

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas;
On fait de nous trop peu de cas.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être assis;
Ils seront bien ébaubis
Quand ils nous verront partis.
Trop de confusion regne dans cette salle,
Et j'aimerois mieux être au milieu de la halle:
Si jamais je reviens à semblable *régale*,
Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,

Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être assis.

(*Le donneur de livres revient avec les quatre Importuns qui l'ont suivi ; ce qui oblige encore ceux qui sont placés dans les balcons de s'écrier :*)

TOUS ENSEMBLE.

A moi, Monsieur, à moi, de grace ; à moi, Monsieur :
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

(*Les quatre Importuns ayant pris des livres des mains de celui qui les donne, les distribuent aux Acteurs qui en demandent ; cependant le donneur de livres danse, et les quatre Importuns se joignent avec lui, et forment ensemble la premiere entrée.*)

PREMIERE ENTRÉE.

Le Donneur de livres, quatre Importuns.

(La Muse Polymnie, qui préside aux arts dépendans de la géométrie, et qui a trouvé l'invention d'introduire sur le Théatre des personnages qui expriment, par les actions et par les danses, ce que les autres expliquent par les paroles, s'avance environnée d'un nuage, qui paroît d'abord fermé, et qui, s'ouvrant peu à peu, découvre la Muse au milieu de plusieurs ornemens de peinture et d'architecture. Elle excite ceux qui ont commencé de chanter d'une maniere comique à rechercher avec soin tout ce que l'on peut trouver de plus noble et de plus délicat dans le chant.)

POLYMNIE.

ELEVEZ vos concerts
Au-dessus du chant ordinaire;
Songez que vous avez à plaire
Au plus grand Roi de l'univers.
Le grand titre de Roi n'est que sa moindre gloire;
Il est encor plus grand par ses travaux guerriers,
Et sa propre valeur a cueilli les lauriers
Dont il est couronné des mains de la Victoire.

Suivez la noble ardeur
Qu'il vous inspire;

Tout ce qu'on voit dans son Empire
Se doit sentir de sa grandeur.

(*Melpomene, qui préside à la Tragédie, et Euterpe, qui a inventé l'harmonie pastorale, s'avancent sur deux nuages. Melpomene paroît au milieu de plusieurs trophées d'armes, et Euterpe environnée de festons et de couronnes de fleurs. Elles sont précédées de deux symphonies opposées, dont l'une est très-forte et l'autre extrêmement douce, et qui forment une espèce de combat; tandis que les deux Muses viennent se placer aux deux côtés de Polymnie, pour la prier d'embellir les divertissemens qu'elles veulent préparer.*)

MELPOMENE.

Joignez à mes chants magnifiques
La pompe de vos ornemens.

EUTERPE.

Joignez à mes concerts rustiques
Vos agrémens
Les plus charmans.

MELPOMENE.

Votre secours m'est nécessaire;
Je cherche à divertir le plus auguste Roi
Qui méritât jamais de tenir sous sa loi
Tout ce que le soleil éclaire.

LES DEUX MUSES ENSEMBLE.

C'est à moi, c'est à moi
De prétendre à lui plaire.

MELPOMENE.

C'est moi dont la voix éclatante
A droit de célébrer les exploits les plus grands;

Les nobles récits que je chante
Sont les plus dignes jeux des fameux conquérans.

EUTERPE.

C'est un doux amusement
Que d'aimables chansonnettes ;
Les douceurs n'en sont pas faites
Pour les Bergers seulement.
Les tendres amourettes,
Que l'on chante à l'ombre des bois
Sur les musettes,
Ne sont pas quelquefois
Des jeux indignes des grands Rois.

POLYMNIE.

Il faut entre mes sœurs que mon soin se partage :
Préparez tour-à-tour vos plus aimables jeux ;
Pour vous accorder je m'engage
A vous seconder toutes deux.

EUTERPE.

Commencez de répondre à mon impatience.

MELPOMENE.

Vos premiers soins sont dûs à ce que j'entreprends.

POLYMNIE.

Terminez tous vos différens.
(*Polymnie dit ces deux vers à Melpomene.*)
Souffrez qu'en sa faveur aujourd'hui je commence ;
Je réserve pour vous mes travaux les plus grands.

LES TROIS MUSES ENSEMBLE.

Que notre accord est doux !
Que tout ce qui nous suit s'accorde comme nous.

Des Héros, des Pâtres et des Ouvriers des arts qui ser-

vent aux spectacles, obéissent aux ordres des Muses. Les Héros font une maniere de combat avec leurs armes; les Pâtres jouent avec leurs bâtons; les Ouvriers travaillent aux décorations de la Pastorale que l'on prépare, et accordent le bruit de leurs marteaux, scies et rabots avec l'harmonie des violons et des hautbois; et tous ensemble forment la seconde entrée.)

SECONDE ENTRÉE.

Quatre Héros, quatre Pâtres, et quatre Ouvriers.

(*Toute la troupe, qui avoit commencé de chanter d'une maniere comique avant l'arrivée des trois Muses, se sentant animée par leur présence, répond à leurs chants par des chœurs.*)

LES TROIS MUSES ENSEMBLE.

JOIGNONS nos soins et nos voix
Pour plaire au plus grand des Rois.
(*Les Chœurs répetent.*)
Joignons nos soins et nos voix
Pour plaire au plus grand des Rois.

MELPOMENE.

Chantons la gloire de ses armes.
(*Un Chœur répete le même vers.*)

EUTERPE.

EUTERPE.

Chantons la douceur de ses loix.

(Un autre Chœur répete le même vers.)

POLYMNIE.

aisons tout retentir du bruit de ses exploits.

(Tous les Chœurs répondent.)

MELPOMENE.

Formons des concerts pleins de charmes.

EUTERPE.

Faisons entendre nos hautbois.

(Les hautbois et les musettes répondent, et cependant les Héros et les Pâtres rentrent sur le Théatre avec les Ouvriers qui apportent des ornemens qu'ils ont faits pour servir à la piece qui va commencer, et autour desquels les Héros et les Pâtres dansent, tandis que les Muses et tous les Chœurs continuent leurs chants; ce qui forme un jeu concerté des Muses qui chantent dans leurs machines au milieu des nuages, de la troupe qui leur répond, placées dans des balcons, et des Héros, Pâtres et Ouvriers qui dansent sur le Théatre.)

TOUS ENSEMBLE.

Faisons tout retentir du bruit de ses exploits.

POLYMNIE.

Préparons des fêtes nouvelles.

MELPOMENE.

Que nos chansons soient immortelles.

EUTERPE.

Que nos airs soient doux et touchans.

TOUS ENSEMBLE.

Mêlons aux plus aimables chants
Les danses les plus belles.
Joignons nos soins et nos voix
Pour plaire au plus grand des Rois.

Fin du Prologue.

ACTEURS

Qui chantent dans la Pastorale.

TIRCIS, Berger, amoureux de Caliste.

LICASTE, MÉNANDRE, } Bergers, amis de Tircis.

CALISTE, Bergere, aimée de Tircis.

CLIMENE, Bergere, aimée de Damon.

FORESTAN, SILVANDRE, } Satyres, Amans de Caliste.

TROIS SORCIERES.

DAMON, Berger, amoureux de Climene.

CLORIS, SILVIE, AMINTE, } Bergeres, compagnes de Caliste et de Climene.

ARCAS, Berger, qui vient inviter d'aller à la fête de l'Amour.

Troupe de BERGERS et de BERGERES qui chantent dans le Chœur de l'Amour.

Troupe de SATYRES et de BACCHANTES qui chantent dans le Chœur de Bacchus.

Troupe de PASTEURS jouant des instrumens dans le Chœur de l'Amour.

Troupe de SYLVAINS jouant des instrumens dans le Chœur de Bacchus.

PERSONNAGES

Dansant dans la Pastorale.

Quatre Faunes.
Quatre Dryades.
Deux Magiciens.
Six Démons.
Quatre Bergers.
Quatre Bergeres.
Quatre Satyres.
Quatre Bacchantes.

PERSONNAGES

des Machines.

Sept Démons volans.
Deux Syrenes.
Une Sorciere volante.
Un Lutin volant.

La Scene de la Pastorale est en Arcadie.

LES FÊTES DE L'AMOUR ET DE BACCHUS,

PASTORALE.

ACTE PREMIER.

(*Le Théatre change et représente une épaisse forêt, où des chûtes d'eaux coulent entre les arbres ; on voit dans l'enfoncement deux montagnes séparées par une belle vallée, où une riviere tombe par diverses cascades, qui produisent plusieurs effets agréables et différens.*)

SCENE PREMIERE.

TIRCIS, *seul.*

Vous chantez sous ces feuillages,
Doux rossignols pleins d'amour,
Et de vos tendres ramages

Vous réveillez tour-à-tour
Les échos de ces bocages.
Hélas ! petits oiseaux, hélas !
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

SCENE II.

LICASTE, MÉNANDRE, TIRCIS.

LICASTE.

Eh quoi ! toujours languissant, sombre et triste ?

MÉNANDRE.

Eh quoi ! toujours aux pleurs abandonné ?

TIRCIS.

Toujours adorant Caliste,
Et toujours infortuné !

LICASTE.

Dompte, dompte, Berger, l'ennui qui te possede.

TIRCIS.

Eh ! le moyen, hélas !

MÉNANDRE.

Fais, fais-toi quelqu'effort.

TIRCIS.

Eh ! le moyen, hélas ! quand le mal est si fort ?

LICASTE.

Ce mal trouvera son remede.

TIRCIS.

Je ne guérirai qu'à ma mort.

LICASTE et MÉNANDRE.

Ah ! Tircis !

TIRCIS.

Ah ! Bergers !

LICASTE et MÉNANDRE.

Prends sur toi plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut plus secourir.

LICASTE et MÉNANDRE.

C'est trop, c'est trop céder.

TIRCIS.

C'est trop, c'est trop souffrir.

LICASTE et MÉNANDRE.

Quelle foiblesse !

TIRCIS.

Quel martyre !

LICASTE et MÉNANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plutôt mourir.

LICASTE.

Il n'est point de Bergere
Si froide et si sévere,
Dont la pressante ardeur,
D'un cœur qui persévere
Ne vainque la froideur.
Il est dans les affaires
Des amoureux mysteres
Certains petits momens

Qui changent les plus fieres,
Et font d'heureux Amans.

TIRCIS.

Je la vois, la cruelle,
Qui porte ici ses pas ;
Gardons d'être vus d'elle,
L'ingrate, hélas !
N'y viendroit pas.

(*Ils sortent.*)

SCENE III.

CLIMENE, CALISTE.

CLIMENE.

VIENS dans notre village ;
Voici le jour
Qu'on y doit célébrer la fête de l'Amour.
Que cherches-tu dans ce bocage ?

CALISTE.

Je cherche le repos, le silence et l'ombrage.

CLIMENE.

Tu devrois bien plutôt songer
A t'engager.
Eh ! que peut faire
Une Bergere
Sans un Berger ?

CALISTE.

Ton malheur doit me rendre sage ;
Tu n'as choisi qu'un inconstant.

CLIMENE.

Si mon Berger devient volage,
Il m'est permis d'en faire autant.

On goûte la douceur d'une amour éternelle,
Quand on fait l'heureux choix d'un fidele Berger,
Et quand on aime un infidele,
On a le plaisir de changer.

Quoi ! l'amour de Tircis ne t'a point attendrie ?
Lorsqu'on en veut parler, tu n'écoutes jamais.
Ne rêve plus, ou je m'en vais.

CALISTE.

Laisse-moi dans ma rêverie.
Ah ! que sous ce feuillage épais
Il est doux de rêver en paix !

CLIMENE.

Je n'entre point dans un mystere
Que tu veux réserver ;
Mais un cœur sans affaire
Ne donne point tant à rêver.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

CALISTE, *seule.*

AH ! que sur notre cœur
La sévere loi de l'honneur
Prend un cruel empire !
Je ne fais voir que rigueurs pour Tircis ;
Et cependant, sensible à ses cuisans soucis,
De sa langueur en secret je soupire,
Et voudrois bien soulager son martyre.
C'est à vous seuls que je le dis,
Arbres, n'allez pas le redire.
Puisque le ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,
Quelle rigueur impitoyable
Contre des traits si doux nous force à nous armer ?
Et pourquoi, sans être blâmable,
Ne peut-on pas aimer
Ce que l'on trouve aimable ?
Hélas ! petits oiseaux, que vous êtes heureux
De ne sentir nulle contrainte,
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux !

Mais le sommeil sur ma paupiere
Verse de ses pavots l'agréable fraîcheur :
Donnons-nous à lui toute entiere ;

Nous n'avons point de loi sévère
Qui défende à nos sens d'en goûter la douceur.
(*Elle s'endort sur le gazon.*)

SCENE V.

TIRCIS, LICASTE, MÉNANDRE, CALISTE.

TIRCIS.

Vers ma belle ennemie
Portons, sans bruit, nos pas,
Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

TIRCIS.

Silence, petits oiseaux;
Vents, n'agitez nulle chose;
Coulez doucement, ruisseaux:
C'est Caliste qui repose.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, &c.

CALISTE, *s'éveillant.*

Ah! quelle peine extrême!
Suivre par-tout mes pas!

TIRCIS.

Que voulez-vous qu'on suive, hélas!
Que ce qu'on aime?

CALISTE.

Berger, que voulez-vous?

TIRCIS.

Mourir, belle Bergere,
Mourir à vos genoux,
Et finir ma misere;
Puisqu'en vain à vos pieds on me voit soupirer,
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah! Tircis, ôtez-vous; j'ai peur que dans ce jour
La pitié dans mon cœur n'introduise l'amour.

LICASTE et MÉNANDRE.

Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre;
C'est par trop vous défendre,
Bergere, il faut se rendre
A sa longue amitié.

Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.

CALISTE.

C'est trop, c'est trop de rigueur;
J'ai maltraité votre ardeur,
Chérissant votre personne:
Vengez vous de mon cœur,
Tircis, je vous le donne.

TIRCIS.

O ciel! Bergers!... Caliste... ah! je suis hors de moi!
Si l'on meurt de plaisir, je dois perdre la vie.

LICASTE.

LICASTE.

Digne prix de ta foi !

MÉNANDRE.

O sort digne d'envie !

SCENE VI.

FORESTAN, SILVANDRE, CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MÉNANDRE.

FORESTAN.

Quoi ! tu me fuis, ingrate ! et je te vois ici
De ce Berger à moi faire une préférence !

SILVANDRE.

Quoi ! mes soins n'ont rien pu sur ton indifférence !
Et pour ce langoureux ton cœur s'est adouci !

CALISTE.

Le destin le veut ainsi ;
Prenez tous deux patience.

FORESTAN.

Aux amans qu'on pousse à bout,
L'amour fait verser des larmes ;
Mais ce n'est pas notre goût,
Et la bouteille a des charmes
Qui nous consolent de tout.

SILVANDRE.

Notre amour n'a pas toujours
Tout le bonheur qu'il desire ;

Mais nous avons un secours,
Et le bon vin nous fait rire,
Quand on rit de nos amours.

TOUS.

Champêtres Divinités,
Faunes, Dryades, sortez
De vos paisibles retraites ;
Mêlez vos pas à nos sons,
Et tracez sur les herbettes
L'image de nos chansons.

(*Quatre Faunes sortent avec de petits tambours, et quatre Dryades avec des festons de fleurs. Ils forment ensemble une entrée qui finit le premier acte.*)

TROISIEME ENTRÉE.

Quatre Faunes, quatre Dryades.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le Théatre change et représente un vieux château, qui étoit autrefois la demeure des Seigneurs du prochain village, et qui tombe entiérement en ruines. On y voit en plusieurs endroits des arbres et des ronces, et dans l'enfoncement, au travers d'une arcade à demi rompue, on découvre les vestiges de trois grandes allées de cyprès à perte de vue.)

SCENE PREMIERE.

FORESTAN, *seul.*

JE ne puis souffrir l'outrage
Que Caliste fait à ma foi;
Dans le fond de mon cœur j'enrage
Qu'elle aime un autre que moi.

Deux Enchanteurs m'ont fait entendre
Qu'ils ont le secret de me rendre
Tel qu'il faut être pour charmer:
Caliste aura beau s'en défendre,
Je la contraindrai de m'aimer.

SCENE II.

FORESTAN, deux MAGICIENS, trois SORCIERES, six DÉMONS qui dansent, et sept autres DÉMONS volans.

(*C'est dans cette scene que des Lutins déguisés font une cérémonie magique pour feindre d'embellir Forestan et pour se moquer de lui. Deux Magiciens paroissent, chacun une baguette à la main; ils frappent la terre en dansant, et en font sortir six Démons, qui se joignent avec eux. Trois Sorcieres sortent aussi de dessous terre, et faisant asseoir Forestan au milieu d'elles, mêlent leurs chants aux danses des Magiciens et des Démons, pour former une maniere d'enchantement.*)

QUATRIEME ENTRÉE.

Deux Magiciens, six Démons.

LES TROIS SORCIERES ENSEMBLE.

DÉESSE des appas,
Ne nous refuse pas
La grâce qu'implorent nos bouches;
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,

Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton masque, ta coëffe et tes gants.

UNE SORCIERE, *seule.*

O toi, qui peux rendre agréables
Les visages les plus mal faits,
Répands, Vénus, de tes attraits
Deux ou trois doses charitables
Sur ce museau tondu tout frais !

LES TROIS SORCIERES *ensemble.*

Déesse des appas, &c.

(*Les Démons habillent Forestan d'une maniere bizarre et ridicule; et tandis que les Magiciens et Démons dansent, les trois Sorcieres chantent* :)

Ah ! qu'il est beau
Le Jouvenceau !
Ah ! qu'il est beau !
Qu'il va faire mourir de belles !
Auprès de lui les plus cruelles
Ne pourront tenir dans leur peau.

Ah ! qu'il est beau
Le Jouvenceau !
Ah ! qu'il est beau !
Oh, oh, oh, oh, oh, oh !
Qu'il est joli !
Gentil, poli !
Qu'il est joli !
Est-il des yeux qu'il ne ravisse ?
Il passe en beauté feu Narcisse,
Qui fut un blondin accompli.

Qu'il est joli !
Gentil, poli !
Qu'il est joli !
Hi, hi, hi, hi, hi, hi !

(*Les trois Sorcieres qui chantent, s'enfoncent dans la terre; les deux Magiciens et les six Démons qui dansent, disparoissent; et dans le même tems quatre Démons, qui partent de quatre côtés différens, croisent dans l'air, et trois autres petits Démons qui sortent de terre, et qui tous trois ensemble s'élevent en rond, après avoir fait trois tours en volant, se vont perdre dans les nuages au milieu du Théatre.*)

SCENE III.

FORESTAN, *seul.*

Qu'un beau visage
A d'avantage !
Tout lui rit, tout lui fait la cour.
Que l'on verra dans ce bocage
De Bergeres mourir d'amour,
Et de Bergers crever de rage !

SCENE IV.

SILVANDRE, FORESTAN.

SILVANDRE.

FORESTAN, es-tu là ?

FORESTAN, *à part.*

Beau comme je dois être,
Il va me voir sans me connoître.

SILVANDRE.

Ho ! Forestan !... ah ! te voilà !
Pourquoi t'amuser de la sorte ?

FORESTAN.

Qu'importe, qu'importe ?

SILVANDRE.

Eh quoi ! ne veux-tu pas aller
Où nous devons nous assembler ?
Ton impatience est peu forte.

FORESTAN.

Qu'importe, qu'importe ?

SILVANDRE.

Veux-tu souffrir en ce jour
Que le foible Dieu d'amour
Sur le Dieu du vin l'emporte ?

FORESTAN.

Qu'importe, qu'importe ?

SILVANDRE.

Allons, c'est trop railler.

FORESTAN.

A qui crois-tu parler ?

SILVANDRE.

Quel badinage !
Tu n'es pas sage :
La fête de Bacchus commencera bientôt ;
Allons, sans tarder davantage,
Allons-y boire comme il faut.

(*Forestan affecte de faire l'agréable, et quitte son ton naturel de basse, pour chanter en fausset.*)

FORESTAN.

Il est bien doux de boire ;
On peut en faire gloire.
Quand on n'a pas de quoi charmer,
Bacchus sait consoler un Amant misérable ;
Mais quand on est aimable,
Il n'est rien si doux que d'aimer.

SILVANDRE.

Que veux-tu dire ?
D'où vient ce caprice nouveau ?

FORESTAN.

Regarde, considere, admire.
Ah ! qu'il est beau !
Oh, oh, oh, oh, oh, oh !
Ah ! qu'il est beau !

SILVANDRE.

Dis-moi donc, je te prie,
De quelle folle rêverie
Ton cerveau s'est rempli !

FORESTAN.

Qu'il est joli !
Hi, hi, hi, hi, hi, hi !

SILVANDRE.

Consulte la fontaine
La plus prochaine ;
Mire-toi dans son eau.

(Forestan s'approche d'une fontaine qui paroît au milieu du Théatre ; et dans le moment qu'il se baisse pour se regarder dans l'eau, il en sort deux Syrenes qui lui présentent un grand miroir. Forestan s'y voit aussi laid qu'il étoit avant la cérémonie magique ; et dans la rage qu'il a de la tromperie qu'on lui a faite, il veut frapper de sa massue les deux Syrenes qui se moquent de lui ; mais elles évitent ses coups en se plongeant et se perdant dans la fontaine, qui disparoît en un moment.)

SILVANDRE.

Ah ! qu'il est beau ! oh, oh, oh ! &c.

FORESTAN.

Je suis digne de raillerie ;
On m'a fait une fourberie ;
Mais si je la mets en oubli....
Non, non ; les imposteurs n'auront pas lieu de rire.

(Deux Sorcieres affreuses paroissent aux deux côtés du Théatre, et présentent chacune un miroir à Forestan.)

SILVANDRE.

Regarde, considere, admire.

FORESTAN.

Ah ! je vais vous payer de m'avoir embelli !

(Forestan s'avance vers une des Sorcieres, et la veut

frapper de sa massue; mais la Sorciere évite le coup en s'envolant, le Satyre ne frappe que l'air, et sa massue lui échappe des mains. Il court vers l'autre Sorciere, il l'attrape; mais dans le moment qu'il se jette sur elle et qu'il la tient, il ne lui demeure entre les mains qu'une figure de Sorciere qui lui fait la grimace et lui présente un miroir, tandis qu'un petit Lutin, qui étoit enfermé dedans, s'envole en se moquant du Satyre.)

SILVANDRE.

Qu'il est joli! hi, hi, hi, &c.

FORESTAN.

C'est un tour des Lutins errant dans ce bocage,
Dont il faut que je sois vengé.

SILVANDRE, *riant.*

Hé, hé, hé, hé, hé, hé.

FORESTAN.

Tu ris, quand je suis outragé!

SILVANDRE, *riant.*

Hé, hé, hé, hé, hé, hé.

FORESTAN.

Ne m'insulte point davantage;
Va rire ailleurs;
Je suis dans une rage
Qui pourroit bien tourner sur les méchans railleurs.

SILVANDRE.

Ami, me veux-tu croire?
Ne songeons plus qu'à boire:
Fuyons l'Amour et le chagrin;
Suivons Bacchus, courons au vin.

FORESTAN.

Au vin, au vin, au vin, au vin !

ENSEMBLE.

Fuyons l'Amour et le chagrin ;
Suivons Bacchus, courons au vin,
Au vin, au vin, au vin, au vin !

SCENE V.

DAMON, SILVANDRE, FORESTAN.

DAMON.

Ma Bergere a changé, je veux changer comme elle.

SILVANDRE.

Suis les loix de Bacchus, tu t'en trouveras bien.

DAMON.

Heureux qui peut aimer une beauté fidelle !

FORESTAN.

Plus heureux qui peut n'aimer rien !

SILVANDRE.

Viens avec nous goûter la vie ;
Quitte une volage beauté,
Comme elle t'a quitté :
Profite de sa perfidie ;
Viens jouir de la liberté.

DAMON.

C'est pour servir Cloris que je quitte Climene,
Et mon cœur sans aimer ne sauroit vivre un jour :

Qui s'engage une fois peut bien changer de chaîne;
Mais il est mal-aisé d'échapper à l'Amour.

SILVANDRE.

Sous l'amoureux empire
On n'est point sans tourment :
Je te plains, pauvre Amant;
Languis, gémis, soupire....
Nous, allons rire.

SILVANDRE ET FORESTAN.

Fuyons l'Amour et le chagrin, &c.
(Silvandre et Forestan sortent.)

SCENE VI.

DAMON, CLIMENE.

DAMON, *à part.*

MA volage s'avance.

CLIMENE, *à part.*

Voici mon infidele Amant.

DAMON et CLIMENE.

Vengeons-nous de son inconstance.
O la douce vengeance
Qu'un heureux changement!

DAMON.

Quand je plaisois à tes yeux,
J'étois content de ma vie,

Et

Et ne voyois Rois ni Dieux
Dont le sort me fît envie.

CLIMENE.

Lorsqu'à toute autre personne
Me préféroit ton ardeur,
J'aurois quitté la couronne
Pour régner dessus ton cœur.

DAMON.

Un autre a guéri mon ame
Des feux que j'avois pour toi.

CLIMENE.

Un autre a vengé ma flamme
Des foiblesses de ta foi.

DAMON.

Cloris, qu'on vante si fort,
M'aime d'une ardeur fidelle;
Si ses yeux vouloient ma mort,
Je mourrois content pour elle.

CLIMENE.

Myrtil, si digne d'envie,
Me chérit plus que le jour,
Et moi je perdrois la vie
Pour lui montrer mon amour.

DAMON.

Mais si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace

Chassoit Cloris de mon cœur
Pour te remettre en sa place?....

CLIMÈNE.

Bien qu'avec pleine tendresse
Myrtil me puisse chérir,
Avec toi, je le confesse,
Je voudrois vivre et mourir.

DAMON ET CLIMENE.

Ah! plus que jamais aimons-nous,
Et vivons et mourons en des liens si doux.

SCENE VII.

DAMON, CLIMENE, Troupe de BERGERS et de BERGERES.

(*Une troupe de Bergers et de Bergeres qui voient Damon et Climene raccommodés, en temoignent leur joie.*)

TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.

AMANS, que vos querelles
Sont aimables et belles!
Qu'on y voit succéder
De plaisirs, de tendresse!
Querellez-vous sans cesse,
Pour vous raccommoder.

SCENE VIII.

ARCAS, DAMON, CLIMENE, Troupe de BERGERS et de BERGERES.

ARCAS.

VENEZ, que rien ne vous arrête;
Ne perdez point d'heureux momens:
Venez, venez tous voir la fête
Que l'on apprête

A l'honneur du Dieu des amans.
Les plaisirs où l'Amour convie
Sont les plus charmans de la vie ;
Il en faut jouir tant qu'on peut ;
On ne les a pas, quand on veut.

TOUS ENSEMBLE.

Les plaisirs où l'Amour convie, &c.

(*Les Bergers et les Bergeres vont ensemble au lieu préparé pour la fête de l'amour.*

Fin du second Acte.

ACTE III.

(Le Théatre change et représente une grande allée d'arbres d'une extrême hauteur, lesquels mêlent leurs branches les unes avec les autres, et forment une voûte de verdure, où plusieurs Pasteurs jouant de différens instrumens se trouvent placés; un grand nombre de Bergers et de Bergeres paroissent sous cette voûte, qui commencent la fête de l'Amour par des chansons où les danses se mêlent de tems en tems.)

SCENE PREMIERE.

Troupe de PASTEURS, de BERGERS et de BERGERES.

CALISTE.

ICI l'ombre des ormeaux
Donne un teint frais aux herbettes
Et les bords de ces ruisseaux
Brillent de mille fleurettes,
Qui se mirent dans les eaux.
Prenez, Bergers, vos musettes,
Ajustez vos chalumeaux,
Et mêlons nos chansonnettes
Aux chants des petits oiseaux.

CINQUIEME ENTRÉE.

Quatre Bergers, quatre Bergeres.

CLIMENE.

Le zéphir entre ces eaux
Fait mille courses secrettes,
Et les rossignols nouveaux
De leurs douces amourettes
Parlent au tendres rameaux.
Prenez, Bergers, vos musettes, &c.

(Les Bergers et les Bergeres continuent de mêler les danses aux chansons.)

CLORIS.

Ah! qu'il est doux, belle Silvie,
Ah! qu'il est doux de s'enflammer!
Il faut retrancher de la vie
Ce qu'on en passe sans aimer.

Ah! qu'il est doux, &c.

SILVIE.

Ah! les beaux jours qu'Amour nous donne,
Lorsque sa flamme unit les cœurs!
Est-il ni gloire ni couronne
Qui vaille ses moindres douceurs?

Ah! les beaux jours, &c.

ARCAS.

Qu'avec peu de raison on se plaint d'un martyre
Que suivent de si doux plaisirs ?

TIRCIS et ARCAS.

Un moment de bonheur, dans l'amoureux Empire,
Répare dix ans de soupirs.

TOUS ENSEMBLE.

Chantons tous de l'Amour le pouvoir adorable;
Chantons tous dans ces lieux
Ses attraits glorieux;
Il est le plus aimable,
Et le plus grand des Dieux.

(*La perspective s'ouvre et laisse paroître dans le fond du Théatre une autre voûte de treille, sous laquelle une multitude de suivans de Bacchus sont placés, les uns sur des tonneaux, les autres sur une espece d'amphithéatre couvert de pampres de vigne, et qui tous jouent de différens instrumens; tandis que plusieurs autres Satyres et Sylvains s'avancent au milieu du Théatre pour interrompre la fête de l'Amour et pour en célébrer une plus solemnelle à la gloire de Bacchus.*)

SCENE II.

Troupe de SATYRES, de BACCHANTES et de SYLVAINS jouans de différens instrumens, chantans et dansans; troupe de BERGERS et de BERGERES.

SILVANDRE.

ARRÊTEZ ! c'est trop entreprendre;
Un autre Dieu, dont nous suivons les loix,
S'oppose à cet honneur qu'à l'Amour osent rendre
Vos musettes et vos voix.
A des titres si beaux Bacchus seul peut prétendre,
Et nous sommes ici pour défendre ses droits.

CHŒUR DE BACCHUS.

Nous suivons de Bacchus le pouvoir adorable;
Nous suivons en tous lieux
Ses attraits précieux;
Il est le plus aimable,
Et le plus grand des Dieux.

(*Les suivans de Bacchus qui dansent, font un combat contre les Danseurs du parti de l'Amour, tandis que les Bergers et les Satyres disputent en chantant en faveur du Dieu que chacun veut honorer.*)

SIXIEME ENTRÉE.

Quatre Satyres, quatre Bacchantes.

AMINTE.

C'est le printems qui rend l'ame
A nos champs semés de fleurs,
Et c'est l'Amour et sa flamme
Qui font revivre nos cœurs.

FORESTAN.

Le soleil chasse les ombres
Dont le ciel est obscurci,
Et des ames les plus sombres
Bacchus chasse le souci.

CHŒUR DE BACCHUS.

Bacchus est révéré sur la terre et sur l'onde.

CHŒUR DE L'AMOUR.

Et l'Amour est un Dieu qu'on révere en tous lieux.

CHŒUR DE BACCHUS.

Bacchus à son pouvoir a soumis tout le monde.

CHŒUR DE L'AMOUR.

Et l'Amour a dompté les hommes et les Dieux.

CHŒUR DE BACCHUS.

Rien peut-il égaler sa douceur sans seconde ?

CHŒUR DE L'AMOUR.

Rien peut-il égaler ses charmes précieux ?

CHŒUR DE BACCHUS.

Fi de l'Amour et de ses feux !

LE PARTI DE L'AMOUR.

Ah ! quel plaisir d'aimer !

LE PARTI DE BACCHUS.

Ah ! quel plaisir de boire !

LE PARTI DE L'AMOUR.

A qui vit sans amour, la vie est sans appas.

LE PARTI DE BACCHUS.

C'est mourir que de vivre et de ne boire pas.

LE PARTI DE L'AMOUR.

Aimables fers !

LE PARTI DE BACCHUS.

Douce victoire !

LE PARTI DE L'AMOUR.

Ah ! quel plaisir d'aimer !

LE PARTI DE BACCHUS.

Ah ! quel plaisir de boire !

LES DEUX PARTIS ENSEMBLE.

Non, non, c'est un abus ;
Le plus grand Dieu de tous....

LE PARTI DE L'AMOUR.

C'est l'Amour.

LE PARTI DE BACCHUS.

C'est Bacchus.

SCENE III et derniere.

(Le Berger Licaste vient se jeter entre les deux partis qui disputent, et les met d'accord.)

LICASTE.

C'EST trop, c'est trop, Bergers; eh! pourquoi ces débats?
Souffrons qu'en un parti la raison nous assemble:
L'Amour a des douceurs, Bacchus a des appas;
Ce sont deux Déités qui sont fort bien ensemble,
Ne les séparons pas.

LES DEUX CHŒURS ENSEMBLE.

Mêlons donc leurs douceurs aimables;
Mêlons nos voix dans ces lieux agréables,
Et faisons répéter aux échos d'alentour,
Qu'il n'est rien de plus doux que Bacchus et l'Amour.

(Tandis que les voix et les instrumens des deux chœurs s'unissent, tous les Danseurs des deux partis forment ensemble la derniere entrée, et terminent agréablement les Fêtes de l'Amour et de Bacchus.)

DERNIERE ENTRÉE.

Quatre Bergers, quatre Bergeres, quatre Satyres et quatre Bacchantes.

FIN.

AIRS
des Fêtes de l'Amour et de Bacchus.

Forestan

Je ne puis souffrir l'ou-

-trage que Ca-lis-te fait à ma

foi. Je ne foi. Dans le fond de mon
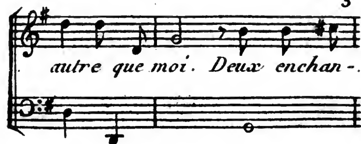
cœur j'enra-ge qu'elle aime un
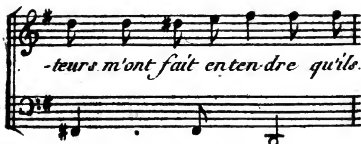
autre que moi. Dans le fond de mon

cœur, dans le fond de mon cœur j'en-
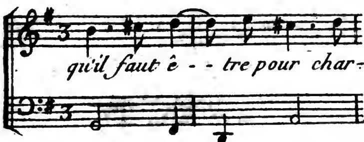
-rage qu'elle aime un autre que

moi. qu'elle aime qu'elle aime un


autre que moi. Deux enchan-.


-teurs m'ont fait en-ten-dre qu'ils


ont le secret de me rendre tel.


qu'il faut ê - - tre pour char-

-mer. Ca-lis-te aura beau se dé-

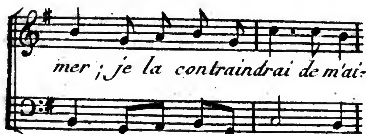
-fendre, je la contraindrai de m'ai-

-mer, je la contraindrai de m'ai-

-mer. Ca-liste aura beau se de-


-fendre, Ca-liste aura beau se de-


-fendre, je la contraindrai de m'ai-


mer ; je la contraindrai de m'ai-


-mer, je la contraindrai de m'aimer.

Caliste et Climène.

Caliste chante le premier Couplet seule, et Climène chante ensuite le second.

Caliste

I-ci, l'om-bre des or-

Climène

Le zé-phire entre ces .....

-meaux donne un teint frais

eaux fait mil - - le cour-ses

aux her-bet - tes, et les

se-cret - tes, et les ...

bords de ces ruis-seaux,

rossignols...... nouveaux,

bril-lent de mil-le fleu.

de leur dou-ce amouret-

-ret- - - tes, qui se mi

------tes, parlent aux ten--

-rent dans les eaux . Pre-

- - -drés ra-meaux. Prenés . . .

-nés bergers vos mu set- tes,

. . . . . . bergersvos muset- tes,

a-jus - tés vos cha - lu-

a-jus - - tés . . . . . vos cha - lu-

6

-meaux, et mê-lons nos

meaux, et mê- - - - - lons nos

chan-son-net-les aux chants

chan-son-net-tes aux chants

des . . . . pe-tits oi-seaux.

des . . . . . pe-tits oi-seaux.

Duo.

Cloris

Ah! qu'il est doux

Silvie

Ah! les beaux jours

bel - - le Sil - vi - e,

qu'a - - mour nous donne,

ah! qu'il est doux de

lors que . . . sa flam - - me u-

s'en - flammer! Il faut retran-

-nit . . les cœurs Est-il ni

- cher de la vi - - e

gloi - - - - re ni couron - ne

ce qu'on en pas - se sans ai-

qui vail - le ses . . . . moindres douceurs?

- mer. Ah! qu'il est doux,

..... Ah! les beaux jours

bel-le Sil-vi-e, ah qu'il est

qu'a-mour nous donne, lorsque sa

doux de s'en-flammer.

flam - - - - - me u-nit les cœurs.

CADMUS
ET
HERMIONE,

TRAGÉDIE

DE QUINAULT;

MUSIQUE DE LULLY.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.



L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE, AU ROI.

GRAND ROI, dont la valeur étonne l'Univers,
J'ai préparé pour vous mes plus charmans concerts;
Mais je viens vainement vous en offrir les charmes,
Vous ne tournez les yeux que du côté des armes :
Vous suivez une voix plus aimable pour vous,
Que les foibles appas de mes chants les plus doux ;
Vous courez où la Gloire aujourd'hui vous appelle,
Et dès qu'elle a parlé, vous n'écoutez plus qu'elle.
Vous destinez ici mes chansons et mes jeux
Aux divertissemens de vos peuples heureux ;
Et lorsque vous allez jusqu'au bout de la terre
Combler vos ennemis des malheurs de la guerre,
Vous laissez, en cherchant la peine et les combats,
Les plaisirs de la paix au cœur de vos Etats.
Mais croyez-vous, grand ROI, que la France inquiete
Puisse trouver sans vous quelque douceur parfaite,
Et que rien de charmant attire ses regards,
Quand son bonheur s'expose aux plus affreux hasards ?

Non ; l'on ne craint que trop votre ardeur héroïque ;
Jusques à vos Sujets l'effroi s'en communique :
Ceux que vous attaquez ont moins à se troubler ;
Nous avons plus à perdre, et devons plus trembler.
L'Empire où vous régnez, sans chercher à s'accroître,
Trouve assez de grandeur à vous avoir pour maître.
Votre regne suffit à sa félicité ;
Souffrez qu'il en jouisse avec tranquillité.
Soyez content de voir, au seul bruit de vos armes,
Tant d'Etats agités de mortelles alarmes,
Vos plus fiers ennemis abattus pour jamais,
Et l'Univers tremblant vous demander la paix.

Qu'un peuple, dont l'orgueil attira la tempête,
Par son abaissement l'écarte de sa tête ;
Et quand il n'est plus rien qui puisse résister,
Que la foudre en vos mains dédaigne d'éclater.
D'un regard adouci calmez la terre et l'onde ;
Ne vous contentez plus d'être l'effroi du monde,
Et songez que le Ciel vous donne à nos desirs
Pour être des humains l'amour et les plaisirs.

SUJET

DE CADMUS ET HERMIONE.

DANS le Prologue, qui a pour titre le Serpent Python, Palès, Mélisse, Pan, Arcas, Divinités champêtres, invitent les Pasteurs, les Nymphes, les Bergers et les Bergeres à jouir de la présence du Soleil, et à célébrer ses bienfaits. L'Envie, jalouse de l'hommage qu'ils lui rendent, excite les vents et Python à ravager et infecter les campagnes. Le Soleil détruit leurs efforts réunis, perce de ses traits le monstre impur, et ramene le calme et l'espérance dans les cœurs des mortels effrayés.

Cadmus, fils d'Agénor, Roi de Tyr, est à la recherche d'Europe, sa sœur, enlevée par Jupiter. Il se trouve à la Cour de Draco, Géant et Roi d'Aonie, qui retient captive Hermione, fille de Mars et de Vénus. Mars a promis sa fille au Géant; mais elle l'abhorre, et Cadmus veut

la soustraire au pouvoir de ce Tyran. Pour y parvenir, il faut vaincre le Dragon de Mars, à qui la garde d'Hermione est confiée; et, après l'avoir vaincu, il faudra combattre et détruire les bataillons armés que les dents du Dragon auront fait naître. Junon menace Cadmus du plus grand péril; mais Pallas, par l'ordre de Jupiter, l'excite à en triompher. Après une double victoire, Pallas le délivre encore de Draco et des autres Géans qui viennent fondre sur lui; mais Junon lui ravit Hermione, par haine des secours qu'il obtient de Jupiter. Cependant ce Dieu fait sa paix avec Junon, et Hermione est rendue à Cadmus. Tout l'Olympe prend part à la réconciliation des deux Puissances immortelles, et à l'union des deux fortunés Amans.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR CADMUS ET HERMIONE.

Cette Tragédie est la premiere que Lully ait mise en musique. Elle fut d'abord représentée au jeu de Paume du Bel-air ; mais Moliere, qui, avec sa Troupe, occupoit le Théatre du Palais-Royal, étant mort en Février 1673, Lully, toujours attentif à ses intérêts, demanda cette Salle, l'obtint au mois d'Avril suivant, et s'y installa aussi-tôt, en continuant les représentations de Cadmus et Hermione. C'est le premier Opéra qui y fut donné.

Lully, voulant que son Privilége eût toute l'extension possible, avoit sollicité, dès qu'il l'eut obtenu, une Ordonnance portant défense aux Comédiens de se servir à leurs représentations de plus de deux voix et de plus de six vio-

lons. Cette Ordonnance lui avoit été accordée ; mais elle l'avoit brouillé avec Moliere, qui fut obligé de s'adresser à Charpentier pour la Musique de ses Divertissemens.

Le Basque, Faure et l'Aîné, danserent dans la nouveauté de Cadmus et Hermione; et, en 1674, le célebre Pécourt parut pour la premiere fois au Théatre, à la reprise de cette Piece. Pécourt obtint ensuite la direction des Ballets de l'Opéra, après la mort de Beauchamps, et il les composa avec génie et succès, jusqu'en 1729 qu'il mourut, âgé de soixante-dix-huit ans.

Un grand Seigneur aimoit passionnément Ninon de Lenclos, et cependant Pécourt lui étoit préféré. Un jour que le Danseur avoit un habit qui ressembloit assez à de nouveaux uniformes, ce Seigneur lui demanda ironiquement sous quels drapeaux il alloit porter ses services, et à quel corps il étoit attaché ? « Monseigneur, » répondit Pécourt, je commande un corps où » vous servez depuis long-tems. »

Il y eut une autre reprise de cet Opéra, à Saint-Germain-en-Laye, en 1678 ; et à Paris en 1679, 1690, 1691, 1703, 1711 et 1737. Cette derniere

donna lieu à une Parodie, en un acte, que Carolet fit jouer la même année, à l'Opéra-Comique, sous le titre de *Pierrot Cadmus*.

On a reproché, avec raison, à Quinault, d'avoir mis du burlesque dans cette Tragédie. En effet, le rôle d'Arbas, confident de Cadmus, et celui de la Nourrice d'Hermione, sont du genre le plus trivial. Mais Quinault imitoit en cela les Italiens, qui prétendent diversifier leurs sujets par cette ressource pire que l'uniformité. Quinault reconnut bientôt son erreur, et s'en corrigea dans la suite.

Malgré cette variété de tons dans le Poëme, on en trouva trop peu dans la Musique, ce qui fit faire le couplet suivant.

« Quand vous verrez Cadmus à l'Opéra,
» Vous ennuyer par sa monotonie,
» Avec raison on se demandera
» S'il est de ce divin génie
» Que la tendre Érato tant de fois inspira.
» Oui ; c'est Lully que l'on admirera,
» Tant qu'en France on aura du goût et de l'oreille ;
» Mais le Public l'excusera,
» Et, pour réconfort se dira,
» Qu'on vit même chose en Corneille. »

Bibliotheque des Théatres, page 61. Diction-

naire Dramatique, tome premier, page 191. Dictionnaire de Parfaict, tome second, pages 3, 4, 5, 6, 7 et 8. Dictionnaire de Léris, pag. 91. Recherches sur les Théatres, tome troisieme, pages 206 et 207. Anecdotes Dramatiques, tome premier, pages 165 et 166; et tome troisieme, page 384.

» C'est à Lully qu'on est redevable de la per» fection de l'Opéra en France. Ses contempo» rains mêmes lui ont rendu cette justice. Il n'en » fut pas de même de l'Auteur qu'il s'étoit as» socié. Les satyres de Boileau ont empêché » long-tems de sentir le mérite de Quinault, » qu'on n'a point remplacé jusqu'ici : en effet, » ses Poëmes sont encore ce que nous avons de » meilleur dans ce genre. Aussi Lully, qui con» noissoit le génie de Quinault, laissa fronder » les Critiques, et continua de profiter des ta» lens inimitables de ce Poëte, pour faire valoir » ses compositions. » Abrégé Historique de l'établissement des trois Théatres de Paris, par M. des Essarts, 1777, pages 220 et 221.

Voici le jugement que porte l'Abbé Dubos, des Poëmes Lyriques de Quinault. « Le reproche

» qu'on faisoit à M. Quinault quand il composa
» ses premiers Opéra, que ses vers étoient dé-
» nués de ces images et de ces peintures qui font
» le sublime de la Poésie, se trouve un reproche
» mal fondé. On comptoit pour un défaut dans
» ses vers, ce qui en faisoit le mérite. Mais on ne
» connoissoit pas encore en France en quoi con-
» siste le mérite des vers faits pour être mis en
» Musique. Nous n'avions encore composé que
» des chansons ; et comme ces petits Poëmes ne
» sont destinés qu'à l'expression de quelques sen-
» timens, ils n'avoient pas donné lieu à faire sur
» la Poésie Lyrique les observations que nous
» avons pu faire depuis. Dès que nous avons eu
» fait des Opéra, l'esprit philosophique, qui
» est excellent pour mettre en évidence la vérité,
» pourvu qu'il chemine à la suite de l'expérience,
» nous a fait trouver que les vers les plus remplis
» d'images, et généralement parlant les plus
» beaux, ne sont pas les plus propres à réussir
» en Musique.... On convient donc générale-
» ment aujourd'hui, que les vers lyriques de
» Quinault sont très-propres à être mis en Mu-
» sique, par l'endroit même qui les faisoit criti-

» quer dans les commencemens des Opéra ; je » veux dire par le caractere de la Poésie de leur » style. Que ces vers y soient très-propres par la » méchanique de la composition, ou par l'arran- » gement des mots, regardés autant que de » simples sons, c'est de quoi il a fallu convenir » dans tous les tems. » Réflexions critiques sur la Poésie et sur la Peinture, tome premier, pages 481, 482 et 483.

CADMUS
ET
HERMIONE,
TRAGÉDIE
DE QUINAULT;
MUSIQUE DE LULLY.

Représentée par l'Académie Royale de Musique, pour la premiere fois, sur le Théatre du Bel-Air, et ensuite sur celui du Palais-Royal, au mois d'Avril 1672.

ACTEURS DU PROLOGUE.

PALÈS, } Divinités champêtres.
MÉLISSE, }

Troupe de NYMPHES et de PASTEURS chantans.

LE DIEU PAN.

ARCAS, Compagnon de Pan.

SUIVANS de Pan, qui dansent.

SUIVANS de Pan, qui jouent de la flûte.

L'ENVIE.

QUATRE VENTS souterrains.

QUATRE VENTS de l'air.

SIX VENTS souterrains dansans.

LE SOLEIL.

DEUX BERGERS dansans

DEUX BERGERES dansantes.

LE SERPENT PYTHON,

PROLOGUE.

LE sujet de ce Prologue est pris du premier Livre et de la huitieme Fable des Métamorphoses, où Ovide décrit la naissance et la mort du monstrueux *Serpent Python*, que le Soleil fit naître par sa chaleur du limon bourbeux qui étoit resté sur la terre après le déluge, et qui devint un monstre si terrible, qu'Apollon lui-même fut obligé de le détruire.

Le sens allégorique de ce sujet est si clair, qu'il est inutile de l'expliquer. Il suffit de dire que le Roi s'est mis au-dessus des louanges ordinaires, et que, pour former quelqu'idée de la grandeur et de l'éclat de sa gloire, il a fallu s'élever jusqu'à la Divinité même de la lumiere, qui est le corps de sa devise.

(Le Théatre représente une campagne, où l'on découvre des hameaux des deux côtés et un marais dans le fond; le ciel fait voir une aurore éclatante, qui est suivie du lever du soleil, dont le globe brillant s'éleve sur l'horizon, dans le tems que les instrumens achevent de jouer l'ouverture.)

(Palès, Déesse des Pasteurs, et Mélisse, Divinité des forêts et des montagnes, sortent des deux côtés du Théatre, et appellent les troupes champêtres qui ont accoutumé de les suivre.)

PALÈS, MÉLISSE, troupe de NYMPHES, troupe de PASTEURS.

PALÈS.

HATEZ-VOUS, Pasteurs, accourez.

MÉLISSE.

La voix des oiseaux nous appelle.

PALÈS.

Nos champs sont eclairés.

MÉLISSE.

Nos côteaux sont dorés.

PALÈS.

Tout brille de l'éclat de la clarté nouvelle.

MÉLISSE.

Mille fleurs naissent dans nos prés.

PALÈS et MÉLISSE.

Que l'astre qui nous luit rend la nature belle !
Ne perdons pas un seul moment
D'un jour si doux et si charmant.

(Le Chœur répete les deux derniers vers, et continue à chanter.)

Admirons, admirons l'astre qui nous éclaire ;
Chantons la gloire de son cours :
Que tout le monde révere
Le Dieu qui fait nos beaux jours.

(Pan, Dieu des Bergers, paroît accompagné de Joueurs d'instrumens champêtres et Danseurs rustiques, qui viennent prendre part à la réjouissance des Nymphes et des Pasteurs, et tous ensemble commencent à former une fête à l'honneur du Dieu qui donne le jour.)

PAN.

Que chacun se ressente
De la douceur charmante
Que le soleil répand sur ces heureux climats :
Il n'est rien qui n'enchante
Dans ces lieux pleins d'appas ;
Tout y rit, tout y chante :
Eh ! pourquoi ne ririons-nous pas ?

(Les Danseurs rustiques qui ont suivi le Dieu Pan, commencent une fête, qui est interrompue par des bruits souterrains et par une espece de nuit qui obscurcit le Théâtre entiérement et tout à-coup ; ce qui oblige l'assemblée champêtre à fuir avec des cris de frayeur, qui font un concert affreux avec les bruits souterrains.)

CHŒURS.

Quel désordre soudain ! quel bruit affreux redouble !
Quel épouvantable fracas !
Quels gouffres s'ouvrent sous nos pas ?
Le jour pâlit, le ciel se trouble ;
La terre va vomir tout l'enfer en courroux :
Fuyons, fuyons; sauvons-nous, sauvons-nous.

(*Dans cette obscurité soudaine, l'Envie sort de son antre, qui s'ouvre au milieu du Théatre ; elle évoque le monstrueux* Serpent Python : *il paroît dans son marais bourbeux, jetant des feux par la gueule et par les yeux, qui font la seule lumiere du Théatre ; elle appelle les Vents les plus impétueux pour seconder sa fureur ; elle en fait sortir quatre de ceux qui sont renfermés dans les cavernes souterraines, et elle en fait descendre quatre autres de ceux qui forment les orages : tous, après avoir volé et s'être croisés dans l'air, viennent se ranger autour d'elle pour l'aider à troubler les beaux jours que le Soleil donne au monde.*)

L'ENVIE.

C'est trop voir le Soleil briller dans sa carriere ;
Les rayons qu'il lance en tous lieux
Ont trop blessé mes yeux :
Venez, noirs ennemis de sa vive lumiere ;
Joignons nos transports furieux.
Que chacun me seconde ;
Paroissez, monstre affreux !
Sortez, Vents souterrains, des antres les plus creux ;
Volez, tyrans des airs, troublez la terre et l'onde !

Répandons la terreur :
Qu'avec nous le ciel gronde ;
Que l'enfer nous réponde.
Remplissons la terre d'horreur ;
Que la nature se confonde :
Jetons dans tous les cœurs du monde
La jalouse fureur
Qui déchire mon cœur.

(*L'Envie distribue des serpens aux Vents qui forment autour d'elle des tourbillons.*)

L'ENVIE *continue à chanter.*

Et vous, monstre, armez-vous, pour nuire
A cet astre puissant qui vous a su produire ;
Il répand trop de biens, il reçoit trop de vœux :
Agitez vos marais bourbeux ;
Excitez contre lui mille vapeurs mortelles :
Déployez, étendez vos ailes ;
Que tous les Vents impétueux
S'efforcent d'éteindre ses feux.

(*Les Vents forment de nouveaux tourbillons, tandis que le* Serpent Python *s'éleve en l'air par un rond qu'il fait en volant.*)

L'ENVIE *continue.*

Osons tous obscurcir ses clartés les plus belles ;
Osons nous opposer à son cours trop heureux....
Quels traits ont crevé le nuage ?
Quel torrent enflammé s'ouvre un brillant passage ?
Tu triomphes, Soleil ! tout cede à ton pouvoir.
Que d'honneurs tu vas recevoir !

Ah! quelle rage! ah! quelle rage!
Quel désespoir! quel désespoir!

(Des traits enflammés percent l'épaisseur des nuages, et fondent sur le Serpent Python, *qui, après s'être débattu quelque tems en l'air, tombe enfin tout embrâsé dans son marais bourbeux; une pluie de feu se répand sur toute la Scene, et contraint l'Envie de s'abîmer avec les quatre Vents souterrains, tandis que les Vents de l'air s'envolent, et dans le même instant les nuages se dissipent, et le Théatre devient entiérement éclairé.)*

(L'assemblée champêtre, que la frayeur avoit chassée, revient pour célébrer la victoire du Soleil, et pour lui préparer des trophées et des sacrifices.)

PALÈS.

Chassons la crainte qui nous presse.

MÉLISSE.

Rien ne doit plus nous faire peur.

PAN.

Le monstre est mort, l'orage cesse;
Le Soleil est vainqueur.

LE CHŒUR *répete.*

Le monstre est mort, l'orage cesse;
Le Soleil est vainqueur.

PALÈS.

Qu'on lui prépare
De superbes autels.

MÉLISSE.

Que l'on les pare
D'ornemens immortels.

LE CHŒUR.

Conservons la mémoire
De sa victoire ;
Par mille honneurs divers,
Répandons le bruit de sa gloire
Jusqu'au bout de l'univers.

PALÈS.

Mais le Soleil s'avance ;
Il se découvre aux yeux de tous.

LE CHŒUR.

Respectons sa présence
Par un profond silence ;
Ecoutons, taisons-nous.

LE SOLEIL, *sur son char.*

Ce n'est point par l'eclat d'un pompeux sacrifice
Que je me plais à voir mes soins récompensés ;
Pour prix de mes travaux, ce me doit être assez
Que chacun en jouisse :
Je fais les plus doux de mes vœux
De rendre tout le monde heureux.

Dans ces lieux fortunés les Muses vont descendre ;
Les Jeux galans suivront leurs pas :
J'inspire les chants pleins d'appas
Que vous allez entendre ;
Tandis que je suivrai mon cours,
Profitez des beaux jours.

(*Le Soleil s'éleve dans les cieux, et toute l'assemblée champêtre forme des jeux, où les chansons sont mêlées avec les danses.*)

LE CHŒUR.

Profitons des beaux jours.

PALÈS.

Suivons tous la même envie.

LE CHŒUR.

Profitons des beaux jours.

MÉLISSE.

Aimons ; tout nous y convie.

LE CHŒUR.

Profitons des beaux jours.

PALÈS et MÉLISSE.

Les plus beaux jours de la vie
Sont perdus sans les amours.

LE CHŒUR.

Profitons des beaux jours.

(*Tandis que les Nymphes et les Dieux champêtres dansent avec les Bergers et les Bergeres, Palès, Mélisse et Pan mêlent leurs voix avec des instrumens rustiques.*)

PALÈS, MÉLISSE et PAN.

Heureux qui peut plaire !
Heureux les amans !
Leurs jours sont charmans :
L'Amour sait leur faire
Mille doux momens.
Que sert la jeunesse
Aux cœurs sans tendresse ?
Qui n'a point d'amour
N'a pas un beau jour.

SECOND COUPLET.

En vain l'hiver passe ;
En vain dans les champs
Tout charme nos sens :
Une ame de glace
N'a point de printems.
Il faut se défaire
D'un cœur trop sévere :
Qui n'a point d'amour
N'a pas un beau jour.

(*Arcas, un des Dieux des forêts, chante, et tous les instrumens et toutes les voix lui répondent, tandis que l'assemblée champêtre danse et se joue avec des branches de chêne, dont elle forme plusieurs figures agréables.*)

ARCAS.

Peut-on mieux faire,
Quand on sait plaire ;
Peut-on mieux faire
Que d'aimer bien ?
Quelqu'embarras que l'amour fasse,
C'est toujours un charmant lien :
Trop de repos bien souvent embarrasse ;
Que fait-on d'un cœur qui n'aime rien ?

SECOND COUPLET.

L'Amour contente,
Sa peine enchante ;
L'Amour contente,
Tout en est bon.

Dans les beaux jours de notre vie,
Les plaisirs sont dans leur saison ;
Et quelque peu d'amoureuse folie
Vaut souvent mieux que trop de raison.

Fin du Prologue.

ACTEURS
DE LA TRAGÉDIE.

CADMUS, Fils d'Agénor, Roi de Tyr, et Frere d'Europe.

PREMIER PRINCE TYRIEN.

SECOND PRINCE TYRIEN.

ARBAS, Africain de la suite de Cadmus.

Deux autres AFRICAINS, Compagnons d'Arbas.

LE PAGE DE CADMUS.

HERMIONE, Fille de Mars et de Vénus.

CHARITE, une des Grâces, Compagne d'Hermione.

AGLANTE, autre Compagne d'Hermione.

LA NOURRICE D'HERMIONE.

LE PAGE D'HERMIONE.

DRACO, Géant, Roi d'Aonie.

QUATRE GÉANTS, Suivans de Draco.

LE PAGE DU GÉANT.

JUNON.

PALLAS.

L'AMOUR.

UN GRAND SACRIFICATEUR DE MARS.

UN TIMBALIER.

LE DIEU MARS.

QUATRE FURIES.

ÉCHION, un des Combattans des Enfans de la Terre.

JUPITER.

VÉNUS.

L'HYMEN.

La Scene est dans la contrée de la Grece qui étoit appellée Aonie, et que Cadmus nomma Bœotie.

CADMUS
ET
HERMIONE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théatre représente un jardin.)

SCENE PREMIERE.

CADMUS, DEUX PRINCES TYRIENS, UN PAGE.

PREMIER PRINCE TYRIEN.

Quoi! Cadmus, fils d'un Roi qui tient sous sa puissance
Les bords féconds du Nil et les climats brûlés;
Cadmus, après deux ans loin de Tyr écoulés,
Etranger chez les Grecs, n'a point d'impatience
De revoir un pays dont il est l'espérance,
Et laisse, sans regret, tant de cœurs désolés!

LES DEUX PRINCES TYRIENS ENSEMBLE.

Nous suivrons vos destins par-tout sans résistance.
Faudra-t-il que toujours nous soyions exilés ?

CADMUS.

J'aimerois à revoir les lieux de ma naissance ;
Mais avant que je puisse en goûter la douceur,
J'ai juré d'achever une juste vengeance.

PREMIER PRINCE.

Et cependant, Seigneur,
Vous laissez en ces lieux languir votre grand cœur.

CADMUS.

Après avoir erré sur la terre et sur l'onde,
Sans trouver Europe ma sœur,
Après avoir en vain cherché son ravisseur,
Le ciel termine ici ma course vagabonde ;
Et c'est pour obéir aux oracles des Dieux,
Qu'il faut m'arrêter en ces lieux.

PREMIER PRINCE.

Si vous trouvez des Dieux dont l'ordre vous engage
A choisir ce séjour,
Le Dieu que votre cœur consulte davantage
Est peut-être l'Amour.

SECOND PRINCE.

Seroit-il bien possible
Qu'un héros invincible
Eût un cœur qu'Amour sût charmer ?

CADMUS.

Quel cœur n'est pas fait pour aimer ?
Et pour être un héros, doit-on être insensible ?
Que sert contre Hermione un courage indompté ?

Qui peut n'en pas être enchanté ?
Le Dieu Mars est son pere ;
Elle en a la noble fierté :
La mere d'Amour est sa mere ;
Elle en a la beauté.

PREMIER PRINCE.

A quoi sert un amour qui n'a point d'espérance ?
Hermione est sous la puissance
D'un Tyran qui regne en ces lieux.

CADMUS.

C'est un affreux Géant, c'est un monstre odieux.

SECOND PRINCE.

Il est du sang de Mars, ce Dieu le favorise,
Et c'est enfin à lui qu'Hermione est promise :
Nul autre des mortels n'en doit être l'époux ;
Et si vous en tentez la fatale entreprise,
La terre avec le ciel s'armera contre vous.

CADMUS.

Eh bien ! je périrai, si le destin l'ordonne :
Je veux délivrer Hermione ;
Et si je l'entreprends en vain,
Je ne saurois périr pour un plus beau dessein.

SCENE II.

CADMUS, ARBAS, LES DEUX PRINCES, LE PAGE.

CADMUS.

OU sont nos Africains? que leur troupe s'avance:
La Princesse veut voir leur plus galante danse.
D'où vient qu'aucun d'eux ne paroît?

ARBAS.

Vos ordres sont suivis, Seigneur, et tout est prêt;
Mais le Tyran s'est mis en tête
Qu'il faut que ses Géants dansent dans cette fête.

CADMUS.

Comment faire mouvoir des colosses affreux?

ARBAS.

Quand on lui dit, comment? il répond: je le veux.
Ces grands hommes, pleins de chimeres,
Sont d'un raisonnement fâcheux;
Et fiers d'être au-dessus des hommes ordinaires,
Pensent que la raison doit être au-dessous d'eux.
Je n'ai pu garder de mesures;
J'ai pesté contre lui, j'ai vomi mille injures;
Je l'ai nommé tyran cent fois.

CADMUS.

On doit toujours respect aux Rois.

ARBAS.

Eût-il dû m'étrangler, je n'aurois pu me taire;
J'étois trop en colere.

Si je n'avois rien dit,
J'aurois étouffé de dépit.

CADMUS.

Contentons le Géant ; il est ici le maître :
Hermione est soumise à son cruel pouvoir.
Ce divertissement, tel enfin qu'il puisse être,
Me vaudra quelque tems le plaisir de la voir.
S'il ne m'est pas permis de lui parler moi-même,
Et d'oser dire que je l'aime,
Du moins nos Africains, par leurs chants les plus doux,
Pourront l'entretenir de mon amour extrême,
En dépit d'un Rival jaloux.

Préparons tout en diligence ;
Hâtons-nous, la Princesse avance.

ARBAS.

Allons.

CADMUS.

Toi, ne suis point mes pas ;
Je vais voir le Géant : il faut que tu l'évites.

ARBAS.

Non, non ; nous n'aurons point de bruit ni d'embarras
Pour les injures que j'ai dites :
Je les disois si bas
Qu'il ne m'entendoit pas.

(*Cadmus*, *Arbas*, *les deux Princes et le Page sortent.*)

SCENE III.

HERMIONE, CHARITE, AGLANTE, LA NOURRICE D'HERMIONE, UN PAGE.

HERMIONE.

CET aimable séjour,
Si paisible et si sombre,
Offre du silence et de l'ombre
A qui veut éviter le bruit et le grand jour.
Ah! que n'est-il aussi facile
De trouver un asyle
Pour éviter l'Amour!

L'impitoyable tyrannie
Dont je suis les barbares loix,
Ne défend pas d'aimer le chant et l'harmonie.
Vous qui me faites compagnie,
Répondez à ma voix.

AGLANTE.

On a beau fuir l'Amour, on ne peut l'éviter;
On n'oppose à ses traits qu'une défense vaine.
On s'épargne bien de la peine,
Quand on se rend sans résister.

CHARITE.

La peine d'aimer est charmante;
Il n'est point de cœur qui s'exempte
De payer ce tribut fatal.

Si l'Amour épouvante,
Il fait plus de peur que de mal.

LA NOURRICE.

Quel choix est en votre puissance !
Songez à quel époux le ciel vous veut unir.

HERMIONE.

Je frémis, quand j'y pense;
Pourquoi m'en fais-tu souvenir ?

LA NOURRICE.

Vous êtes sans espoir du côté de la terre:
Le Roi qui vous retient dans ce charmant séjour,
A pour lui le Dieu de la guerre;
Il a rassemblé dans sa Cour
Les restes des Géants échappés au tonnerre.
Gardez-vous pour Cadmus d'un malheureux amour;
Le don de votre cœur lui coûteroit le jour.

HERMIONE.

Ah ! quelle cruauté de vouloir me contraindre
A ce choix odieux que je ne puis souffrir !

LA NOURRICE.

Tout le monde vous trouve à plaindre;
Personne cependant n'ose vous secourir.

AGLANTE.

Voici les Africains; mais les Géants les suivent.

HERMIONE.

Quoi ! par-tout des Géants ! quoi ! toujours nous troubler !

CHARITE.

C'est d'ordinaire ainsi que les plaisirs arrivent;
Quelque chagrin fâcheux s'y vient toujours mêler.

SCENE IV.

HERMIONE, CHARITE, AGLANTE, LA NOURRICE, CADMUS, ARBAS, LE GÉANT, quatre autres GÉANTS, deux PRINCES TYRIENS, trois PAGES, treize AFRICAINS dansans et jouans de la guitarre.

(Un des Africains plante un grand palmier au milieu du Théâtre : cet arbre est orné de plusieurs festons et guirlandes. Les quatre Géants se mêlent avec les Africains, et forment ensemble une danse mêlée de chansons.)

ARBAS *chante avec deux Africains.*

SUIVONS, suivons l'Amour; laissons-nous enflammer.
Ah ! ah ! ah ! qu'il est doux d'aimer !

PREMIER AFRICAIN.

Quand l'Amour nous l'ordonne,
Souffrons ses rigueurs,
Chérissons ses langueurs ;
Il n'exempte personne
De ses traits vainqueurs.
Quel péril nous étonne ?
Laissons trembler les foibles cœurs.

ARBAS *et les deux Africains.*

Suivons, suivons l'Amour; laissons-nous enflammer.
Ah ! ah ! ah ! qu'il est doux d'aimer !

SECOND AFRICAIN *chantant.*

Deux amans peuvent feindre,
Quand ils sont d'accord;
Plus l'Amour trouve à craindre,
Plus il fait d'effort:
On a beau le contraindre,
Il en est plus fort.

ARBAS *et les deux Africains.*

Suivons, suivons l'Amour; laissons-nous enflammer.
Ah! ah! ah! qu'il est doux d'aimer!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

On n'a rien de charmant
Aisément
Et sans alarmes;
Mais tout plaît en aimant:
Il n'est point de tourment
Qui n'ait des charmes.
Suivons, suivons l'Amour; laissons-nous enflammer.
Ah! ah! ah! qu'il est doux d'aimer!

(*Après l'entrée, Hermione se leve de la place où elle étoit assise près du Géant qui la suit et l'arrête dans le tems qu'elle se veut retirer.*)

LE GÉANT.

Il est tems de finir ma peine,
Après tant d'injustes refus.
Où voulez-vous aller? vous fuyez, inhumaine!

HERMIONE.

J'étois ici pour voir une danse Africaine;
Les Africains ne dansent plus.

LE GÉANT.

Rien ne doit plus m'être contraire:
Mars est pour moi; c'est votre pere,
C'est lui qui veut unir votre cœur et le mien.

HERMIONE.

Je suis sœur de l'Amour, et Vénus est ma mere:
S'ils ne sont pas pour vous, les comptez-vous pour rien?

LE GÉANT.

Il faut que votre destinée
Suive l'ordre du Dieu dont vous tenez le jour;
Et toujours l'Hyménée
Ne prend pas l'avis de l'Amour.
Vous craignez les raisons dont je puis vous confondre!
Vous ne m'écoutez pas! vous voulez m'éviter!

HERMIONE.

Quand on n'a rien à répondre,
A quoi sert-il d'écouter?

LE GÉANT.

Je vous suivrai par-tout, malgré votre colere:
Sans cesse à vos regards je veux me présenter;
Et si ce n'est pas pour vous plaire,
Ce sera pour vous tourmenter.

(*Hermione sort avec sa suite.*)

SCENE V.

SCENE V.

CADMUS, DEUX PRINCES TYRIENS, UN PAGE.

CADMUS.

C'EST trop l'abandonner à ce cruel supplice ;
Il est tems d'éclater,
Et d'oser tout tenter
Contre tant d'injustice.

PREMIER PRINCE.

C'est exposer vos jours à d'horribles hasards;
Vous aurez à dompter l'affreux dragon de Mars.

SECOND PRINCE.

Il faut semer ses dents, et voir soudain la terre
En former des soldats pour vous faire la guerre.

LES DEUX PRINCES ENSEMBLE.

Voyez à quels dangers vous allez vous offrir.

CADMUS.

Je ne vois qu'Hermione, et je la vois souffrir;
Tout céde à cette horreur extrême :
Il est moins affreux de mourir,
Que de voir souffrir ce qu'on aime.

Rien ne me peut épouvanter;
Malgré tant de périls, l'Amour veut que j'espere.

SCENE VI.

JUNON, PALLAS, CADMUS, DEUX PRINCES.

JUNON, *sur son char.*

OU vas-tu, téméraire ?
Où cours-tu te précipiter ?
C'est l'épouse et la sœur du Maître du tonnerre,
La mere du Dieu de la guerre,
C'est Junon qui vient t'arrêter.

PALLAS, *sur son char.*

Va, Cadmus ; que rien ne t'étonne ;
Va ; ne crains ni Junon, ni le Dieu des combats :
Ose secourir Hermione ;
Tu vois dans ton parti la guerriere Pallas ;
Cours aux plus grands dangers, je vais suivre tes pas ;
C'est Jupiter qui me l'ordonne.

JUNON.

Pallas pour les amans se déclare en ce jour !
Qui l'auroit jamais osé croire ?

PALLAS.

Qui peut être contre l'Amour,
Quand il s'accorde avec la gloire ?

JUNON.

Evite un courroux dangereux.

PALLAS.

Profite d'un avis fidele.

JUNON.

Fuis un trépas affreux.

PALLAS.

Cherche dans les périls une gloire immortelle.

CADMUS.

Entre deux Déités qui suspendent mes vœux,
Je n'ose résister à pas une des deux ;
Mais je suis l'Amour qui m'appelle.

JUNON.

Je poursuivrai tes jours.

PALLAS.

Je vole à ton secours.

(*Junon et Pallas sont enlevées sur leurs chars.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le Théatre change et représente un Palais.)

SCENE PREMIERE.

ARBAS, CHARITE.

ARBAS.

CHARITE, il est trop vrai, Cadmus veut entreprendre
De remettre Hermione en pleine liberté ;
Il l'a dit au tyran, et je viens de l'entendre.

CHARITE.

Et que dit le Géant ? n'est-il point irrité ?

ARBAS.

Il rit de sa témérité.
Mon maître doit voir la Princesse,
Avant que d'attaquer le dragon furieux
Qui veille pour garder ces lieux ;
Et l'amour . qui pour toi me presse,
Veut que je vienne aussi te faire mes adieux.
En te voyant, belle Charite,
J'avois cru que l'amour fût un plaisir charmant ;
Mais lorsqu'il faut que je te quitte,
J'éprouve qu'il n'est point un plus cruel tourment.

La douleur me saisit, je ne puis plus rien dire....
Quand je pleure et quand je soupire,
Tu ris, et rien n'émeut ton cœur indifférent.

CHARITE.

Tu fais la grimace en pleurant;
Je ne puis m'empêcher de rire.

ARBAS.

La pitié, tout au moins, devroit bien t'engager
A prendre quelque part à mes ennuis extrêmes.

CHARITE.

S'il est bien vrai que tu m'aimes,
Pourquoi veux-tu m'affliger?

ARBAS.

Pour soulager mon cœur du chagrin qui le presse,
Te coûteroit-il tant de t'affliger un peu?

CHARITE.

C'est un poison que la tristesse;
L'Amour n'est plus plaisant, dès qu'il n'est plus un jeu.

ARBAS.

On console un amant des rigueurs de l'absence,
Par de tendres adieux.

CHARITE.

Quand il faut se quitter, un peu d'indifférence
Console encore mieux.

ARBAS.

Tu me l'avois bien dit, qu'il étoit impossible
Que ton barbare cœur perdît sa dureté.

CHARITE.

Au moins, si tu te plains de me voir insensible,
Tu dois être content de ma sincérité;

Puisqu'enfin, pour te satisfaire,
Je ne puis pleurer avec toi,
Si tu voulois me plaire,
Tu rirois avec moi.

ARBAS.

C'est trop railler de mon martyre;
Le dépit m'en doit délivrer.
N'est-on pas bien fou de pleurer
Pour qui n'en fait que rire?

CHARITE.

Guéris-toi, si tu peux;
J'approuve ta colere:
Quand on désespere
Un cœur amoureux,
C'est par un dépit heureux
Qu'il faut se tirer d'affaire.

CHARITE et ARBAS.

Quand on désespere
Un cœur amoureux,
C'est par un dépit heureux
Qu'il faut se tirer d'affaire.

ARBAS.

Mais la Nourrice vient, il me faut éloigner.

CHARITE.

Tu sais que tu lui plais; la veux-tu dédaigner?
C'est une conquête assez belle.

ARBAS.

Si je lui plais, tant pis pour elle.

SCENE II.

LA NOURRICE, ARBAS, CHARITE.

LA NOURRICE.

Quoi ! dès que je parois, tu fuis au même instant !
Lorsqu'on a des amis, est-ce ainsi qu'on les quitte ?

ARBAS.

Le tems presse, et Cadmus m'attend.

LA NOURRICE.

Quand tu parlois seul à Charite,
Le tems ne te pressoit pas tant :
Quel charme a-t-elle qui t'attire ?
Qu'ai-je qui te fait en aller ?

ARBAS.

J'avois à lui parler,
Je n'ai rien à te dire :
Je dois suivre Cadmus, nous partons de ce lieu.

LA NOURRICE.

Me dire adieu, du moins, est une bienséance
Dont rien ne te dispense.

ARBAS.

Je te dis donc adieu.

(*Il sort.*)

SCENE III.

LA NOURRICE, CHARITE.

LA NOURRICE.

IL me quitte, l'ingrat ! il me fuit, l'infidele !
Ne crains pas que je te rappelle :
Va, cours, je te laisse partir ;
Va, je n'ai plus pour toi qu'une haine mortelle.
Puisse-tu rencontrer la mort la plus cruelle ;
Puisse le dragon t'engloutir.

CHARITE.

Crois-moi, modere
L'éclat de ta colere ;
Un dépit qui fait tant de bruit
Fait trop d'honneur à qui nous fuit.

LA NOURRICE.

Ah ! vraiment je vous trouve bonne !
Est-ce à vous, petite mignone,
De reprendre ce que je dis ?
Attendez l'âge
Où l'on est sage,
Pour donner des avis.

CHARITE.

Je suis jeune, je le confesse ;
Trouves-tu ce défaut si digne de mépris?
N'a-t-on point de bon sens qu'en perdant la jeunesse ?
Il seroit bien cher à ce prix.

LA NOURRICE.

Le tems doit mûrir les esprits,
Et c'est le fruit de la vieillesse.

CHARITE.

Il n'est pas sûr que la sagesse
Suive toujours les cheveux gris.

LA NOURRICE.

Je souffre peu que l'on me blesse
Par des discours piquans;
Prétends-tu m'insulter sans cesse ?

CHARITE.

Je respecte trop tes vieux ans....
Mais Cadmus et la Princesse
Viennent dans ces lieux;
Ne troublons pas leurs adieux.

(*Elles sortent.*)

SCENE IV.

CADMUS, HERMIONE.

CADMUS.

Je vais partir, belle Hermione;
Je vais exécuter ce que l'Amour m'ordonne:
Malgré le péril qui m'attend,
Je veux vous délivrer ou me perdre moi-même.
Je vous vois, je vous dis enfin que je vous aime;
C'est assez pour mourir content.

HERMIONE.

Ah ! Cadmus, pourquoi m'aimez-vous ?
Pourquoi vouloir chercher une mort trop certaine ?
Eh ! que peut la valeur humaine
Contre le Dieu Mars en courroux ?
Voyez en quels périls votre amour nous entraîne!
J'aurois mieux aimé votre haine.
Ah ! Cadmus, pourquoi m'aimez-vous ?

CADMUS.

Vous m'aimez, il suffit; n'en soyez point en peine:
Mon destin, tel qu'il soit, ne peut être que doux.

HERMIONE.

Vivons pour nous aimer, et cessez de poursuivre
Le funeste dessein que vous avez formé :
Il doit être bien doux de vivre,
Lorsqu'on aime et qu'on est aimé.

CADMUS.

Sous une injuste loi je vous vois asservie :
Seroit-ce vous aimer que le pouvoir souffrir ?
Lorsque pour ce qu'on aime on s'expose à périr,
La plus affreuse mort a de quoi faire envie.

HERMIONE.

Mais vous ne songez pas qu'il y va de ma vie.
Faut-il que pour mes jours vous soyiez sans effroi ?
Je vivrai sous l'injuste loi
Où mon cruel destin me livre ;
Mais si vous périssez pour moi,
Je ne pourrai pas vous survivre.

CADMUS.

J'ai besoin de secours ; voulez-vous m'accabler ?
Ah ! Princesse, est-il tems de me faire trembler ?

HERMIONE.

Soyez sensible à mes alarmes.

CADMUS.

Je ne sens que trop vos douleurs.

HERMIONE.

Partirez-vous malgré mes pleurs ?

CADMUS.

Il faut aller tarir la source de vos larmes.

HERMIONE.

Quoi ! vous m'allez quitter ?

CADMUS

Je vais vous e courir.

HERMIONE.

Ah ! vous allez périr !
Vous cherchez une mort horrible :
Mon amour me dit trop que vous perdrez le jour.

CADMUS.

L'amour que j'ai pour vous ne croit rien d'impossible ;
Il me flatte, en partant, d'un bienheureux retour.

HERMIONE et CADMUS.

Croyez-en mon amour.

HERMIONE.

Vous n'écoutez point ma tendresse !
Rien ne vous retient !

CADMUS.

Le tems presse.

ENSEMBLE.

Au nom des plus beaux nœuds que l'Amour ait formés,
Vivez, si vous m'aimez.

CADMUS.

Espérons.

HERMIONE.

Tout me désespere.
Que je me veux du mal d'avoir trop su vous plaire!

ENSEMBLE.

Qu'un tendre amour coûte d'ennuis!

HERMIONE.

Vous fuyez?

CADMUS.

Il le faut.

HERMIONE.

Demeurez.

CADMUS.

Je ne puis:
Je m'affoiblis, plus je differe;
Il faut m'arracher de ce lieu.

HERMIONE.

Ah! Cadmus!

CADMUS.

Hermione!

ENSEMBLE.

Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE V.

SCENE V.

HERMIONE, *seule.*

AMOUR, vois quels maux tu nous fais !
Où sont les biens que tu promets ?
N'as-tu point pitié de nos peines ?
Tes rigueurs les plus inhumaines
Seront-elles toujours pour les plus tendres cœurs ?
Pour qui, cruel Amour, gardes-tu tes douceurs ?

SCENE VI.

L'AMOUR, HERMIONE.

L'AMOUR, *sur un nuage.*

CALME tes déplaisirs, dissipe tes alarmes ;
L'Amour vient essuyer tes larmes ;
Il n'abandonne pas ceux qui suivent ses loix :
Souviens-toi que tout m'est possible,
Que rien à mon abord ne demeure insensible..,
Que, pour la divertir, tout s'anime à ma voix.

(*Des statues d'or sont animées par l'Amour, et sautent de leurs piédestaux pour danser.*)

(*L'Amour descend et vient chanter au milieu des statues animées.*)

L'AMOUR.

Cessez de vous plaindre,
De souffrir en aimant :
Amans, vous devez ne rien craindre;
Si vous souffrez, votre prix est charmant.
Après des rigueurs inhumaines,
On aime sans peines,
On rit des jaloux;
Un bien plein de charmes,
Qui coûte des larmes,
En devient plus doux.

SECOND COUPLET.

Tout doit rendre hommage
A l'empire amoureux :
Il faut tôt ou tard qu'on s'engage;
Sans rien aimer, on ne peut être heureux.
Après des rigueurs inhumaines, &c.

(*L'Amour reprend sa place sur le nuage qui l'a apporté; les statues se remettent sur leurs piédestaux, tandis que dix petits Amours d'or, qui tiennent des corbeilles pleines de fleurs, sont à leur tour animés par l'Amour, et viennent par son ordre jeter des fleurs en volant autour d'Hermione.*)

L'AMOUR.

Amours, venez semer mille fleurs sous ses pas.

HERMIONE.

Laissez-moi ma douleur, j'y trouve des appas.

Dans l'horreur d'un péril extrême,
Est-ce là le secours que l'on me doit offrir ?
Peut-être ce que j'aime
Est tout près de périr.

L'AMOUR *s'envole au milieu des dix Amours.*

Je vais le secourir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

(Le Théatre change et représente un désert et une grotte.)

SCENE PREMIERE.

ARBAS, LES DEUX PRINCES TYRIENS, DEUX AFRICAINS.

PREMIER PRINCE TYRIEN.

TU détournes bien tes regards.

SECOND PRINCE TYRIEN.

As-tu peur du dragon de Mars ?

ARBAS.

La défiance est nécessaire ;
Il est bon de prévoir un fâcheux accident :
On ne doit point ici marcher en téméraire.

PREMIER PRINCE.

C'est très-bien fait d'être prudent.

ARBAS.

Je suis hardi, quand il faut l'être ;
Si quelqu'un en doutoit, il pourroit le connoître.

SECOND PRINCE.

Qui voudroit s'attaquer à toi ?

PREMIER PRINCE.

On te croit vaillant sur ta foi ;
Mais la couleur de ton visage
Répond mal à ta valeur.

ARBAS.

Est-ce par la couleur
Que l'on doit juger du courage ?

SECOND PRINCE.

Que tes sens paroissent troublés !
Tu trembles.

ARBAS.

C'est qu'il vous le semble ;
Chacun croit que l'on lui ressemble :
C'est peut-être vous qui tremblez.
Que maudit soit l'amour funeste
Qui nous fait tant souffrir dans ce malheureux jour !
On se soulage, quand on peste ;
Et l'on ne sauroit trop pester contre l'Amour.

LES DEUX PRINCES ET ARBAS ENSEMBLE.

Gardons-nous bien d'avoir envie
D'être jamais amoureux :
De tous les maux de la vie,
L'amour est le plus dangereux.

PREMIER PRINCE.

Cadmus veut essayer de rendre Mars propice ;
C'est ici qu'il prétend offrir un sacrifice.

SECOND PRINCE.

Pour des soins différens il faut nous séparer.

LES PRINCES ENSEMBLE.

Allons tout préparer.

(*Ils sortent.*)

SCENE II.

ARBAS, DEUX AFRICAINS.

ARBAS.

Acquittons-nous des soins où Cadmus nous engage.
Quel bruit!.. Non, ce n'est rien; courage, amis, courage.
Qu'on a peine à donner du courage en tremblant!
Il ne tient pas à moi que je ne sois vaillant;
Je tâche au moins de le paroître:
Je ne suis pas le seul qui se pique de l'être,
Et qui n'en fait que le semblant.
Il faut puiser de l'eau pour la cérémonie;
Avancez, je vous suis.... Quel dragon furieux!

LES DEUX AFRICAINS.

O Dieux! ô Dieux!

(Dans le tems que les deux Africains veulent puiser de l'eau, le Dragon s'élance sur eux et les entraîne.)

ARBAS.

Ah! c'est fait de ma vie!
N'est-il point d'arbre ou de rocher
Qui s'entr'ouvre pour me cacher?

SCENE III.

CADMUS, ARBAS.

CADMUS.

Ou vas-tu ?

ARBAS.

Le dragon...

CADMUS.

Eh bien ?

ARBAS.

Ah ! mon cher maître...

CADMUS.

Parle donc.

ARBAS.

Le dragon...

CADMUS.

Où le vois-tu paroître ?
Je regarde par-tout, et je n'apperçois rien.

ARBAS.

Quoi ! le dragon nous fuit ?... Mais regardez-vous bien ?

CADMUS.

Où sont tes compagnons ? qui t'oblige à te taire ?
Tu parois interdit d'effroi ?

ARBAS.

Seigneur, vous jugez mal de moi ;
Si je suis interdit, ce n'est que de colere.
Mes pauvres compagnons, hélas !
Le dragon n'en a fait qu'un fort léger repas.

CADMUS.

Allons, il faut que je les venge.

ARBAS.

Quelle hâte avez-vous que le dragon vous mange?
Laissez-le se cacher..... Ah! le voilà qui sort!
Au secours! au secours! je suis mort, je suis mort!
O ciel! où sera mon asyle?
La frayeur me rend immobile;
Je ne saurois plus faire un pas:
Ah! cachons-nous; ne soufflons pas.

(*Arbas se cache, et Cadmus combat contre le dragon.*)

CADMUS, *après avoir tué le dragon.*

Il ne faut plus que je differe
D'engager le Dieu Mars à calmer sa colere:
Si je puis l'adoucir, rien ne me peut troubler.
Mes gens sont écartés, il faut les rassembler.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ARBAS, *sortant de l'endroit où il étoit caché.*

Le dragon assouvi de sang et de carnage,
S'est enfin retiré dans quelqu'antre sauvage:
Tout est calme en ces lieux et je n'entends plus rien;
Je sens revenir mon courage,
Et je crois que je fuirai bien.
Allons compter par-tout le trépas de mon maître.

Que je plains son funeste sort!
Allons ; mais que vois-je paroître,
Le dragon étendu ! ne fait-il point le mort?
Non ; je le vois percé, son sang coule : ah ! le traître !
Je ne puis contre lui retenir mon courroux,
Et je veux lui donner au moins les derniers coups.

(*Arbas met l'épée à la main et va percer le dragon, qui fait encore quelque mouvement qui oblige Arbas à retourner sur le devant du Théâtre.*)

SCENE V.

ARBAS, LES DEUX PRINCES TYRIENS.

PREMIER PRINCE.

Quoi ! l'épée à la main ! que faut-il entreprendre?

SECOND PRINCE.

De quel péril est-tu pressé ?

LES DEUX PRINCES ENSEMBLE.

Nous aurons soin de te défendre.

ARBAS.

Vous venez un peu tard, le péril est passé.

LES DEUX PRINCES.

Que voyons-nous, qui l'eût pu croire !
Quoi ! le dragon est abattu !

ARBAS.

Nous en avons sans vous remporté la victoire.

PREMIER PRINCE.

As-tu suivi Cadmus ?

SECOND PRINCE.

As-tu part à sa gloire ?

ARBAS.

Eh ! nous n'étions pas loin, quand il a combattu.

LES DEUX PRINCES.

Conte-nous ce combat.

ARBAS.

J'en suis si hors d'haleine,
Que je ne puis encor m'exprimer qu'avec peine.
Il est bon d'essuyer ce fer ensanglanté,
De crainte qu'il ne soit gâté.

LES DEUX PRINCES.

Ah ! quels chagrins pour nous de manquer l'avantage
De signaler notre courage !

ARBAS.

Tous ces chagrins et ces regrets
Sont des soins qui ne coûtent guere ;
Quand on ne voit plus rien à faire,
On fait le brave à peu de frais.

PREMIER PRINCE.

On prend peu garde à toi ; Cadmus nous rend justice....
Mais il vient; rangeons-nous pour voir le sacrifice.

SCENE VI.

CADMUS, ARBAS, DEUX PRINCES TYRIENS, LE GRAND SACRIFICATEUR, SEIZE SACRIFICATEURS CHANTANS, UN TIMBALIER, SIX SACRIFICATEURS DANSANS.

(*Deux Sacrificateurs portent un trophée d'armes qui couvre le Grand Sacrificateur en marchant jusqu'au milieu du Théatre.*)

LE GRAND SACRIFICATEUR.

MARS ! ô toi qui peux
Déchaîner, quand tu veux,
Les fureurs de la guerre ;
O Mars ! reçois nos vœux.

LE CHŒUR DES SACRIFICATEURS.

O Mars! reçois nos vœux.

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Ton funeste courroux n'est pas moins dangereux
Que l'éclat fatal du tonnerre.
O Mars ! reçois nos vœux.

CHŒUR DE SACRIFICATEURS.

O Mars ! reçois nos vœux.

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Les combats sanglans sont tes jeux ;
Tu sais, quand il te plaît, remplir toute la terre
De ravages affreux.
O Mars ! reçois nos vœux.

LE CHŒUR.

O Mars ! reçois nos vœux.

(*Les Sacrificateurs chantans demeurent prosternés, et les Sacrificateurs dansans font cependant une entrée au son des timbales et au bruit des armes ; après quoi les Sacrificateurs chantans se relevent et chantent.*)

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Mars redoutable !
Mars indomptable !
O Mars ! ô Mars ! ô Mars !

LE CHŒUR.

Mars redoutable !
Mars indomptable !
O Mars ! ô Mars ! ô Mars !

LE GRAND SACRIFICATEUR.

O Mars impitoyable !
Est-il irrévocable
Que ta haine implacable
Accable
Une ame inébranlable
Au milieu des hasards ?

LE CHŒUR.

O Mars ! ô Mars ! ô Mars !
Mars redoutable !
Mars indomptable !
O Mars ! ô Mars ! ô Mars !

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Que le tumulte des alarmes,
Que le bruit, que le choc, que le fracas des armes
Retentisse de toutes parts.

LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

O Mars ! ô Mars ! ô Mars !
Mars redoutable !
Mars indomptable !
O Mars ! ô Mars ! ô Mars !

L'E GRAND SACRIFICATEUR.

Qu'on fasse approcher la victime ;
Puisse-t-elle calmer le courroux qui t'anime,
Et n'attirer sur nous que tes plus doux regards !

LE CHŒUR.

O Mars ! ô Mars ! ô Mars !
Mars redoutable !
Mars indomptable !
O Mars ! ô Mars ! ô Mars !

SCENE VII.

Les Acteurs de la Scene précédente.

(*Mars paroît sur son char, et interrompt les Sacrificateurs.*)

MARS.

C'EST vainement que l'on espere
Que d'inutiles vœux apaisent ma colere :
Je ne révoque point mes loix.
Si Cadmus veut me satisfaire,
Qu'il acheve, s'il peut, de mériter mon choix.
Un vain respect ne peut me plaire ;
On ne satisfait Mars que par de grands exploits.

Vous, que l'enfer a nourries,
Venez, cruelles Furies;
Venez, brisez l'autel en cent morceaux épars.

LE CHŒUR.

O Mars! ô Mars! ô Mars!

(Quatre Furies descendent qui brisent l'autel, et s'envolent ensuite, tenant chacune un tison du sacrifice à la main. Le char de Mars tourne dans le même tems et l'emporte au fond du Théatre, où on le perd de vue, et tous les Sacrificateurs et les assistans se retirent en criant : ô Mars!)

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

(Le Théatre change et représente le Champ de Mars.)

SCENE PREMIERE.

CADMUS, ARBAS.

CADMUS.

VOICI le champ de Mars ; il faut que sans remise
J'acheve ici mon entreprise :
J'ai les dents du dragon , et je vais les semer.

ARBAS.

Ce sont des ennemis que vous verrez former :
Tant de soldats armés vont naître ,
Que vous serez d'abord accablé de leurs coups ;
Et vous ne songez pas , peut-être ,
Que vous n'avez ici que moi seul avec vous.

CADMUS.

Je ne veux exposer personne
Au péril où je m'abandonne ;
Je dois combattre seul , et ne retiens que toi :
Tu connois mon amour , je suis sûr de ta foi ;
Je veux bien que tu sois le dernier qui me quitte.

ARBAS.

Seigneur , vous m'honorez plus que je ne mérite.

CADMUS.

Si je ne fais qu'un vain effort,
Accomplis ce que je t'ordonne :
Si-tôt que tu sauras ma mort,
Hâte-toi de voir Hermione.
Va, porte-lui mes derniers vœux ;
Qu'elle vive : il suffit de plaindre un malheureux.
Qu'elle ait soin de garder le souvenir fidele
D'une flamme si belle :
C'est l'unique prix que je veux
De ce que j'aurai fait pour elle.
Je ne prétends plus t'arrêter :
Laisse-moi.

ARBAS.

Faut-il vous quitter !

CADMUS.

Je le veux ; obéis.

ARBAS.

Ah ! quelle violence,
Seigneur, exigez-vous de mon obéissance !

(Il sort.)

SCENE II.

L'AMOUR, CADMUS.

L'AMOUR, *sur un nuage brillant.*

CADMUS, reçois le don que je viens t'apporter ;
C'est l'ouvrage du Dieu qui forge le tonnerre :
Ne manque pas de le jeter
Au milieu des soldats enfantés par la terre.
Il faut faire voir en ce jour
Ce que peut un grand cœur secondé par l'Amour.
Acheve le dessein où mon ardeur t'engage.

CADMUS.

Je te vais obéir, sans tarder davantage.

L'AMOUR et CADMUS.

Il faut faire voir en ce jour
Ce que peut un grand cœur secondé par l'Amour.

(*L'Amour s'envole, et Cadmus seme les dents du dragon, desquels la terre produit des soldats armés, qui se préparent d'abord à tourner leurs armes contre Cadmus ; mais il jette au milieu d'eux une maniere de grenade, que l'Amour lui a apportée, qui se brise en plusieurs éclats, et qui inspire aux combattans une fureur qui les oblige à combattre les uns contre les autres, et à s'entr'égorger eux-mêmes. Les derniers qui demeurent vivans, viennent apporter leurs armes aux pieds de Cadmus.*)

SCENE III.

CADMUS, les COMBATTANS nés de la Terre.

ÉCHION, *combattant.*

ARRÊTONS un transport funeste ;
Pourquoi nous immoler en naissant dans ces lieux ?
Réservons le sang qui nous reste
Pour servir un héros favorisé des Dieux.

CADMUS.

Allez, que dans ces murs chacun de vous s'empresse
De rendre hommage à la Princesse
Qui doit donner ici des ordres absolus ;
Vos premiers respects lui sont dûs :
Je vous suivrai de près, c'est ma plus forte envie.
(*Les combattans obéissent à Cadmus, qui demeure pour chercher et pour rassembler les Tyriens.*)
Cherchons nos Tyriens ; ils tremblent pour ma vie :
Allons les rassurer ; voyons de toutes parts.

SCENE IV.

LE GEANT, CADMUS.

LE GÉANT.

Non, ce n'est point assez d'avoir satisfait Mars;
Tu vois un ennemi qu'il faut encore abattre :
Au lieu de triompher, recommence à combattre.

CADMUS.

Combattons.

LE GÉANT.

J'ai pitié du péril que tu cours :
Il m'est honteux de vaincre avec tant d'avantage;
Va, fuis, et céde-moi l'objet de nos amours;
Tu n'auras plus de Dieux qui défendent tes jours.

CADMUS.

Les Dieux m'ont donné du courage.
Et c'est un assez grand secours.

LE GÉANT.

Voyons s'il n'est rien qui t'étonne.

SCENE V.

LE GÉANT, PALLAS, CADMUS, trois autres GÉANTS.

LE GÉANT.

Qu'on vienne à moi, qu'on l'environne;
Qu'on le perce de tous côtés.

PALLAS, *assise sur un hibou volant.*

Cadmus, ferme les yeux.... Perfides, arrêtez !

(*Pallas découvre son bouclier et le présente aux yeux des quatre Géants, qui demeurent immobiles, et deviennent dans un instant quatre statues de pierre.*)

PALLAS.

Vois, Cadmus, vois quel supplice
A puni leur injustice.

CADMUS.

Que vois-je, les Géants armés
Ne sont plus des corps animés !

PALLAS.

Je t'ai promis mon assistance;
Je vais te préparer un superbe palais :
Je veux joindre aux douceurs d'un hymen plein d'attraits,
L'éclat et la magnificence.
Goûte en paix un sort glorieux.
Va, n'écoute plus rien que l'amour qui t'anime;
Hermione vient dans ces lieux.

CADMUS.

Par quel remercîment faut-il que je m'exprime?

PALLAS, *s'envolant.*

Protéger la vertu d'un Prince magnanime,
C'est le plus doux emploi des Dieux.

SCENE VI.

CADMUS, HERMIONE, *Suite d'Hermione et de Cadmus.*

CADMUS.

MA Princesse !

HERMIONE.

Cadmus !

CADMUS.

Quel bonheur !

HERMIONE.

Quelle gloire !

CADMUS.

Je vous vois libre, enfin !

HERMIONE.

Je vous revois vainqueur !

CADMUS.

Quelle favorable victoire !

HERMIONE.

Qu'elle a coûté cher à mon cœur !

CADMUS.

Que c'est un charmant avantage
Que de pouvoir sauver d'un cruel esclavage
La beauté dont on est charmé !

HERMIONE.

Que c'est un sort digne d'envie,
Que de pouvoir tenir le bonheur de sa vie
De la main d'un vainqueur aimé !

CADMUS et HERMIONE.

Après des rigueurs inhumaines,
Le ciel favorise nos vœux.
Ah ! que le souvenir des peines
Est doux, quand on devient heureux !

(*Un nuage s'éleve de la terre et enveloppe Hermione.*)

CADMUS.

Dieux ! je ne vois plus Hermione !
Quel nuage épais l'environne !

SCENE VII.

JUNON, CADMUS, HERMIONE, *Suite.*

JUNON, *sur un Paon.*

Tu vois l'effet de mon courroux,
Il faut combattre encor Junon et sa puissance :
Le soin que prend pour toi mon infidele époux,
Attire sur tes feux l'éclat de ma vengeance.
Iris, détruis l'espoir de cet audacieux ;
Enleve sur ton arc Hermione à ses yeux :
Exécute à l'instant ce que Junon t'ordonne.

HERMIONE, *enlevée sur l'arc-en-ciel.*

O ciel !

TOUS ENSEMBLE.

O ciel ! ô ciel ! Hermione ! Hermione !

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(Le Théatre change, et représente le Palais que Pallas a préparé pour les noces de Cadmus et d'Hermione.)

SCENE PREMIERE.

CADMUS, *seul.*

BELLE Hermione, hélas! puis-je être heureux sans
vous ?
Que sert dans ce palais la pompe qu'on prépare ?
Tout espoir est perdu pour nous.
Le bonheur d'un amour si fidele et si rare
Jusques entre les Dieux a trouvé des jaloux.
Belle Hermione, hélas ! puis-je être heureux sans vous ?
Nous nous étions flattés que notre sort barbare
Avoit épuisé son courroux.
Quelle rigueur quand on sépare
Deux cœurs près d'être unis par des liens si doux !
Belle Hermione, hélas ! puis-je être heureux sans vous?

SCENE II.

SCENE II.

PALLAS, CADMUS.

PALLAS, *sur un nuage.*

Tes vœux vont être satisfaits;
Jupiter et Junon ont fini leur querelle :
L'Amour lui-même a fait leur paix.
Ton Hermione enfin descend dans ce palais ;
Les Dieux s'avancent avec elle :
Le ciel veut que ce jour soit célebre à jamais.

SCENE III.

(Les cieux s'ouvrent, et tous les Dieux paroissent et s'avancent pour accompagner Hermione, qui descend dans un trône à côté de l'Hyménée, qui donne sa place à Cadmus, et se met au milieu des deux époux.)

(Troupe de Divinités, tant dans les cieux que sur la terre.)

(La Suite de Cadmus et celle d'Hermione viennent prendre part à la réjouissance des Dieux, et Jupiter commence à inviter les cieux et la terre à contribuer au bonheur de ces deux amans.)

JUPITER.

Que ce qui suit les loix du Maître du tonnerre,
Que les cieux et la terre
S'accordent pour combler vos vœux !
Après un sort si rigoureux,
Après tant de peines cruelles,
Amans fideles,
Vivez heureux.

Tous les Chœurs *répondent.*

Après un sort si rigoureux,
Après tant de peines cruelles,
Amans fideles,
Vivez heureux.

L'HYMEN.

L'Hymen veut vous offrir ses chaînes les plus belles.

JUNON.

Junon en veut former les nœuds.

LES CHŒURS.

Amans fideles,
Vivez heureux.

VÉNUS.

Vénus vous donnera des douceurs éternelles.

MARS.

J'écarterai de vous les fatales querelles,
Et les ennemis dangereux.

LES CHŒURS.

Amans fideles,
Vivez heureux.

PALLAS.

Attendez de Pallas mille faveurs nouvelles.

L'AMOUR.

L'Amour conservera toujours de si beaux feux.

LES CHŒURS.

Après un sort si rigoureux,
Après tant de peines cruelles,
Amans fideles,
Vivez heureux.

JUPITER.

Hymen, prends soin ici des danses et des jeux.

LES CHŒURS.

Amans fideles,
Vivez heureux.

L'HYMEN.

Venez, Dieux des festins; aimables Jeux, venez;
Comblez de vos douceurs ces époux fortunés :
Tandis que tout le ciel prépare
Les dons qu'il leur a destinés,
La terre y doit mêler ce qu'elle a de plus rare.
Venez, Dieu des festins; aimables Jeux, venez;
Comblez de vos douceurs ces époux fortunés.

(*Comus, dansant seul. Quatre Suivans de Comus. Quatre Hamadryades sortent de la terre avec des corbeilles pleines de fruits. Comus commence à danser seul.*)

ARBAS et LA NOURRICE.

Serons-nous dans le silence,
Quand on rit et quand on danse?
Les chagrins ont eu leur tems;
Pour jamais le ciel les chasse;
Les plaisirs ont pris leur place.
Quand deux cœurs sont constans,
Ou tôt ou tard ils sont contens.
Qu'il est doux, quand on soupire,
De sortir d'un long martyre!
Les chagrins ont eu leur tems:

Pour jamais le ciel les chasse ;
Les plaisirs ont pris leur place.
Quand deux cœurs sont constans,
Ou tôt ou tard ils sont contens.

(*Des Amours font descendre du ciel, sous une espece de petit pavillon, les présens des Dieux, attachés à des chaînes galantes. Les Hamadryades et les Suivans de Comus les portent aux deux époux, et forment une danse, où Charite mêle une chanson.*)

CHARITE.

Amans, aimez vos chaînes,
Vos soins et vos soupirs ;
L'Amour, suivant vos peines,
Mesure vos plaisirs.
Il cause des alarmes,
Il vend bien cher ses charmes ;
Mais pour un si grand bien
Tous les maux ne sont rien.

Sans une aimable flamme,
La vie est sans appas :
Qui peut toucher une ame
Qu'Amour ne touche pas ?
Il cause des alarmes,
Il vend bien cher ses charmes ;
Mais pour un si grand bien
Tous les maux ne sont rien.

(*Tous les Dieux du ciel et de la terre recommencent à chanter. Les Hamadryades et les Suivans de Comus continuent à danser, et ce mélange de chants et de*

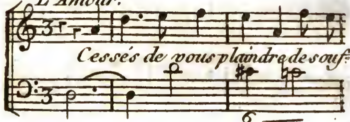
danses forme une réjouissance generale, qui acheve la fête des noces de Cadmus et d'Hermione.)
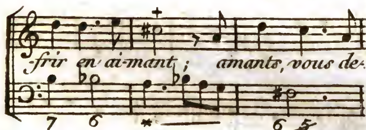
TOUS LES CHŒURS.
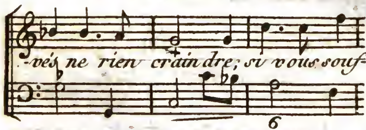
Après un sort si rigoureux,
Après tant de peines cruelles,
Amans fideles,
Vivez heureux.

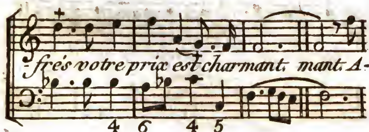
FIN.

AIRS de Cadmus et Hermione.









2

-près des rigueurs in-humaines, on

aime sans peine on rit des jaloux; un

bien plein de charmes qui coute des

larmes en de - vient plus doux.

Arbas.

Que maudit soit l'amour funes-
-te, qui nous fait tant souffrir dans
ce malheu-reux jour ! On se sou-
-lage quand on peste, et l'on ne sçauroit

7 6 5

4

trop pester contre l'amour. On se sou-

-lage quand on peste; et l'on ne sçaurait

trop pes-ter contre l'amour.

L'Himen.

Venez Dieu des plaisirs, ai-

-mables jeux, ve-nez comblez de vos dou-

-ceurs ces é-poux fortu-nés, Tan-

-dis que tout le ciel pré-pa-re les

dons qu'il leur a des-ti-nés. La.

terre y doit mêler ce qu'elle a de plus

rare : venez Dieu des plaisirs, ai-

-mables jeux, venez comblez de vos dou-

-ceurs ces é-poux fortu-nés.

Amans, aimez vos chaines, vos

soins et vos sou-pirs; l'amour sui-

-vant vos peines, me sure vos plai-

-sirs. Il cause des al-larmes, il

vend bien cher ses charmes; mais pour un

si grand bien, tous les maux ne sont

rien, mais pour un si grand bien, tous

les maux ne sont rien.

ALCESTE,

OU

LE TRIOMPHE D'ALCIDE,

TRAGÉDIE

DE QUINAULT,

MUSIQUE DE LULLY.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11,

M. DCC. LXXXIV.

L'ACADÉMIE
ROYALE
DE MUSIQUE,
AU ROI.

GLORIEUX Conquérant, Protecteur des beaux Arts,
Grand Roi, tournez sur moi vos augustes regards.
Une affreuse saison désole assez la terre,
Sans y mêler encor les horreurs de la guerre;
Tandis qu'un froid cruel dépouille les buissons,
Et des oiseaux tremblans étouffe les chansons,
Ecoutez les concerts que mon soin vous prépare:
Des fideles amours je chante le plus rare,
Et des vainqueurs fameux j'ai fait choix, entre tous,
Du plus grand que le monde ait connu jusqu'à vous.

Après avoir couru de victoire en victoire,
Prenez un doux relâche au comble de la gloire:
L'hiver a beau s'armer de glace et de frimats,
Lorsqu'il vous plaît de vaincre, il ne vous retient pas;

Et fallût-il forcer mille obstacles ensemble,
La moisson des lauriers se fait quand bon vous semble.

Pour servir de refuge à des Peuples ingrats,
En vain un puissant fleuve étendoit ses deux bras;
Ses flots n'ont opposé qu'une foible barriere
A la rapidité de votre ardeur guerriere.
Le Batave interdit, après le Rhin dompté,
A, dans son désespoir, cherché sa sûreté.
A voir par quels exploits vous commenciez la guerre,
Il n'a point cru d'asyle assez fort sur la terre,
Et de votre valeur le redoutable cours
L'a contraint d'appeller la mer à son secours.
Laissez-le revenir de ses frayeurs mortelles;
Laissez-vous préparer des conquêtes nouvelles,
Et donnez le loisir, pour soutenir vos coups,
D'armer des ennemis qui soient dignes de vous.
Résistez quelque tems à votre impatience:
Prenez part aux douceurs dont vous comblez la France;
Et, malgré la chaleur de vos nobles desirs,
Endurez le repos et souffrez les plaisirs.

SUJET D'ALCESTE,

OU

LE TRIOMPHE D'ALCIDE.

DANS le Prologue, intitulé le Retour des Plaisirs, la Nymphe de la Seine exprime son impatience sur le retour du Roi. La Gloire lui annonce qu'il suit ses pas, et qu'elle va le revoir. La Nymphe de la Marne et une troupe de Nayades et de Divinités de Fleuves viennent se réunir avec les Plaisirs dans les Jardins des Tuileries, dont la Nymphe et les Hamadryades font les honneurs, en préparant des fêtes pour célébrer l'heureux retour du Héros qu'elles attendent.

Alceste, Princesse d'Iolcos, est aimée d'Admète, Roi de Thessalie, de Lycomède, frere de Thétis et Roi de l'Isle de Scyros, et d'Alcide, ou Hercule; mais le seul Admète a su lui plaire. Lycomède, furieux d'être dédaigné, prétend ravir Alceste à son rival: il dissimule cepen-

dant, et feint de vouloir donner, sur ses vaisseaux, une fête à Alceste. Alcide, qui n'a point encore osé déclarer son amour, et qui voit qu'il le déclareroit en vain, veut fuir celle qu'il aime sans espoir; mais avant de la quitter, il l'accompagne encore avec Admète, lorsqu'elle se rend aux vaisseaux de Lycomède. Dès qu'Alceste y est entrée, le traître fait lever l'ancre, et emmene Alceste à Scyros, avec la seule Céphise, sa Confidente. Admète, au désespoir, et Alcide, indigné de cette perfidie, arment promptement pour voler au secours d'Alceste, et punir son ravisseur. Thétis veut s'opposer à leur départ et garantir son frere de leur vengeance; mais Éole les favorise, et ils partent avec Phérès, pere d'Admète. Ils portent la guerre à Scyros. Alcide combat Lycomède, en triomphe et remet Alceste entre les mains de Phérès, puis veut s'éloigner. Elle s'efforce de le retenir, ignorant que son amour l'engage à la quitter. Cependant Admète revient mortellement blessé, par Lycomède mourant; et Apollon lui-même déclare qu'Admète va voir trancher ses jours, si quelqu'un ne meurt pour le sauver. Personne ne se présente;

mais le parti d'Alceste est pris en secret : elle se dévoue au salut de son époux, et se donne la mort. Celui-ci veut la suivre : il se trouve sans armes, et ne le peut. Alcide, qui n'est point encore parti, apprennant ce généreux et terrible sacrifice, déclare son amour à Admète, et propose d'aller arracher Alceste aux enfers, s'il veut renoncer à elle, et s'il consent qu'elle ne vive plus pour lui. Pourvu que cette chere victime soit rappellée à la vie, Admète la céde volontiers à son puissant et trop heureux rival. Alcide descend à la Cour de Pluton, et en obtient Alceste, qui, en se donnant malgré elle à son libérateur, ne fait que se sacrifier une seconde fois pour Admète, dont elle remplit la fatale promesse. Alcide, vengeur des crimes, vainqueur des Tyrans, des monstres et de la mort même, l'est aussi de son amour : il rend une seconde fois Alceste à son époux, et se contente d'être à jamais l'ami de tous les deux. Apollon, les Muses, les Jeux, et une troupe de Bergers et de Bergeres de Thessalie, viennent prendre part à la joie d'Alceste et d'Admète, et célébrer le triomphe d'Alcide.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR ALCESTE, OU LE TRIOMPHE D'ALCIDE.

CETTE Tragédie Lyrique est la seconde que Quinault et Lully aient donnée. On y trouve encore des scenes comiques, comme dans Cadmus et Hermione. La rivalité de Straton et de Lycas est la Parodie de celle de Lycomède et d'Admète. Il y a encore quelques autres épisodes qui nuisent au sujet principal, le plus intéressant que Quinault ait pu choisir, et qu'à ces défauts près, il a supérieurement traité. Ses Personnages soutiennent leur caractere; et la tendresse courageuse d'Alceste ne peut être comparée qu'à la générosité d'Alcide.

Cet Opéra a été fréquemment repris. En 1678, à Saint-Germain-en-Laye, et la même année à

Paris : ensuite en 1682, 1706, 1716, 1728, 1739 et 1757.

A l'une des reprises, dans le tems de la Régence et du systême de Law, Caron, qui joue un grand rôle dans cette Piece, demandant à une ame le tribut du passage ; comme elle n'avoit point d'argent, quelqu'un du Parterre cria : « Jettez-lui des billets de banque. »

Il y a trois Parodies de cet Opéra. La premiere, sous le titre d'Alceste, en un acte, en Vaudevilles, par Dominique et Romagnési. Elle fut jouée, pour la premiere fois, aux Italiens, le 21 Décembre 1728, avec succès, et remise le 9 Février 1739. Les Auteurs y ajouterent quelques traits de critique sur la Tragédie de *Médus*, de Deschamps, et sur la Comédie du *Somnambule*, données ensemble alors au François. La seconde Parodie d'Alceste parut la même année, sur le Théatre des Marionnettes, à la Foire Saint-Germain : elle étoit d'un Anonyme et en trois petits actes. La troisieme fut donnée au Théatre Italien, en 1758, sous le titre de la Noce interrompue. Elle est de M. Favart, et eut le plus grand succès, pendant vingt quatre re-

présentations de suite. Bibliotheque des Théatres, pages 7 et 8. Recherches sur les Théatres, tome troisieme, page 207. Dictionnaire Dramatique, tome premier, page 33. Dictionnaire de Parfaict, tome premier, page 33, 34, 35, 36, 37 et 38. Dictionnaire de Léris, page 12. Anecdotes Dramatiques, tome premier, page 29.

CATALOGUE
DES PIECES
QUI ONT PARU SOUS LE TITRE
D'ALCESTE, ou D'ADMETE.

EURIPIDE, chez les Grecs, fut le premier qui traita le sujet d'Alceste. Il en fit une Tragédie en cinq actes, avec des Chœurs. On la trouve dans ses Œuvres et dans la Traduction qu'en a donnée le Pere Brumoy.

« O palais d'Admète! dit Apollon, dans la premiere » scene de cette Tragédie, lieux témoins de mon escla- » vage, vous savez que je n'ai pas rougi, tout Dieu que » je suis, de me voir rabaissé à recueillir le fruit de mes » travaux; ainsi l'ordonna Jupiter. Ce Dieu, armé de » la foudre, écrasa mon fils Esculape; pour venger un » mort si cher, j'immole, à mon tour, les Cyclopes, » dont l'art fatal avoit fabriqué le feu qui le dévora : » voilà la cause de la punition que je souffre. Arrivé » dans cette terre, je gardai les troupeaux du fils de

» de Pherès, Admète, roi de Thessalie; mais pour prix » de sa piété, je devins en même tems le dieu tutélaire » de sa maison. Déja ce Prince touchoit à sa derniere » heure; je trompai les Parques, et j'eus le bonheur de » le dérober à leurs inévitables coups. Oui, ces Déesses » me l'ont promis. *Admète*, m'ont-elles dit, *ne verra* » *point les sombres bords, si quelqu'autre prend sa place* » *au tombeau.* Telle fut la condition imposée; mais, » hélas! malheureux Prince, il a eu beau sonder ses » proches et ses amis: pere vieux, mere sur le déclin » de l'âge, personne, excepté son épouse, n'a voulu » sacrifier ses jours pour sauver ceux d'Admète. Ce- » pendant Alceste, la trop fidelle Alceste, entre les » bras de son époux, ferme déja les yeux à la lumiere. » Ce jour fatal est arrivé pour elle: victime de sa ten- » dresse, il faut qu'elle paye aux Parques ce funeste » tribut; et pour comble de disgrace, je suis contraint » d'abandonner une maison si chere, pour ne pas » souiller mes yeux d'un spectacle funebre dont il ne » m'est pas permis d'être le témoin. C'en est fait, » voici la mort qui s'approche: je vois cette Prêtresse » des enfers; elle vient enlever sa proie. La cruelle » n'avoit garde de manquer le jour assigné par les des- » tins!... A la fin de la premiere scene, Apollon a vu » la mort s'approcher du palais, et, de son côté, la » mort ne l'y a rencontré qu'avec peine. Que faites- » vous ici, lui dit-elle, et quel dessein vous y arrête? » Est-ce l'espérance de me ravir encore le tribut destiné » aux enfers? Ne vous suffit-il pas d'avoir déja privé » les Parques d'une victime? A quoi bon cet arc dans » vos

» vos mains? prétendez-vous défendre la fille de Pélias,
» malgré la parole qu'elle a donnée de s'immoler pour
» son époux ? Je ne ferai point usage de mes armes,
» lui répond Apollon ; mais souffrez que je vous
» supplie pour Admète : épargnez, épargnez les jours
» de son épouse. ——Non. ——Cruelle ! Mais toute im-
» pitoyable que vous êtes, il faudra bien que vous vous
» laissiez fléchir. Connoissez-vous ce héros qu'Eurys-
» thée envoie au fond de la Thrace pour enlever le
» char de Diomède ? il arrivera bientôt dans la maison
» d'Admète, et il saura vous ravir votre proie. Je ne
» vous devrai point la délivrance d'Alceste ; je vous la
» rendrai, toutefois, et je ne vous haïrai pas moins....
» Apollon se retire ainsi que la mort, et l'on voit
» arriver une troupe de citoyens de Phère qui gémissent
» sur le sort d'Alceste, et qui accourent pour en ap-
» prendre des nouvelles. Ils sont effrayés du funeste
» silence qui régne dans le palais ; cependant ils n'en-
» tendent point les cris lamentables des jeunes femmes,
» ils ne voient dans le vestibule ni bassin d'eau lustrale,
» ni cheveux coupés, et leur ame s'ouvre encore à
» l'espérance. Mais bientôt elle est détruite par une
» des femmes de la Reine, qui paroît et qui annonce
» qu'Alceste touche à son dernier moment. Malheureux
» Admète ! continue-t-elle, quelle épouse vous perdez !
» A peine s'est-elle apperçue que l'heure fatale appro-
» choit, qu'elle s'est lavée dans l'eau pure d'un
» fleuve, et s'est parée de ses plus riches habits. Puis
» s'arrêtant en présence de Vesta : Déesse, dit-elle, je
» vais descendre dans les enfers ; je viens donc me

» prosterner à vos pieds pour la derniere fois : l'unique » faveur que j'ose vous demander, c'est de tenir lieu » de mere à mes enfans orphelins. Donnez à l'un une » épouse qu'il aime, et à l'autre un époux digne d'elle. » Puissent-ils jouir d'un sort plus heureux que n'a fait » leur mere ! puissent-ils ne pas mourir comme elle » d'une mort prématurée, et remplir dans leur terre » natale toute la mesure de leurs jours fortunés ! Après » ce peu de paroles, elle visite tour-à-tour les autels » répandus dans le Palais d'Admète ; elle les couronne » de fleurs, et les parseme de feuilles de myrthe ; elle » prie sans laisser échapper un cri, sans pousser un » soupir. Mais tout-à-coup elle passe dans son appar- » tement, et, se jettant sur sa couche nuptiale, elle » exhale sa douleur en ces mots : Chaste dépositaire » de ma tendresse envers un époux pour qui je meurs, » écoute mes derniers regrets ; car je ne puis te haïr, » quoique tu m'aies été funeste ! si tu reçois une autre » épouse en ma place, peut-être sera-t-elle plus heu- » reuse ; mais elle ne sera ni plus chaste, ni plus fidelle » que moi. ——Cependant ses enfans, baignés de lar- » mes, s'attachent aux habits de leur mere, qui pre- » nant tantôt l'un, tantôt l'autre, leur prodigue ses » dernieres caresses. Tous les esclaves errent çà et là, » et pleurent sur la destinée de la Reine. Elle les appelle » tous par leur nom, elle leur présente la main ; enfin, » il n'en est aucun qu'elle n'ait consolé, et dont elle » n'ait reçu les adieux. Admète, livré à la plus amere » douleur, Admète tient son épouse entre ses bras, » la presse et la conjure de ne pas le quitter. Un feu

» secret la consume et la dévore insensiblement. Déja » ses froides mains ont perdu leur usage; mais quoiqu'elle respire à peine, elle veut encore dérober » quelques regards à la mort qui la réclame, et elle » va venir en ces lieux jouir de la lumiere du soleil » qu'elle ne verra plus. O Jupiter! s'écrie le chœur, » quel remede trouver à des maux si cruels? Mais voici » Alceste et Admète. Pleurez, gémissez, ô région de » Phère! à la vue de la meilleure des femmes, qu'un » mal secret mine peu-à-peu, et va bientôt engloutir » dans le séjour souterrain de Pluton. Oui, après ce » que j'ai vu tant de fois, et sur-tout à ce triste spec- » tacle, je suis bien loin de croire que l'hymen ait plus » de félicités que de chagrins. O soleil! s'écrie Alceste, » entre les bras de ses femmes, ô lumiere du jour! » ô nuages qui roulez sur nos têtes! ô terre! ô palais! » ô lit nuptial d'Iolcos ma patrie! je vois déja la double » rame; je vois la funeste barque. Déja le nocher des » morts me répete à grands cris : Qui t'arrête? des- » cends : tu differes, et tout est préparé pour ton » passage.

ADMÈTE.

» Cruelle navigation! malheureuse épouse! dans » quel gouffre de maux sommes-nous tombés?

ALCESTE.

» On m'entraîne, Admète, on m'entraîne à la cour » infernale. Ne le voyez-vous pas? C'est Pluton lui- » même : il vole autour de moi. Dieu barbare! que » voulez-vous? Infortunée! dans quelle région in- » connue commençai-je d'entrer? qu'on m'étende sur

» ce lit, je ne me soutiens plus. Un nuage sombre se » répand sur mes yeux. O mes enfans! mes enfans! » vous n'avez plus de mere.

ADMÈTE.

» Alceste! Alceste! au nom des Dieux, ne m'aban- » donnez pas; ne vous abandonnez pas vous-même. Je » meurs si vous mourez; ma vie et ma mort sont entre » vos mains: la tendresse qui nous lie ne fait qu'un » cœur du vôtre et du mien.

ALCESTE.

» Cher Admète, je touche à mon heure suprême,
» Voyez ce que j'ai fait pour un époux que j'aime.
» Pour vous sauver le jour, je me livre à la mort,
» Et ma seule tendresse a voulu cet effort.
» Je pouvois, jeune encore, et veuve couronnée,
» Aspirer aux liens d'un nouvel hyménée;
» Mais je n'ai pas voulu survivre à vos destins,
» Pour nourrir dans le deuil des enfans orphelins.
» Ma vie est, par mon choix, éteinte à son aurore;
» Vos parens à leur fils se devoient plus encore:
» Vous étiez leur seul bien; par l'âge appesantis,
» Ils n'avoient pas le droit d'espérer d'autre fils;
» Et si votre bonheur eût fait leur seule envie,
» Vous pouviez conserver votre épouse et la vie.
» Mais ils vous ont trahi: les Dieux l'ont ordonné;
» A pleurer mon trépas vous étiez destiné.
» Le ciel à mes enfans dut ravir une mere:
» O vous, pour qui je meurs, écoutez ma priere!

» Je ne demande pas, pour prix de mes bienfaits,
» Un sacrifice égal à celui que je fais ;
» Et quel bien, après tout, pourroit valoir la vie?
» Mais si de mon époux ma mémoire est chérie,
» S'il aime nos enfans, s'il se souvient de moi,
» Ah ! que jamais l'Hymen, démentant votre foi,
» Ne fasse dans mon lit entrer une autre épouse,
» Qui, régnant sur mon sang en marâtre jalouse,
» Accableroit bientôt sous son joug odieux,
» De nos premiers amours, les gages précieux.
» On ne connoît que trop les haines implacables,
» D'un second hyménée, effets inévitables.
» Gardez dans ce palais d'introduire un Tyran.
» De mon fils, il est vrai, le péril est moins grand ;
» Son sexe est sa défense : il croîtra près d'un pere;
» Mais à ma fille ici qui tiendra lieu de mere ?
» Fille trop chere, hélas ! s'il falloit quelque jour,
» Qu'une femme étrangere osât dans cette cour,
» A la honte, au mépris, dévouer ton enfance,
» Et d'un hymen heureux te ravir l'espérance !
» Si tu dois de Lucine éprouver les travaux,
» Qui sera près de toi pour adoucir tes maux,
» Pour t'offrir les secours de l'amour maternelle ?
» Je meurs ! Ah ! par pitié pour moi-même et pour elle,
» Admète, jurez-moi de souscrire à mes vœux,
» Joignez cette promesse à nos derniers adieux.
» Il faut nous séparer : la mort qui me menace,
» N'admet point de délai, n'accorde point de grace.
» Adieu, mes chers enfans ! adieu, mon cher époux !
» Vous que j'ai tant aimés, vivez ; souvenez-vous

» Qu'Alceste à cet amour appartint toute entiere,
» Fut la plus tendre épouse, et la plus tendre mere.

(*Traduction de M. de La Harpe.*)

» Admète lui jure que jamais il ne formera d'autres » nœuds; qu'il renonce pour toujours aux fêtes et aux » chants dont son palais a retenti jusqu'à présent. Mon » amour ingénieux, ajoute-t-il, va occuper les mains » les plus habiles à me retracer votre image. Je la pla- » cerai sur ma couche, et tombant à ses pieds, je » l'embrasserai mille fois. Que n'ai-je la vertu d'Orphée! » que ne puis-je imiter ses accords! que mon amour » sauroit bien toucher la fille de Cérès et son inexorable » époux! Vains souhaits! Alceste, je vous suis; pré- » parez la demeure que je dois habiter éternellement » avec vous; je ne veux d'autre tombeau que le vôtre. » Cependant Alceste touche à son dernier moment: » elle l'annonce; et, malgré la douleur de son époux » qui la rappelle à grands cris, malgré le désespoir de » ses enfans qui embrassent ses genoux, malgré les » larmes de ses femmes qui la redemandent à la mort, » la mort s'avance et lui ferme les yeux. Admète se » voile le visage, et, accompagné de toute sa cour, » il suit le corps de la victime que l'on enleve pour le » parer de ses ornemens funéraires.... Hercule arrive; » il n'a pas voulu passer à Phère sans voir Admète: il » le demande, et Admète se présente. Il porte déja les » marques de son deuil. Hercule veut savoir quel est » l'objet de ses regrets, et se retirer dans la crainte de » lui être importun; mais les droits de l'hospitalité » sont sacrés pour Admète, et, pour engager Alcide

» à rester, il lui dit, non pas qu'Alceste est morte; » mais qu'elle est au moment d'expirer. Désolé de » l'état de cette épouse chérie, vaincu par les sollici- » tations d'Admète, Hercule entre dans l'appartement » destiné aux étrangers, et le Chœur fait l'éloge de la » piété de son Roi, qui oublie les chagrins les plus » cuisans, pour faire honneur à celui qui traverse ses » Etats. Chers amis, répond ce malheureux Prince, » chers amis, dont la présence est si consolante pour » moi, j'ai besoin de votre secours! On porte Alceste » au bûcher, et delà au tombeau. Vous allez voir pa- » roître l'appareil de ses funérailles. Rendez-lui les de- » voirs ordinaires, et faites éclater vos regrets en faveur » de votre Reine qui sort de son palais pour n'y plus » rentrer. On apperçoit le convoi, et Phérès, pere » d'Admète, l'accompagne, suivi d'une troupe d'Offi- » ciers qui portent des dons pour Alceste. Mais ce » viellard a refusé de mourir pour son fils; Admète » le lui reproche et dédaigne ses dons.... Emportez » nos regrets, s'écrie le Chœur, après la querelle de » Phérès et d'Admète, emportez nos regrets, ô la plus » généreuse, la plus fidelle de toutes les épouses! que » les Dieux infernaux, que Mercure et Pluton vous » reçoivent favorablement aux enfers; et s'il est dans » cet autre monde des récompenses et des biens véri- » tables réservés aux justes, puissiez-vous en jouir! » puissiez-vous goûter auprès de Proserpine les fruits de » votre piété! (*On emporte le corps d'Alceste au bûcher*, » *et le convoi passe, suivi d'Admète et du Chœur.*) » L'Officier que le Roi a chargé de traiter Hercule, est

» indigné de ce que ce héros, qui lui est inconnu, n'ait » pas rougi de se livrer à la joie d'un festin dans un » palais rempli de deuil, et il en fait les plaintes les » plus vives.... Hercule paroît et lui reproche, à son » tour, l'air sombre avec lequel il a servi le meilleur » ami de son maître. Approchez donc, lui dit-il, et » apprenez de moi à tenir une conduite plus sensée. » Savez-vous quelle est la nature des choses hu- » maines ? Tout mortel est dévoué à la mort, et il » n'en est aucun qui sache s'il doit vivre demain. Tel » est le cours de notre destinée : son terme est tellement » incertain, qu'il n'est ni art, ni science qui puisse nous » le marquer. Instruit de ce grand principe, goûtez les » plaisirs de la table, et songez que l'instant présent » est à vous; mais que le reste est à la fortune... Trop » affligé pour se rendre aux avis d'Alcide, l'Officier ne » peut plus lui dissimuler le sujet de sa douleur, et il » l'instruit de la mort d'Alceste. Anéanti, honteux » d'avoir couronné sa tête de fleurs dans la maison » d'un ami au désespoir, Hercule demande où est le » tombeau d'Alceste; l'Officier le lui indique, et se » retire.

HERCULE, *seul.*

» C'est ici, Hercule, qu'il faut montrer à l'univers » quel fils Alcmène a donné au Souverain des Dieux. » Tu as rempli tant de pénibles travaux; ta recon- » noissance pour Admète exige encore celui-ci de ta » valeur. Il s'agit de sauver Alceste, et de la rendre à » son époux. Allons trouver la mort, cette orgueil- » leuse Reine des Ombres: je la verrai sans doute au

» tombeau, parée de ses habits funebres, et occupée » à se rassasier du sang de ses victimes. Mettons-nous » en embuscade et fondons tout-à-coup sur elle. Si je » suis assez fortuné pour la surprendre et pour la saisir, » elle aura beau s'agiter : malgré ses vains efforts, il » n'est rien qui puisse me l'arracher qu'elle ne m'ait » remis Alceste. Si je manque cet heureux projet, si la » cruelle ne vient pas au tombeau savourer les gâteaux » arrosés de sang, j'irai; oui, j'irai aux enfers. Je des- » cendrai tout vivant au ténébreux palais de Proser- » pine et de Pluton : je la redemanderai, et sûr de » l'obtenir, je la ramenerai à son fidele époux. Que ne » dois-je point à un ami qui, frappé d'un si terrible » coup, et loin de m'alléguer cette excuse trop légi- » time pour ne pas me recevoir, a respecté l'amitié au » point de me cacher son désespoir par la plus héroïque » fermeté? Non, je ne souffrirai pas qu'il ait obligé » un ingrat, et qu'Admète ait pu surpasser Hercule » en générosité! Il sort; et suivi du Chœur, Admète » revient de célébrer les funérailles d'Alceste. Où me » retirer? s'écrie-t-il, où m'arrêter? que faire? qui me » procurera la mort? ô tendresse ensevelie sous la terre! » ô douleur éternelle! ô regrets sans fin! Pourquoi, » cruels que vous êtes, m'avez-vous prêté un funeste » secours pour me ravir le plaisir de m'enterrer tout » vivant avec elle? Avec elle, j'aurois passé l'onde » infernale. Pluton auroit eu une double victime, et » ce Dieu, tout impitoyable qu'il est, ce Dieu n'auroit » pas eu la cruauté de séparer deux cœurs qu'un si » tendre amour avoit joints. Comment soutiendrai-je

» la vue de ces murs? Alceste n'y est plus; je ne pourrai » ni lui parler, ni l'entendre. De quel côté mon amour » inquiet tournera t-il ses regards? hélas! il ne trou- » vera par-tout qu'une solitude qui me fera sécher de » douleur. Quel supplice de voir autour de moi ces » lits, ces siéges où je la vis autrefois, et où je ne la » verrai plus! Cet appareil lugubre, cet appartement » obscur, cet air funebre et négligé de mon palais, » tout me rappellera sans cesse une idée si chere. Que » sera-ce quand mes tristes enfans embrasseront mes » genoux, et me redemanderont leur mere! quand » j'entendrai les longs gémissemens et les regrets des » esclaves! Dieux! s'écrieront-ils, de quelle Souve- » raine nous avez-vous privés. Voilà, voilà les horribles » tourmens que me prépare ce palais; en sortirai-je, » pour être le témoin des hymens de Thessalie? Les » riantes assemblées des jeunes épouses seront pour » moi le sujet de la plus cuisante douleur. Malgré l'ordre » d'Apollon qui m'a forcé de laisser descendre Alceste » au tombeau, mes ennemis ne manqueront pas de » répandre que je l'ai livrée au trépas pour m'y dérober. » Ah! Dieux! voilà le dernier coup que vous me ré- » serviez! Le Chœur fait tous ses efforts pour le con- » soler; mais ses efforts sont inutiles, et il finit par lui » représenter qu'il est impossible à l'homme de se sous- » traire aux arrêts du destin, divinité sévere, dont le » temple est inaccessible, et que l'on ne fléchit, ni » par les prieres, ni par le sang des victimes. A l'instant » même reparoît Alcide, accompagné d'une femme » voilée: il s'avance vers Admète, et lui fait de tendres

» reproches sur le peu de confiance qu'il lui a témoigné. » Cependant, ajoute-t-il, vous voyez cette femme; » je viens la remettre dans vos mains, et j'exige de » votre amitié que vous la gardiez jusqu'au moment » où je reviendrai triomphant de Diomède et possesseur » de ses chevaux. Cette beauté est le prix de mon » courage; prenez-en soin, et recevez-la comme la » conquête précieuse, non d'un ravisseur, mais d'un » combattant couronné. Admète se justifie du mystere » qu'il a fait au fils d'Alcmène, et le supplie, dans les » termes les plus pressans, de confier à un autre cette » femme, à laquelle ses chagrins et la décence même » ne lui permettent pas de donner asyle. Au nom » des Dieux, Seigneur! ôtez-moi cet objet qui me » trouble. Epargnez un amant désespéré. Plus je la » vois, plus je crois voir mon épouse. Les larmes cou- » lent malgré moi de mes yeux. Malheureux que je » suis, c'est bien en ce moment que je goûte à longs » traits toute l'amertume de mon infortune! Plus » Alcide le presse, plus il résiste; mais enfin, vaincu » par ses prieres, il consent à en avoir soin jusqu'à son » retour. Eh bien! s'écrie Hercule, gardez-la comme » votre épouse. Vous allez voir que le fils de Jupiter » sait être reconnoissant. (*Il leve le voile.*) Revoyez » Alceste, et séchez les larmes qu'elle vous a fait ré- » pandre. Admète ne peut revenir de son étonnement, » et ne sait comment s'acquitter du service que vient » de lui rendre son libérateur; mais ce libérateur en » est payé par la félicité mutuelle des deux époux. Ce- » pendant Alceste est immobile et sans voix. Admète

» brûle de l'entendre. Quel Dieu opérera ce nouveau » prodige ? Dévouée aux Divinités infernales, reprend » Hercule, il faut qu'elle soit purifiée, et vous ne pour- » rez jouir de son entretien que la troisieme aurore n'ait » paru sur la terre. Allez, conduisez-la dans votre palais, » et déja si religieux observateur des devoirs de l'hospi- » talité, continuez de l'être toujours. Adieu ; je vais de » ce pas accomplir les ordres du fils de Sténélus. Ad- » mète comble Alcide d'actions de graces, et ordonne au » Chœur de célébrer le retour d'Alceste par les fêtes les » plus magnifiques. Le Chœur partage les transports » de son Roi, et termine la piece par un retour sur les » Dieux, dont la puissance secrete ménage les événe- » mens les plus extraordinaires.

» Le naturel qui régne dans cet ouvrage, la vérité » des situations qu'il renferme, le charme de l'intérêt » qu'il présente, et qui, sans épisode, sans ornemens » déplacés, s'accroît depuis l'ouverture jusqu'au dé- » nouement ; tout cela doit faire oublier quelques » traits étrangers à notre maniere de penser, et qui » ne sont des défauts que relativement à nous. Nous » n'ajouterons à cela qu'une réflexion, et elle suffira » pour constater le mérite de la Piece ; c'est qu'Aristo- » phane ne l'a point critiquée, malgré l'acharnement » avec lequel il poursuivoit Euripide ; c'est que Bu- » chanan l'a traduite en vers latins, comme une des » plus belles de l'auteur ; c'est qu'enfin, Racine en » avoit tracé un plan dans lequel il rassembloit toutes » les beautés de l'original. » Histoire universelle des Théatres,

Théatres, tome second, seconde partie, pages 332, jusqu'à 340.

Alceste, ou la Fidélité, Tragédie en cinq actes, d'Alexandre Hardy, représentée en 1606, et imprimée dans le premier volume de ses Œuvres ; dédiée au Duc de Montmorency, Pair et Amiral de France, avec un Avis au Lecteur, en 1624, à Paris, chez Jacques Quesnel, in-8°.

« Acte premier. Junon vient ordonner à Eurystée » de forcer Hercule à descendre aux enfers, et d'en » amener le terrible Cerbere. Admète, atteint d'une » maladie mortelle, ouvre le second acte. Euripyle » vient dire que l'oracle d'Apollon a déclaré que le Roi » recouvreroit la santé, si quelqu'un de sa parenté » vouloit se dévouer à sa place. Le pere et la mere » d'Admète alléguent d'assez pitoyables raisons pour » se défendre des prieres d'Euripyle. Sur leur refus, » Alceste prend son parti, et ne cache point qu'elle » veut sauver la vie de son époux aux dépens de la » sienne. Hercule, prêt d'entreprendre le voyage des » enfers, vient prendre congé d'Admète, et le remer- » cier de ses honnêtetés. Le Roi lui fait part de son afflic- » tion. Hercule le prie d'avoir bon courage, ajoutant » qu'il est obligé, par des raisons particulieres, de vi- » siter la nouvelle demeure d'Alceste, et qu'il compte » la ramener au jour. La scene du quatrieme acte est

» aux enfers. On vient annoncer à Pluton qu'Hercule » a brisé les portes de son Empire, rompu les fers de » Thésée; qu'il tient Cerbere enchaîné, et demande » avec instance l'Ombre d'Alceste. Pluton étonné s'em- » porte d'abord, et veut châtier cette insolence; mais » ne voulant rien faire à l'étourdie : il demande le con- » seil de Rhadamanthe et de ses autres Ministres, qui » sont tous d'avis d'apaiser au plus vîte le fils de Jupiter, » et d'étouffer cette querelle, dont les suites pourroient » avoir de très-fâcheuses conséquences : Pluton est » charmé au fond de son cœur de trouver tout le con- » seil dans cette intention; mais pour conserver sa » majesté, il ajoute ces réflexions.

PLUTON.

» . . . .
» Chétif! trouve à ta honte un Barathre plus bas;
» N'accepte, désormais, que le titre d'esclave,
» Puisqu'un entrepreneur te commande, te brave,
» Te prescrit une paix selon sa volonté.
» Du moins, si je l'avois tête-à-tête affronté;
» Que le sort m'excusant des armes journalieres,
» Il fallût du vaincœur supporter les coleres;
» Mais aussi de se prendre à un qu'on sait plus fort,
» A un désespéré qui fait peur à la mort,
» Que l'univers redoute et sous qui le ciel tremble,
» Cet Etre téméraire et malheureux ensemble.
» Donc appliquons au mal consulté l'appareil,
» Celui péche le moins qui péche par conseil.
» Vous, auteurs, en aurez la premiere infamie,
» Et contre le poison d'une langue ennemie,

» Opposez de rempart, j'attesteray toujours
» Qu'en courage abondant je manquay de secours.

» Hercule, et Thésée, qui fait ici beaucoup de rodo-
» montades, emmenent toujours Cerbere et la belle
» Alceste, qu'ils présentent à son époux au cinquieme
» acte. Admète, surpris, n'ose croire qu'Alceste soit
» rendue à la vie, jusqu'à ce qu'elle-même lui confirme
» cette vérité par ses discours empressés.

HERCULE.

» Allez du tems perdu récompenser la perte,
» Vous jeter amoureux dedans la lice ouverte
» Des humides baisers des douceurs de Cypris,
» Tandis j'acheveray le voyage entrepris.

» La Tragédie finit par un défi amoureux que la
» tendre Alceste fait à son époux, ajoutant ce petit
» reproche :

» Que je l'embrasseray de l'amitié forcée,
» Quoique de toy premier je dusse être embrassée! »

Histoire du Théatre François, tome quatrieme, pages 84, 85, 86 et 87.

* Alceste, ou le Triomphe d'Alcide, Tragédie en cinq actes, avec un Prologue, de Quinault, mise en Musique par Lully; représentée par l'Académie Royale de Musique, le 2 Janvier 1674, sur le Théatre du Palais Royal, et imprimée la même année à Paris, avec une

Épître dédicatoire, en vers, adressée au Roi par l'Académie Royale de Musique, chez René Baudry, *in*-4°.

Alceste, Tragédie en cinq actes, de la Grange Chancel, représentée le 19 Décembre 1763, et imprimée dans le second volume des Œuvres de l'Auteur.

« J'avois souvent entendu dire à M. Racine, dit la » Grange Chancel dans sa Préface d'Alceste, que de » tous les sujets de l'antiquité, il n'y en avoit point de » plus touchant que celui d'Alceste, et qu'il n'avoit » point mis de Pieces au Théatre, depuis son Andro- » maque, qu'il ne se proposât de la faire suivre par » celle d'Alceste. Sa Préface d'Iphigénie fait voir com- » bien il étoit rempli de ce sujet. J'ai connu de ses » amis particuliers qui m'ont assuré qu'il avoit exécuté » son dessein, et qu'il leur en avoit souvent récité des » morceaux admirables; mais que, peu de tems avant » sa mort, il avoit eu la cruauté de priver le Public » d'un si bel Ouvrage, et de le jeter dans le feu. La » lecture d'Euripide, jointe à ce que j'avois pu re- » cueillir des idées de M. Racine, me firent naître » l'envie de traiter ce sujet, &c.

» Comme il ne nous reste aucuns fragmens de la » Tragédie d'Alceste que M. Racine avoit dessein de » traiter, ajoute Parfaict, dans son Histoire du Théatre » François, nous ne pouvons dire de quelle façon ce

» grand Poëte avoit dressé son plan ; mais s'il est per-
» mis de se fonder sur des conjectures, nous oserions
» croire qu'il abandonna ce sujet, parce qu'il sentit
» que l'événement qui en constitue la catastrophe ne
» seroit pas du goût des Spectateurs. Le merveilleux,
» poussé à un certain point, et servant au dénoue-
» ment d'une action, n'étoit plus recevable au Théatre
» François, et M. Racine en étoit si persuadé, qu'il
» dit, dans sa Préface d'Iphigénie en Aulide, que sans
» l'heureux épisode d'Eriphile, il n'auroit point en-
» trepris cette Tragédie. Quoi qu'il en soit, M. de la
» Grange a passé sur toutes ces réflexions, et a cru son
» sujet théatral. Il l'a traité avec assez d'art pour l'ex-
» position ; mais la marche de ce Poëme Dramatique
» est languissante, les caracteres foibles, les scenes
» décousues, et la versification très-négligée. Cepen-
» dant, malgré ces défauts, cette Piece n'a pas eu le
» succès qu'elle méritoit. » Histoire du Théatre
François, tome quatorzieme, pages 320 et 321.

Cette Piece n'eut que six représentations. « L'Auteur
» a trop donné dans le merveilleux, et trop négligé la
» Poésie », dit le Chevalier de Mouhy, page douzieme,
tome premier, de son Abrégé de l'Histoire du Théatre
François.

« La Grange a tout-à-fait défiguré le sujet d'Euri-
» pide ; sujet extrêmement touchant ; mais qu'il est
» difficile d'accommoder à notre Théatre. Il manque
» un cinquieme acte à ce sujet. Celui de la Grange n'est
» pas supportable : on ne se fait point à voir Hercule
» ramener Alceste des enfers ; cela n'est bon qu'à

» l'Opéra. Ajoutez que cette Piece est dépourvue de » chaleur, d'intérêt, de caracteres, et foiblement » écrite. » Dictionnaire Dramatique, tome premier, page 33.

Admète et Alceste, Tragédie en cinq actes, de Boissy, représentée le 25 Janvier 1727; imprimée à Paris en 1735, dans le premier volume des Œuvres de l'Auteur, chez Prault, pere, *in-8°*.

« Cette Piece fut arrêtée, par ordre supérieur, après » la seconde représentation. L'Auteur y fit des chan- » gemens considérables, et elle reparut sous le titre de » la Mort d'Alceste; mais elle n'eut encore alors que » deux représentations, sans aucun succès, et après » lesquelles il la retira pour toujours. » Bibliotheque des Théatres, page 7. Abrégé de l'Histoire du Théatre François, tome premier, pages 6 et 7. Dictionnaire de Léris, page 11. Dictionnaire de Parfaict, tome premier, page 18. Anecdotes Dramatiques, tome premier, page 29.

Voici ce que dit, sur cette Piece, le Dictionnaire Dramatique, tome premier, page 34.

« L'Auteur introduit un Grand-Prêtre scélérat, qui » se donne pour tel et qui fait horreur, sans exciter » les grands mouvemens tragiques. C'est lui qui a » corrompu l'Oracle; par-là tout l'intérêt qui régne » dans la Tragédie Greque est détruit : on ne re- » trouve plus ces tableaux si simples, si touchans;

» cette Alceste si fidelle, si tendre, prête à périr pour » son mari, embrassant ses enfans qui lui tendent les » bras et pleurent avec elle. La Tragédie de Boissy n'est » qu'une Parodie grossiere du Poëte Athénien. On ne » doit pas être surpris de sa chûte rapide et du profond » oubli où elle est ensevelie. Elle mérite d'y rester à » jamais. Nul intérêt, nulle chaleur, nulle action, » nul dialogue; des crimes inutiles, une Poésie à la » glace, quelques impiétés, énoncées en mauvais vers, » telles qu'on en souffre dans nos Tragédies modernes; » une copie défigurée du Mathan de Racine, des pré- » dictions menaçantes, mal imitées de celles du » Grand-Prêtre d'Œdipe, &c. »

Alceste, Parodie, en un acte et en vaudevilles, par Dominique et Romagnési, jouée au Théatre Italien, le 21 Décembre 1728, et remise le 9 Février 1739.

Ce fut à la sixieme reprise de l'Opéra de Quinault que l'on donna cette Parodie : elle eut beaucoup de succès, pendant vingt-une représentations de suite; ainsi que lorsqu'on la remit au Théatre, avec de nouveaux couplets relatifs aux nouveautés du tems.

Alceste, Tragédie en trois actes, par Coypel, représentée au Collége des Quatre-Nations, le 20 Août 1739; non imprimée.

Alceste, Parodie d'un Anonyme, donnée aux Marionnettes de la Foire Saint-Germain, en 1728.

Alceste, Divertissement allégorique, à l'occasion de la convalescence de feu Mgr. le Dauphin, après sa petite vérole; par Saint-Foix, avec des morceaux de chant de M. Favart, des Ballets de M. Dehesse, et de la Musique de différens Auteurs : représenté au Théatre Italien, le 12 Septembre 1752; imprimé à Paris la même année, chez Duchesne.

« La Gloire et le Génie de la Thessalie ouvrent la premiere scene. La Gloire est de la plus grande gaieté : » elle vient d'affliger, de désespérer l'Envie. Pour » achever de la pousser à bout, elle lui fait envisager » tout ce qui distingue si avantageusement la Capitale » de la Thessalie, des autres Capitales. Le Génie, qui » prévoit que l'Envie doit être irritée, craint quelque » événement. Cette crainte n'est pas vaine; car l'Envie » lance un trait empoisonné contre le Palais d'Admète : une vapeur empestée s'éleve, et porte dans » le sein de ce Prince le poison le plus mortel. On » n'ose approcher de ce Palais désastreux; mais rien » ne peut empêcher Alceste d'y pénétrer. Elle y est » conduite par l'Amour, caché sous la forme d'un » Mage. Alors la vapeur se dissipe; les cris de la douleur cessent : on voit Admète et Alceste qui se donnent la main, et la Gloire qui pose la couronne sur » la tête d'Alceste. » Dictionnaire Dramatique, tome premier, page 34.

« Ce Divertissement parut très-ingénieux, fit beau-

» coup de plaisir, et eut dix-huit représentations », dit l'Historien du Théatre Italien, tome sixieme, page 52.

« La conformité de la Fable d'Alceste, avec ce qui » s'est passé sous nos yeux à la maladie de Mgr. le Dau- » phin, a été habilement saisie par M. de Saint-Foix. » Il a mis dans la bouche d'Alceste, les paroles mêmes » de Madame la Dauphine, Princesse de Saxe, qui ne » voulut jamais quitter Mgr. le Dauphin pendant tout » le tems de sa petite vérole. Quand cet Auteur pré- » senta au Roi sa Piece imprimée : *Je suis informé, dit* » *Sa Majesté, que le rôle d'Alceste a fait répandre bien* » *des larmes.* » Anecdotes Dramatiques, tome pre- mier, pages 30 et 31.

La Noce interrompue, Parodie d'Alceste, en trois actes, en prose, mêlée de chants, par M. Favart ; représentée au Théatre Italien, le 26 Janvier 1758.

« Cette Piece joint à une grande variété de tableaux, » un grand fonds de gaieté digne de l'ancienne Pa- » rodie.... On y trouve une Critique des Pieces de » Théatre qui furent jouées dans ce tems-là. Celle-ci » fit beaucoup de plaisir, et eut vingt-quatre représen- » tations. » Histoire du Théatre Italien, tome sixieme, page 342.

Alceste, ou la Force de l'Amour et de l'Amitié, Pantomime en deux actes, par M. Arnoult,

Musique de M. Papavoine, jouée à l'Ambigu-Comique en 1771.

« L'Auteur a suivi, à peu de chose près, le plan » d'Euripide; à l'exception qu'il fait blesser mortel- » lement Alceste à la chasse, par un sanglier. »

Alceste, Tragédie en trois actes, imitée de l'Italien, par M. le Bailli du Rolley, mise en Musique par M. le Chevalier Gluk; représentée par l'Académie Royale de Musique, le 23 Avril 1776.

« Si ce poëme, dit le Traducteur, dans un avertisse- „ ment, a quelque succès, ce sera à M. Cazabigy que „ nous en serons redevables. Non seulement nous avons „ suivi en partie le plan de son Alceste; mais nous „ en avons encore emprunté plusieurs détails, afin de „ conserver un grand nombre de morceaux de la mu- „ sique *la plus passionnée*, *la plus énergique*, *la plus* „ *théatrale qu'on ait entendue sur aucun théatre de* „ *l'Europe*, *depuis la renaissance de ce bel art*.... L'ac- „ tion du poëme est simple. Dans le premier acte, un „ héraut annonce que le Roi Admète touche à son „ heure derniere. Le peuple fait entendre ses gémisse- „ mens. Alceste vient avec ses enfans : elle unit ses „ regrets à ceux de ses sujets. Elle ordonne des sa- „ crifices dans le temple d'Apollon. Aussi-tôt le „ temple paroît. Le Grand-Prêtre avec le Chœur des

„ Prêtresses et la Reine invoquent le Dieu. On entend „ cet oracle :

„ Le Roi doit mourir aujourd'hui,
„ Si quelqu'autre au trépas ne se livre pour lui.

„ Le Peuple se retire; aucun sujet ne se présente pour „ victime. Alors Alceste offre aux Dieux de conserver „ par sa mort les jours de son époux. Dans le second „ acte, on célebre le retour de la santé du Roi. Admète „ se félicite de vivre pour faire le bonheur de ses sujets, „ et pour adorer encore les vertus et les appas d'Alceste. „ La Reine ne peut dissimuler sa tristesse : elle avoue „ enfin le sacrifice qu'elle a fait. Admète ne veut point „ conserver sa vie au prix de la sienne.... Au troisieme „ acte, Alceste va à l'autel de la mort accomplir son „ sacrifice. Elle frémit; mais l'amour l'encourage. „ Elle implore les Divinités infernales. Admète s'em- „ presse de défendre les jours de son épouse, et veut „ mourir à sa place. L'enfer demande sa victime. Al- „ ceste se livre au trépas; les peuples pleurent la perte „ d'Alceste et d'Admète. Apollon descend dans un char „ avec ces deux époux, et les rend aux vœux de leurs „ sujets... On a essayé de ranimer le poëme, en intro- „ duisant Hercule dans le second et le troisieme actes. „ Ce héros conduit par l'amitié, vient trouver Admète, „ et est étonné de voir les peuples gémir du sacrifice „ d'Alceste, qui veut s'immoler pour son époux. Her- „ cule proteste qu'en vain l'enfer touche sur sa victime, „ et qu'il saura bien l'en délivrer : en effet, il entre- „ prend d'abord d'écarter les Divinités infernales avec

„ sa massue ; mais ce moyen ne produisant pas un bon „ effet, il se précipite sur les pas d'Alceste dans l'enfer : „ il la ramene aussi-tôt, et la rend à Admète. Son „ retour est célébré par des chants de victoire. »

Mercure de France, Mai 1776, pages 166 et suivantes: Juin, même année, pages 180 et 184.

La Bonne Femme ou le Phénix, Parodie en deux actes, en vers et vaudevilles, par MM. de Piis, Després et Rénier, jouée au Théatre Italien, le 7 Juillet 1776.

L'héroïsme de la Bonne Femme, qui parodie Alceste, consiste à vouloir s'enrôler dans la milice, à la place de son mari. Un voisin nommé Barbarico, fait l'Hercule de la piece, et Arlequin remplace Apollon.

Dorat a fait une Tragédie d'Alceste, qui a été reçue au Théatre François ; mais qui n'a pas encore été jouée ni imprimée.

M. Ducis a aussi fait entrer le sujet de la Mort d'Alceste dans la Tragédie d'Œdipe chez Admète, représentée à la Cour le 26 Novembre 1778, et au Théatre François le 4 Décembre suivant.

ALCESTE,

OU

LE TRIOMPHE D'ALCIDE,

TRAGÉDIE

DE QUINAULT,

MUSIQUE DE LULLY;

Représentée par l'Académie Royale de Musique, en 1674.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA NYMPHE DE LA SEINE.

LA GLOIRE.

SUITE DE LA GLOIRE.

LA NYMPHE DES TUILERIES.

TROUPES DE NAYADES et D'HAMADRYADES.

LA NYMPHE DE LA MARNE.

TROUPE DE DIVINITÉS DE FLEUVES.

LES PLAISIRS.

La Scene du Prologue est sur les bords de la Seine, dans les Jardins des Tuileries.

LE RETOUR DES PLAISIRS, PROLOGUE.

(*Le Théatre représente le Palais et les Jardins des Tuileries ; la Nymphe de la Seine paroît appuyée sur une urne, au milieu d'une allée dont les arbres sont séparés par des fontaines.*)

LA NYMPHE DE LA SEINE.

LE héros que j'attends ne reviendra-t-il pas?
Serai-je toujours languissante
Dans une si cruelle attente?
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas?
On n'entend plus d'oiseau qui chante;
On ne voit plus de fleurs qui naissent sous nos pas.
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas?
L'herbe naissante
Paroît mourante;
Tout languit avec moi dans ces lieux pleins d'appas.
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas?
Serai-je toujours languissante
Dans une si cruelle attente?
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas?....

Quel bruit de guerre m'épouvante ?
Quelle Divinité va descendre ici bas ?
(*La Gloire paroît au milieu d'un Palais brillant, qui descend au bruit d'une harmonie guerriere.*)
Hélas ! superbe Gloire, hélas !
Ne dois-tu point être contente ?
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas ?
Il ne te suit que trop dans l'horreur des combats :
Laisse en paix un moment sa valeur triomphante.
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas ?
Serai-je toujours languissante
Dans une si cruelle attente ?
Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas ?

LA GLOIRE.

Pourquoi tant murmurer ? Nymphe, ta plainte est vaine ;
Tu ne peux voir sans moi le héros que tu sers :
Si son éloignement te coûte tant de peine,
Il récompense assez les douceurs que tu perds.
Vois ce qu'il fait pour toi, quand la Gloire l'emmene ;
Vois comme sa valeur a soumis à la Seine
Le Fleuve le plus fier qui soit dans l'univers.

LA NYMPHE DE LA SEINE.

On ne voit plus ici paroître
Que des ornemens imparfaits ;
Ah ! rends-nous notre auguste Maître,
Tu nous rendras tous nos attraits.

LA GLOIRE.

Il revient, et tu dois m'en croire ;
Je lui sers de guide avec soin :
Puisque tu vois la Gloire,

Ton héros n'est pas loin.
Il laisse respirer tout le monde qui tremble :
Soyons ici d'accord pour combler ses desirs.

LA GLOIRE et LA NYMPHE DE LA SEINE.

Qu'il est doux d'accorder ensemble
La Gloire et les Plaisirs !

LA NYMPHE DE LA SEINE.

Nayades, Dieux des bois, Nymphes, que tout s'assemble;
Qu'on entende nos chants après tant de soupirs.

(*La Nymphe des Tuileries s'avance avec une troupe de Nymphes qui dansent ; les arbres s'ouvrent, et font voir les Divinités champêtres qui jouent de différens instrumens, et les fontaines se changent en Nayades, qui chantent.*)

LE CHŒUR.

Qu'il est doux d'accorder ensemble
La Gloire et les Plaisirs !

LA NYMPHE DES TUILERIES.

L'Art, d'accord avec la Nature,
Sert l'Amour dans ces lieux charmans :
Ces eaux, qui font rêver par un si doux murmure;
Ces tapis, où les fleurs forment tant d'ornemens;
Ces gazons, ces lits de verdure,
Tout n'est fait que pour les amans.

(*La Nymphe de la Marne, compagne de la Seine, vient chanter au milieu d'une troupe de Divinités de Fleuves, qui témoignent leur joie par leurs danses.*)

LA NYMPHE DE LA MARNE.

L'onde se presse
D'aller sans cesse

Jusqu'au bout de son cours.
S'il faut qu'un cœur suive une pente,
En est-il qui soit plus charmante
Que le doux penchant des amours ?

LA GLOIRE et LA NYMPHE DE LA SEINE.

Que tout retentisse,
Que tout réponde à nos voix.

LA NYMPHE DES TUILERIES.

Que tout fleurisse
Dans nos jardins et dans nos bois.

LA NYMPHE DE LA MARNE.

Que le chant des oiseaux s'unisse
Avec le doux son des hautbois.

TOUS ENSEMBLE.

Que tout retentisse,
Que tout réponde à nos voix;
Que le chant des oiseaux s'unisse
Avec le doux son des hautbois.
Que tout retentisse,
Que tout réponde à nos voix.

(*Les Divinités de Fleuves et les Nymphes forment une danse générale, tandis que tous les instrumens et toutes les voix s'unissent.*)

TOUS ENSEMBLE.

Quel cœur sauvage
Ici ne s'engage ?
Quel cœur sauvage
Ne sent point l'amour ?
Nous allons voir les Plaisirs de retour;
Ne manquons pas d'en faire un doux usage :

Pour rire un peu, l'on n'en est pas moins sage.
Ah ! quel dommage
De fuir ce rivage !
Ah ! quel dommage
De perdre un beau jour !
Nous allons voir les plaisirs de retour ;
Ne manquons pas d'en faire un doux usage :
Pour rire un peu l'on n'en est pas moins sage.
Revenez, Plaisirs exilés ;
Volez, de toutes parts, volez.

(*Les Plaisirs volent, et viennent préparer des divertissemens.*)

Fin du Prologue.

ACTEURS

DE LA TRAGÉDIE.

CHŒUR DE THESSALIENS.
ALCIDE ou HERCULE.
LICAS, Confident d'Alcide.
STRATON, Confident de Lycomède.
CÉPHISE, Confidente d'Alceste.
LYCOMÈDE, Frere de Thétis, et Roi de l'isle de Scyros.
PHÉRÈS, Pere d'Admète.
ADMÈTE, Roi de Thessalie.
CLÉANTE, Ecuyer d'Admète.
ALCESTE, Princesse d'Yolcos.

PAGES et SUIVANS.
TROUPE DE DIVINITÉS DE LA MER.
TROUPE DE MATELOTS.
THÉTIS, Néréïde.
QUATRE AQUILONS.
ÉOLE, Roi des Vents.
QUATRE ZÉPHYRS.
TROUPE DE SOLDATS DE LYCOMÈDE.
TROUPE DE SOLDATS THESSALIENS.
APOLLON.
LES ARTS.
TROUPE DE FEMMES AFFLIGÉES.
TROUPE D'HOMMES DÉSOLÉS.
DIANE.
MERCURE.
CARON.
LES OMBRES.
PLUTON.
PROSERPINE.
L'OMBRE D'ALCESTE.
Suivans de PLUTON, chantans, dansans et volans.
ALECTON, l'une des Furies.
CHŒUR DES PEUPLES DE LA GRECE.
LES NEUF MUSES.
LES JEUX.
TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.
TROUPE DE PASTRES.

La Scene est dans la ville d'Yolcos, en Thessalie.

ALCESTE,

OU

LE TRIOMPHE D'ALCIDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théatre représente un port de mer, où l'on voit un grand vaisseau, orné et préparé pour une fête galante, au milieu de plusieurs vaisseaux de guerre.)

SCENE PREMIERE.

ALCIDE, LYCAS, CHŒUR DE THESSALIENS.

LE CHŒUR.

Vivez, vivez, heureux époux.

LYCAS.

Votre ami le plus cher épouse la Princesse
La plus charmante de la Grece.
Lorsque chacun les suit, Seigneur, les fuyez-vous?

LE CHŒUR.

Vivez, vivez, heureux époux.

LYCAS.

Vous paroissez troublé des cris qui retentissent !
Quand deux amans heureux s'unissent,
Le cœur du grand Alcide en seroit-il jaloux ?

LE CHŒUR.

Vivez, vivez, heureux époux.

LYCAS.

Seigneur, vous soupirez, et gardez le silence !

ALCIDE.

Ah ! Lycas ! laisse-moi partir en diligence.

LYCAS.

Quoi ! dès ce même jour presser votre départ !

ALCIDE.

J'aurai beau me presser, je partirai trop tard.
Ce n'est point avec toi que je prétends me taire :
Alceste est trop aimable; elle a trop su me plaire :
Un autre en est aimé ; rien ne flatte mes vœux.
C'en est fait, Admète l'épouse,
Et c'est dans ce moment qu'on les unit tous deux.
Ah ! qu'une ame jalouse
Eprouve un tourment rigoureux !
J'ai peine à l'exprimer moi-même.
Figure-toi, si tu le peux,
Quelle est l'horreur extrême
De voir ce que l'on aime
Au pouvoir d'un rival heureux.

LYCAS.

L'Amour est-il plus fort qu'un héros indomptable ?

L'univers n'a point eu de monstre redoutable
Que vous n'ayiez pu surmonter.

ALCIDE.

Eh ! crois-tu que l'Amour soit moins à redouter?
Le plus grand cœur a sa foiblesse.
Je ne puis me sauver de l'ardeur qui me presse,
Qu'en quittant ce fatal séjour.
Contre d'aimables charmes
La valeur est sans armes,
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on peut vaincre l'Amour.

LYCAS.

Vous devez vous forcer au moins à voir la fête
Qui déja dans ce port vous paroît toute prête.
Votre fuite à présent feroit un trop grand bruit;
Différez jusques à la nuit.

ALCIDE.

Ah ! Lycas ! quelle nuit ! ah ! quelle nuit funeste !

LYCAS.

Tout le reste du jour voyez encore Alceste.

ALCIDE.

La voir encore !... Eh bien ! différons mon départ.
Je te l'avois bien dit, je partirai trop tard :
Je vais la voir aimer un époux qui l'adore ;
Je verrai dans leurs yeux un tendre empressement.
Que je vais payer chérement
Le plaisir de la voir encore !

SCENE II.

ALCIDE, STRATON et LYCAS, *ensemble.*

L'Amour a bien des maux; mais le plus grand de tous,
C'est le tourment d'être jaloux.
(*Alcide et le Chœur sortent.*)

SCENE III.

STRATON, LYCAS.

STRATON.

Lycas, j'ai deux mots à te dire.

LYCAS.

Que veux-tu ? parle; je t'entends.

STRATON.

Nous sommes amis de tout tems :
Céphise, tu le sais, me tient sous son empire;
Tu suis par-tout ses pas : qu'est-ce que tu prétends ?

LYCAS.

Je prétends rire.

STRATON.

Pourquoi veux-tu troubler deux cœurs qui sont contens?

LYCAS.

Je prétends rire.

Tu

Tu peux à ton gré t'enflammer ;
Chacun a sa façon d'aimer :
Qui voudra soupirer, soupire ;
Je prétends rire.

STRATON.

J'aime, et je suis aimé ; laisse en paix nos amours.

LYCAS.

Rien ne doit t'alarmer, s'il est bien vrai qu'on t'aime ;
Un rival rebuté donne un plaisir extrême.

STRATON.

Un rival, tel qu'il soit, importune toujours.

LYCAS.

Je vois ton amour sans colere ;
Tu devrois en user ainsi :
Puisque Céphise t'a su plaire,
Pourquoi ne veux-tu pas qu'elle me plaise aussi ?

STRATON.

A quoi sert-il d'aimer ce qu'il faut que l'on quitte ?
Tu ne peux demeurer long-tems en cette Cour.

LYCAS.

Moins on a de momens à donner à l'Amour,
Et plus il faut qu'on en profite.

STRATON.

J'aime depuis deux ans avec fidélité :
Je puis croire, sans vanité,
Que tu ne dois pas être un rival qui m'alarme.

LYCAS.

J'ai pour moi la nouveauté ;
En amour, c'est un grand charme.

STRATON.

Céphise m'a promis un cœur tendre et constant.

LYCAS.

Céphise m'en promet autant.

STRATON.

Ah ! si je le croyois !.... Mais tu n'es pas croyable.

LYCAS.

Crois-moi, fais ton profit d'un reste d'amitié ;
Sers-toi d'un avis charitable
Que je te donne par pitié.

STRATON.

Le mépris d'une volage
Doit être un assez grand mal,
Et c'est un nouvel outrage
Que la pitié d'un rival....
Elle vient, l'infidelle,
Pour chanter dans les jeux dont je prends soin ici.

LYCAS.

Je te laisse avec elle ;
Il ne tiendra qu'à toi d'être mieux éclairci.

(Il sort.)

SCENE IV.

CÉPHISE, STRATON.

CÉPHISE.

DANS ce beau jour, quelle humeur sombre
Fais-tu voir à contre-tems ?

STRATON.

C'est que je ne suis pas du nombre
Des amans qui sont contens.

CÉPHISE.

Un ton grondeur et sévere
N'est pas un grand agrément :
Le chagrin n'avance guere
Les affaires d'un amant.

STRATON.

Lycas vient de me faire entendre
Que je n'ai plus ton cœur, qu'il doit seul y prétendre,
Et que tu ne vois plus mon amour qu'à regret.

CÉPHISE.

Lycas est peu discret.

STRATON.

Ah! je m'en doutois bien qu'il vouloit me surprendre.

CÉPHISE.

Lycas est peu discret
D'avoir dit mon secret.

STRATON.

Comment! il est donc vrai? tu n'en fais point d'excuse!
Tu me trahis ainsi, sans en être confuse!

CÉPHISE.

Tu te plains sans raison:
Est-ce une trahison,
Quand on te désabuse?

STRATON.

Que je suis étonné de voir ton changement!

CÉPHISE.

Si je change d'amant,
Qu'y trouves-tu d'étrange?
Est-ce un sujet d'étonnement
De voir une fille qui change?

STRATON.

Après deux ans, passés dans un si doux lien,
Devois-tu jamais prendre une chaîne nouvelle?

CÉPHISE.

Ne comptes-tu pour rien
D'être deux ans fidelle?

STRATON.

Par un espoir doux et trompeur,
Pourquoi m'engageois-tu dans un amour si tendre?
Falloit-il me donner ton cœur,
Puisque tu voulois le reprendre?

CÉPHISE.

Quand je t'offrois mon cœur, c'étoit de bonne foi.
Que n'empêches-tu qu'on te l'ôte?
Est-ce ma faute,
Si Lycas me plaît plus que toi?

STRATON.

Ingrate! est-ce le prix de ma persévérance?

CÉPHISE.

Essaie un peu de l'inconstance :
C'est toi qui le premier m'appris à m'engager;
Pour récompense,
Je te veux apprendre à changer.

STRATON et CÉPHISE.

Il faut { aimer / changer } toujours.

Les plus douces amours
Sont les amours { fidelles. / nouvelles.

Il faut { aimer / changer } toujours.

SCENE V.

LYCOMÈDE, STRATON, CÉPHISE.

LYCOMÈDE.

STRATON, donne ordre qu'on s'apprête
Pour commencer la fête.
(*Straton se retire, et Lycomède parle à Céphise.*)
Enfin, grace au dépit, je goûte la douceur
De sentir le repos de retour dans mon cœur.

J'étois à préférer au Roi de Thessalie ;
Et si pour sa gloire on publie
Qu'Apollon autrefois lui servit de Pasteur,
Je suis Roi de Scyros, et Thétis est ma sœur.
J'ai su me consoler d'un hymen qui m'outrage ;
J'en ordonne les jeux avec tranquillité.
Qu'aisément le dépit dégage
Des fers d'une ingrate beauté ;
Et qu'après un long esclavage,
Il est doux d'être en liberté !

CÉPHISE.

Il n'est pas sûr toujours de croire l'apparence.
Un cœur bien pris et bien touché
N'est pas aisément détaché,
Ni si-tôt guéri que l'on pense ;
Et l'Amour est souvent caché
Sous une feinte indifférence.

LYCOMÈDE.

Quand on est sans espérance,
On est bientôt sans amour.
Mon rival a la préférence ;
Ce que j'aime est en sa puissance :
Je perds tout espoir en ce jour.
Quand on est sans espérance,
On est bientôt sans amour....
Voici l'heure qu'il faut que la fête commence ;
Chacun s'avance,
Préparons-nous.

SCENE VI.

ADMÈTE, ALCESTE, PHÉRÈS, ALCIDE, LYCOMÈDE, LYCAS, CÉPHISE, STRATON, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Vivez, vivez, heureux époux.

PHÉRÈS.

Jouissez des douceurs du nœud qui vous assemble.

ADMÈTE et ALCESTE.

Quand l'Hymen et l'Amour sont bien d'accord ensemble,
Que les nœuds qu'ils forment sont doux !

LE CHŒUR.

Vivez, vivez, heureux époux.

SCENE VII.

Les Acteurs de la Scene précédente.

(*Des Nymphes de la mer et des Tritons viennent faire une fête marine, où se mêlent des Matelots et des Pêcheurs.*)

DEUX TRITONS.

Malgré tant d'orages
Et tant de naufrages,
Chacun à son tour
S'embarque avec l'Amour.

Par-tout où l'on mene
Les cœurs amoureux,
On voit la mer pleine
D'écueils dangereux;
Mais sans quelque peine
On n'est jamais heureux.
Une ame constante,
Après la tourmente,
Espere un beau jour.
Malgré tant d'orages
Et tant de naufrages,
Chacun, à son tour,
S'embarque avec l'Amour.

Un cœur qui differe
D'entrer en affaire,
S'expose à manquer
Le tems de s'embarquer,
Une ame commune
S'étonne d'abord;
Le soin l'importune,
Le calme l'endort.
Mais quelle fortune
Fait-on sans quelqu'effort?
Est-il un commerce
Exempt de traverse!
Chacun doit risquer.
Un cœur qui differe
D'entrer en affaire,
S'expose à manquer

Le tems de s'embarquer.

(*Céphise, vêtue en Nymphe de la mer, chante au milieu des Divinités marines, qui lui répondent.*)

Jeunes cœurs, laissez-vous prendre ;
Le péril est grand d'attendre :
Vous perdez d'heureux momens
En cherchant à vous défendre.
Si l'amour a des tourmens,
C'est la faute des amans.

(*Une Nymphe de la mer chante avec Céphise.*)

Plus les ames sont rebelles,
Plus leurs peines sont cruelles ;
Les plaisirs doux et charmans
Sont le prix des cœurs fideles.
Si l'amour a des tourmens,
C'est la faute des amans.

LYCOMÈDE, *à Alceste.*

On vous apprête,
Dans mon vaisseau,
Un divertissement nouveau.

LYCOMÈDE et STRATON.

Venez voir ce que notre fête
Doit avoir de plus beau.

(*Lycomède conduit Alceste dans son vaisseau; Straton y mene Céphise, et dans le tems qu'Admète et Alcide y veulent passer, le pont s'enfonce dans la mer.*)

ADMÈTE et ALCIDE.

Dieux ! le pont s'abîme dans l'eau.

LE CHŒUR DES THESSALIENS.

Ah ! quelle trahison funeste !

ALCESTE et CÉPHISE.

Au secours ! au secours !

ALCIDE.

Perfide !...

ADMÈTE.

Alceste !...

ALCIDE et ADMÈTE.

Laissons les vains discours :
Au secours ! au secours !

(*Les Thessaliens courent s'embarquer pour suivre Lycomède.*)

LE CHŒUR DES THESSALIENS.

Au secours ! au secours !

SCENE VIII.

THÉTIS, ADMÈTE.

THÉTIS, *sortant de la mer.*

EPOUX infortuné, redoute ma colere ;
Tu vas hâter l'instant qui doit finir tes jours :
C'est Thétis, que la mer révere,
Que tu vois contre toi du parti de son frere,
Et c'est à la mort que tu cours.

ADMÈTE, *courant s'embarquer.*

Au secours ! au secours !

THÉTIS.

Puisqu'on méprise ma puissance,
Que les vents déchaînés,

Que les flots mutinés
S'arment pour ma vengeance.

(*Thétis rentre dans la mer, et les Aquilons excitent une tempête qui agite les vaisseaux qui s'efforcent de poursuivre Lycomède.*)

SCENE IX.

ÉOLE, LES AQUILONS, LES ZÉPHYRS.

ÉOLE.

Le ciel protege les héros :
Allez, Admète ; allez, Alcide :
Le Dieu qui sur les Dieux préside,
M'ordonne de calmer les flots.
Allez, poursuivez un perfide....
Retirez-vous,
Vents en courroux ;
Rentrez dans vos prisons profondes,
Et laissez regner sur les ondes
Les Zéphyrs les plus doux.

(*L'orage cesse ; les Zéphyrs volent et font fuir les Aquilons, qui tombent dans la mer avec les nuages qu'ils en avoient élevés, et les vaisseaux d'Alcide et d'Admète poursuivent Lycomède.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(La Scene est dans l'Isle de Scyros, et le Théatre représente la ville principale de l'isle.)

SCENE PREMIERE.

CÉPHISE, STRATON.

CÉPHISE.

ALCESTE ne vient point, et nous devons attendre.

STRATON.

Que peut-elle prétendre ?
Pourquoi se tourmenter ici mal à propos ?
Ses cris ont beau se faire entendre,
Peut-être son époux a péri dans les flots,
Et nous sommes enfin dans l'isle de Scyros.

CÉPHISE.

Tu ne te plaindras point que j'en use de même;
Je t'ai donné peu d'embarras :
Tu vois comme je suis tes pas.

STRATON.

Tu sais dissimuler une colere extrême.

CÉPHISE.

Et si je te disois que c'est toi seul que j'aime ?

STRATON.

STRATON.

Tu le dirois en vain ; je ne te croirois pas.

CÉPHISE.

Crois-moi, si j'ai feint de changer,
C'étoit pour te mieux engager.
Un rival n'est pas inutile ;
Il réveille l'ardeur et les soins d'un amant ;
Une conquête facile
Donne peu d'empressement,
Et l'amour tranquille
S'endort aisément.

STRATON.

Non, non, ne tente point une seconde ruse ;
Je vois plus clair que tu ne crois :
On excuse d'abord un amant qu'on abuse ;
Mais la sottise est sans excuse
De se laisser tromper deux fois.

CÉPHISE.

N'est-il aucun moyen d'apaiser ta colere ?

STRATON.

Consens à m'épouser, et sans retardement.

CÉPHISE.

Une si grande affaire
Ne se fait pas si promptement ;
Un hymen qu'on differe
N'en est que plus charmant.

STRATON.

Un hymen qui peut plaire
Ne coûte guere,
Et c'est un nœud bientôt formé :

Rien n'est plus aisé que de faire
Un époux d'un amant aimé.

CÉPHISE.

Je t'aime d'un amour sincere ;
Et s'il est nécessaire,
Je m'offre à t'en faire un serment.

STRATON.

Amusement, amusement.

CÉPHISE.

L'injuste enlévement d'Alceste
Attire dans ces lieux une guerre funeste :
Les plus braves des Grecs arment pour son secours.
Au milieu des cris et des larmes,
L'hymen a peu de charmes :
Attendons de tranquilles jours.
Le bruit affreux des armes
Effarouche bien les amours.

STRATON.

Discours, discours, discours.
Tu n'as qu'à m'épouser, pour m'ôter tout ombrage :
Pourquoi différer davantage ?
A quoi servent tant de façons ?

CÉPHISE.

Rends-moi la liberté, pour m'épouser sans crainte :
Un hymen fait avec contrainte,
Est un mauvais moyen de finir tes soupçons.

STRATON.

Chansons, chansons, chansons.

SCENE II.

LYCOMÈDE, ALCESTE, STRATON, CÉPHISE, Soldats de Lycomède.

LYCOMÈDE.

Allons, allons, la plainte est vaine.

ALCESTE.

Ah! quelle rigueur inhumaine!

LYCOMÈDE.

Allons, je suis sourd à vos cris;
Je me venge de vos mépris.

ALCESTE.

Quoi! vous serez inexorable!

LYCOMÈDE.

Cruelle! vous m'avez appris
A devenir impitoyable.

ALCESTE.

Est-ce ainsi que l'Amour a su vous émouvoir?
Est-ce ainsi que pour moi votre ame est attendrie?

LYCOMÈDE.

L'amour se change en furie,
Quand il est au désespoir.
Puisque je perds toute espérance,
Je veux désespérer mon rival à son tour;
Et les douceurs de la vengeance
Ont de quoi consoler des rigueurs de l'Amour.

ALCESTE.

Voyez la douleur qui m'accable.

LYCOMÈDE.

Vous avez sans pitié regardé ma douleur ;
Vous m'avez rendu misérable :
Vous partagerez mon malheur.

ALCESTE.

Admète avoit mon cœur dès ma plus tendre enfance :
Nous ne connoissions pas l'Amour ni sa puissance,
Lorsque d'un nœud fatal il vint nous enchaîner.
Ce n'est pas une grande offense
Que le refus d'un cœur qui n'est plus à donner.

LYCOMÈDE.

Est-ce aux amans qu'on désespere
A devoir rien examiner ?
Non, je ne puis vous pardonner
D'avoir trop su me plaire.
Que ne m'ont point coûté vos funestes attraits !
Ils ont mis dans mon cœur une cruelle flamme ;
Ils ont arraché de mon ame
L'innocence et la paix.
Non, ingrate ! non, inhumaine !
Non, quelle que soit votre peine,
Non, je ne vous rendrai jamais
Tous les maux que vous m'avez faits.

STRATON.

Voici l'ennemi qui s'avance
En diligence.

LYCOMÈDE.

Préparons-nous
A nous défendre.

ALCESTE.

Ah ! cruel ! que n'épargnez-vous
Le sang qu'on va répandre !

LYCOMÈDE et SES SOLDATS.

Périssons tous,
Plutôt que de nous rendre.

(*Lycomède contraint Alceste d'entrer dans la Ville ; Céphise la suit, et les Soldats de Lycomède ferment la porte de la Ville aussi-tôt qu'ils y sont entrés.*)

SCENE III.

ADMÈTE, ALCIDE, LYCAS, SOLDATS assiégeans.

ADMÈTE et ALCIDE.

MARCHEZ, marchez, marchez ;
Approchez, amis, approchez :
Marchez, marchez, marchez.
Hâtons-nous de punir des traîtres ;
Rendons-nous maîtres
Des murs qui les tiennent cachés :
Marchez, marchez, marchez.

SCENE IV.

LYCOMÈDE, STRATON, SOLDATS assiégés.
ADMÈTE, ALCIDE, LYCAS, SOLDATS assiégeans.

LYCOMÈDE, *sur les remparts.*

Ne prétendez pas nous surprendre :
Venez, nous allons vous attendre ;
Nous ferons tous notre devoir
Pour vous bien recevoir.

STRATON *et les Soldats assiégés.*
Nous ferons tous notre devoir
Pour vous bien recevoir.

ADMÈTE.
Perfide ! évite un sort funeste ;
On te pardonne tout, si tu veux rendre Alceste.

LYCOMÈDE.
J'aime mieux mourir, s'il le faut,
Que de céder jamais cet objet plein de charmes.

ADMÈTE et ALCIDE.
A l'assaut ! à l'assaut !

LYCOMÈDE et STRATON.
Aux armes ! aux armes !

LES ASSIÉGEANS.
A l'assaut ! à l'assaut !

LES ASSIÉGÉS.
Aux armes ! aux armes !

ADMÈTE, ALCIDE et LYCOMÈDE.
A moi, compagnons, à moi!

ADMÈTE et LYCOMÈDE.
A moi! suivez votre Roi.

ALCIDE.
C'est Alcide
Qui vous guide.

ADMÈTE, ALCIDE et LYCOMÈDE.
A moi, compagnons, à moi!

(*On fait avancer des béliers et autres machines de guerre pour battre la place.*)

TOUS ENSEMBLE.
Donnons, donnons de toutes parts.

LES ASSIÉGEANS.
Que chacun à l'envi combatte;
Que l'on abatte
Les tours et les remparts.

TOUS ENSEMBLE.
Donnons, donnons de toutes parts.

LES ASSIÉGÉS.
Que les ennemis, pêle-mêle,
Trébuchent sous l'affreuse grêle
De nos fleches et de nos dards.

TOUS ENSEMBLE.
Donnons, donnons de toutes parts:
Courage, courage, courage!
Ils sont à nous! ils sont à nous!

ALCIDE.
C'est trop disputer l'avantage;

Je vais vous ouvrir un passage:
Suivez-moi tous, suivez-moi tous.

TOUS ENSEMBLE.

Courage, courage, courage!
Ils sont à nous! ils sont à nous!

(Les Assiégés voyant leurs remparts à demi abattus et la porte de la Ville enfoncée, font un dernier effort dans une sortie pour repousser les Assiégeans.)

LES ASSIÉGEANS.

Achevons d'emporter la place;
L'ennemi commence à plier:
Main basse! main basse! main basse!

LES ASSIÉGÉS, *rendant les armes.*

Quartier! quartier! quartier!

LES ASSIÉGEANS.

La Ville est prise.

LES ASSIÉGÉS.

Quartier! quartier! quartier!

LYCAS, *terrassant Straton.*

Il faut rendre Céphise.

STRATON.

Je suis ton prisonnier.
Quartier! quartier! quartier!

(Les Assiégeans et les Assiégés entrent dans la Ville.)

SCENE V.

PHÉRÈS, *seul, armé et marchant avec peine.*

COURAGE, enfans; je suis à vous;
Mon bras va seconder vos coups.
Mais c'en est déja fait, et l'on a pris la Ville;
La foiblesse de l'âge a retardé mes pas.
La valeur devient inutile,
Quand la force n'y répond pas.
Que la vieillesse est lente!
Les efforts qu'elle tente
Sont toujours impuissans:
C'est une charge bien pesante
Qu'un fardeau de quatre-vingts ans.

SCENE VI.

ALCIDE, ALCESTE, CÉPHISE, PHÉRÈS, LYCAS; STRATON, *enchaîné.*

ALCIDE, *à Phérès.*

RENDEZ à votre fils cette aimable Princesse.

PHÉRÈS.

Ce don, de votre main, seroit encor plus doux.

ALCIDE.

Allez, allez la rendre à son heureux époux.

ALCESTE.

Tout est soumis ; la guerre cesse :
Seigneur, pourquoi me laissez-vous ?
Quel nouveau soin vous presse ?

ALCIDE.

Vous n'avez rien à redouter ;
Je vais chercher ailleurs des tyrans à dompter.

ALCESTE.

Les nœuds d'une amitié pressante
Ne retiendront-ils point votre ame impatiente ?
Et la gloire toujours vous doit-elle emporter ?

ALCIDE.

Gardez-vous bien de m'arrêter.

ALCESTE.

C'est votre valeur triomphante
Qui fait le sort charmant que nous allons goûter :
Quelque douceur que l'on ressente,
Un ami tel que vous l'augmente.
Voulez-vous si-tôt nous quitter ?

ALCIDE.

Gardez-vous bien de m'arrêter ;
Laissez, laissez-moi fuir un charme qui m'enchante :
Non, toute ma vertu n'est pas assez puissante
Pour répondre d'y résister.
Non, encore une fois, Princesse trop charmante,
Gardez-vous bien de m'arrêter.

(*Il sort. Lycas et Straton le suivent.*)

SCENE VII.

ALCESTE, PHÉRÈS, CÉPHISE.

ENSEMBLE.

CHERCHONS Admète promptement.

ALCESTE.

Peut-on chercher ce qu'on aime
Avec trop d'empressement ?
Quand l'amour est extrême,
Le moindre éloignement
Est un cruel tourment.

ALCESTE, PHÈRÈS et CÉPHISE.

Cherchons Admète promptement.

SCENE VIII.

ADMÈTE, *blessé*; CLÉANTE, ALCESTE, PHÉRÈS, CÉPHISE, *Soldats*.

ALCESTE.

O DIEUX ! quel spectacle funeste !

CLÉANTE.

Le chef des ennemis, mourant et terrassé,
De sa rage expirante a ramassé le reste ;
Le Roi vient d'en être blessé.

ADMÈTE.

Je meurs, charmante Alceste:
Mon sort est assez doux,
Puisque je meurs pour vous.

ALCESTE.

C'est pour vous voir mourir que le Ciel me délivre !

ADMÈTE.

Avec le nom de votre époux,
J'eusse été trop heureux de vivre:
Mon sort est assez doux,
Puisque je meurs pour vous.

ALCESTE.

Est-ce-là cet hymen si doux, si plein d'appas,
Qui nous promettoit tant de charmes?
Falloit-il que si-tôt l'aveugle sort des armes
Tranchât des nœuds si beaux par un affreux trépas?
Est-ce-là cet hymen si doux, si plein d'appas,
Qui nous promettoit tant de charmes?

ADMÈTE.

Belle Alceste, ne pleurez pas;
Tout mon sang ne vaut point vos larmes.

ALCESTE.

Est-ce-là cet hymen si doux, si plein d'appas,
Qui nous promettoit tant de charmes?

ADMÈTE.

Alceste, vous pleurez!

ALCESTE.

Admète, vous mourez!

ADMÈTE et ALCESTE.

Alceste, vous pleurez !
Admète, vous mourez !

ALCESTE.

Se peut-il que le Ciel permette
Que les cœurs d'Alceste et d'Admète
Soient ainsi séparés ?

ADMÈTE et ALCESTE.

Alceste, vous pleurez !
Admète, vous mourez !

SCENE IX.

APOLLON, LES ARTS, ADMÈTE, ALCESTE, PHÉRÈS, CÉPHISE, CLÉANTE, *Soldats.*

APOLLON, *environné des Arts.*

LA lumiere aujourd'hui te doit être ravie ;
Il n'est qu'un seul moyen de prolonger ton sort :
Le Destin me promet de te rendre la vie,
Si quelqu'autre pour toi veut s'offrir à la mort.
Reconnois si quelqu'un t'aime parfaitement ;
Sa mort aura pour prix une immortelle gloire.
Pour en conserver la mémoire,
Les Arts vont élever un pompeux monument.

(*Les Arts, qui sont autour d'Apollon, se séparent sur des nuages différens, et tous descendent pour élever un monument superbe, tandis qu'Apollon s'envole.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

(Le Théatre représente un grand monument élevé par les Arts. Un autel vuide paroît au milieu pour servir à porter l'image de la personne qui s'immolera pour Admète.)

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, PHÉRÈS, CÉPHISE.

ALCESTE.

AH ! pourquoi nous séparez-vous ?
Eh ! du moins attendez que la mort nous sépare.
Cruel ! quelle pitié barbare
Vous presse d'arracher Alceste à son époux !
Ah ! pourquoi nous séparez-vous ?

PHÉRÈS et CÉPHISE.

Plus votre époux mourant voit d'amour et d'appas,
Et plus le jour qu'il perd lui doit faire d'envie.
Ce sont les douceurs de la vie
Qui font les horreurs du trépas.

ALCESTE.

Les Arts n'ont point encore achevé leur ouvrage :
Cet autel doit porter la glorieuse image
De qui signalera sa foi,

En mourant pour sauver son Roi.
Le prix d'une gloire immortelle
Ne peut-il toucher un grand cœur ?
Faut-il que la mort la plus belle
Ne laisse pas de faire peur ?
A quoi sert la foule importune,
Dont les Rois sont embarrassés ?
Un coup fatal de la Fortune
Ecatte les plus empressés.

ALCESTE, PHÉRÈS et CÉPHISE.

De tant d'amis qu'avoit Admète,
Aucun ne vient le secourir :
Quelqu'honneur qu'on promette,
On le laisse mourir.

PHÉRÈS.

J'aime mon fils, je l'ai fait Roi ;
Pour prolonger son sort, je mourrois sans effroi,
Si je pouvois offrir des jours dignes d'envie.
Je n'ai plus qu'un reste de vie ;
Ce n'est rien pour Admète, et c'est beaucoup pour moi.

CÉPHISE.

Les honneurs les plus éclatans,
En vain dans le tombeau promettent de nous suivre :
La mort est affreuse en tout tems ;
Mais peut-on renoncer à vivre,
Quand on n'a vécu que quinze ans ?

ALCESTE.

Chacun est satisfait des excuses qu'il donne :
Cependant on ne voit personne

Qui, pour sauver Admète, ose perdre le jour.
Le devoir, l'amitié, le sang, tout l'abandonne;
Il n'a plus d'espoir qu'en l'Amour.
(Elle sort avec Céphise.)

SCENE II.

PHÉRÈS, CLÉANTE, LE CHŒUR.

PHÉRÈS.

VOYONS encor mon fils; allons, hâtons nos pas:
Ses yeux vont se couvrir d'éternelles ténebres.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! hélas!

PHÉRÈS.

Quels cris! quelles plaintes funebres!

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! hélas!

PHÉRÈS.

Où vas-tu? Cléante, demeure.

CLÉANTE.

Hélas! hélas!
Le Roi touche à sa derniere heure;
Il s'affoiblit, il faut qu'il meure,
Et je viens pleurer son trépas.
Hélas! hélas!

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! hélas!

PHÉRÈS.

On le plaint : tout le monde pleure ;
Mais nos pleurs ne le sauvent pas.
Hélas ! hélas !

LE CHŒUR.

Hélas ! hélas ! hélas !

SCENE III.

ADMÈTE, PHÉRÈS, CLÉANTE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

O TROP heureux Admète !
Que votre sort est beau !

PHÉRÈS et CLÉANTE.

Quel changement ! quel bruit nouveau !

LE CHŒUR.

O trop heureux Admète !
Que votre sort est beau !

PHÉRÈS et CLÉANTE, *voyant Admète guéri.*

L'effort d'une amitié parfaite
L'a sauvé du tombeau.

PHÉRÈS, *embrassant Admète.*

O trop heureux Admète !
Que votre sort est beau !

LE CHŒUR.

O trop heureux Admète !
Que votre sort est beau !

ADMÈTE.

Qu'une pompe funebre
Rende à jamais célebre
Le généreux effort
Qui m'arrache à la mort.
Alceste n'aura plus d'alarmes ;
Je reverrai ses yeux charmans,
A qui j'ai coûté tant de larmes.
Que la vie a de charmes
Pour les heureux amans !
Achevez, Dieux des Arts ; faites-nous voir l'image
Qui doit éterniser la grandeur de courage
De qui s'est immolé pour moi :
Ne différez point davantage....
Ciel ! ô Ciel ! qu'est-ce que je voi ?

(*L'Autel s'ouvre, et l'on voit sortir l'image d'Alceste qui se perce le sein.*)

SCENE IV.

CÉPHISE, ADMÈTE, PHÉRÈS, CLÉANTE, LE CHŒUR.

CÉPHISE.

Alceste est morte !

ADMÈTE.

Alceste est morte !

LE CHŒUR.

Alceste est morte !

CÉPHISE.

Alceste a satisfait les Parques en courroux :
Votre tombeau s'ouvroit, elle y descend pour vous ;
Elle-même a voulu vous en fermer la porte.
Alceste est morte!

ADMÈTE.

Alceste est morte !

LE CHŒUR.

Alceste est morte!

CÉPHISE.

J'ai couru ; mais trop tard, pour arrêter ses coups :
Jamais, en faveur d'un époux,
On ne verra d'ardeur si fidelle et si forte.
Alceste est morte !

ADMÈTE.

Alceste est morte !

LE CHŒUR.

Alceste est morte !

CÉPHISE.

Sujets, amis, parens, vous abandonnoient tous :
Sur les droits les plus forts, sur les nœuds les plus doux,
L'amour, le tendre amour l'emporte.
Alceste est morte !

ADMÈTE.

Alceste est morte !

LE CHŒUR.

Alceste est morte !

(*Admète tombe accablé de douleur entre les bras de sa Suite.*)

SCENE V.

TROUPE DE FEMMES AFFLIGÉES, TROUPE D'HOMMES DÉSOLÉS, qui portent des fleurs et tous les ornemens qui ont servi à parer Alceste.

TOUS ENSEMBLE.

Formons les plus lugubres chants,
Et les regrets les plus touchans.

UNE FEMME AFFLIGÉE.

La mort, la mort barbare
Détruit aujourd'hui mille appas.
Quelle victime, hélas!
Fut jamais si belle et si rare!
La mort, la mort barbare
Détruit aujourd'hui mille appas.

UN HOMME DÉSOLÉ.

Alceste, si jeune et si belle,
Court se précipiter dans la nuit éternelle;
Pour sauver ce qu'elle aime, elle a perdu le jour.

LE CHŒUR.

O trop parfait modele
D'une épouse fidelle!
O trop parfait modele
D'un véritable amour!

UNE FEMME AFFLIGÉE.

Que notre zele se partage;

Que les uns, par leurs chants, célebrent son courage ;
Que d'autres, par leurs cris, déplorent ses malheurs.

LE CHŒUR.

Rendons hommage
A son image ;
Jettons des fleurs,
Versons des pleurs.

UNE FEMME AFFLIGÉE.

Alceste, la charmante Alceste,
La fidelle Alceste n'est plus !

LE CHŒUR.

Alceste, la charmante Alceste,
La fidelle Alceste n'est plus !

UNE FEMME AFFLIGÉE.

Tant de beautés, tant de vertus,
Méritoient un sort moins funeste.

LE CHŒUR.

Alceste, la charmante Alceste,
La fidelle Alceste n'est plus !

(Un transport de douleur saisit les deux troupes affligées ; une partie déchire ses habits, l'autre s'arrache les cheveux, et chacun brise au pied de l'image d'Alceste les ornemens qu'il porte à la main.)

LE CHŒUR.

Rompons, brisons le triste reste
De ces ornemens superflus.
Que nos pleurs, que nos cris renouvellent sans cesse ;
Allons porter par-tout la douleur qui nous presse.

(Le Chœur se retire.)

SCENE VI.

ADMÈTE, PHÉRÈS, CÉPHISE, CLÉANTE, *Suite.*

ADMÈTE, *revenu de son évanouissement et se voyant désarmé.*

Sans Alceste, sans ses appas,
Croyez-vous que je puisse vivre ?
Laissez-moi courir au trépas
Où ma chere Alceste se livre.
Sans Alceste, sans ses appas,
Croyez-vous que je puisse vivre ?
C'est pour moi qu'elle meurt, hélas !
Pourquoi m'empêcher de la suivre ?
Sans Alceste, sans ses appas,
Croyez-vous que je puisse vivre ?

SCENE VII.

ALCIDE, ADMÈTE, PHÉRÈS, CÉPHISE, CLÉANTE, *Suite.*

ALCIDE.

Tu me vois arrêté, sur le point de partir,
Par les tristes clameurs qu'on entend retentir.

ADMÈTE.

Alceste meurt pour moi par un amour extrême !

Je ne reverrai plus les yeux qui m'ont charmé!
Hélas ! j'ai perdu ce que j'aime,
Pour avoir été trop aimé.

ALCIDE.

J'aime Alceste ; il est tems de ne m'en plus défendre :
Elle meurt ; ton amour n'a plus rien à prétendre.
Admète, céde-moi la beauté que tu perds ;
Au palais de Pluton j'entreprends de descendre :
J'irai jusqu'au fond des enfers
Forcer la mort à me la rendre.

ADMÈTE.

Je verrois encor ses beaux yeux !
Allez, Alcide, allez ; revenez glorieux ;
Obtenez qu'Alceste vous suive :
Le fils du plus puissant des Dieux
Est plus digne que moi du bien dont on me prive.
Allez, allez, ne tardez pas ;
Arrachez Alceste au trépas,
Et ramenez au jour son ombre fugitive ;
Qu'elle vive pour vous avec tous ses appas :
Admète est trop heureux, pourvu qu'Alceste vive.

PHÉRÈS, CÉPHISE et CLÉANTE.

Allez, allez, ne tardez pas ;
Arrachez Alceste au trépas.

SCENE VIII.

DIANE, MERCURE, ALCIDE, ADMÈTE, PHÉRÈS, CÉPHISE, CLÉANTE, *Suite.*

(*La Lune paroît; son globe s'ouvre et fait voir Diane sur un nuage brillant.*)

DIANE.

Le Dieu dont tu tiens la naissance,
Oblige tous les Dieux d'être d'intelligence
En faveur d'un dessein si beau :
Je viens t'offrir mon assistance,
Et Mercure s'avance
Pour t'ouvrir aux enfers un passage nouveau.

(*Mercure vient en volant frapper la terre de son caducée ; l'enfer s'ouvre, et Alcide y descend.*)

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

ACTE IV.

(Le Théatre représente le Fleuve Achéron et ses sombres rivages.)

SCENE PREMIERE.

CARON, LES OMBRES.

CARON, *ramant sa barque.*

IL faut passer tôt ou tard,
Il faut passer dans ma barque;
On y vient jeune ou vieillard,
Ainsi qu'il plaît à la Parque.
On y reçoit, sans égard,
Le Berger et le Monarque.
Il faut passer tôt ou tard,
Il faut passer dans ma barque.
Vous qui voulez passer, venez, Mânes errans;
Venez, avancez, tristes Ombres;
Payez le tribut que je prends,
Ou retournez errer sur ces rivages sombres.

LES OMBRES.

Passe-mo Caron, passe-moi.

CARON.

Il faut auparavant que l'on me satisfasse ;
On doit payer les soins d'un si pénible emploi.

LES OMBRES.

Passe-moi, Caron, passe-moi.

(Caron fait entrer dans sa barque les Ombres qui ont de quoi le payer.)

CARON.

Donne, passe.... Donne, passe....
Demeure, toi ;
Tu n'as rien, il faut qu'on te chasse.

UNE OMBRE, *rebutée.*

Une Ombre tient si peu de place.

CARON.

Ou paie, ou tourne ailleurs tes pas.

L'OMBRE.

De grâce, par pitié, ne me rebute pas.

CARON.

La pitié n'est pas ici bas,
Et Caron ne fait point de grace.

L'OMBRE.

Hélas ! Caron, hélas ! hélas !

CARON.

Crie hélas ! tant que tu voudras ;
Rien pour rien, en tous lieux est une loi suivie :
Les mains vuides sont sans appas ;
Et ce n'est point assez de payer dans la vie,
Il faut encor payer au-delà du trépas.

L'OMBRE, *en se retirant.*

Hélas ! Caron, hélas, hélas !

CARON.

Il m'importe peu que l'on crie :
Hélas ! Caron, hélas ! hélas !
Il faut encor payer au-delà du trépas.

SCENE II.

ALCIDE CARON, LES OMBRES.

ALCIDE, *sautant dans la barque.*

SORTEZ, Ombres ; faites-moi place ;
Vous passerez une autre fois.
(*Les Ombres s'enfuient.*)

CARON.

Ah ! ma barque ne peut souffrir un si grand poids !

ALCIDE.

Allons, il faut que l'on me passe.

CARON.

Retire-toi d'ici, mortel, qui que tu sois ;
Les enfers irrités puniront ton audace.

ALCIDE.

Passe-moi, sans tant de façons.

CARON.

L'eau nous gagne, ma barque creve.

ALCIDE.

Allons, rame, dépêche, acheve.

CARON.

Nous enfonçons.

ALCIDE.

Passons, passons.

(Ils s'éloignent.)

SCENE III.

(Le Théatre change et représente le Palais de Pluton.)

PLUTON, PROSERPINE, L'OMBRE D'ALCESTE, SUIVANS DE PLUTON.

PLUTON, *sur son trône.*

Reçois le juste prix de ton amour fidele ;
Que ton destin nouveau soit heureux à jamais :
Commence de goûter la douceur éternelle
D'une profonde paix.

SUIVANS DE PLUTON.

Commence de goûter la douceur éternelle
D'une profonde paix.

PROSERPINE, *à côté de Pluton.*

L'épouse de Pluton te retient auprès d'elle ;
Tous tes vœux seront satisfaits.

SUIVANS DE PLUTON.

Commence de goûter la douceur éternelle
D'une profonde paix.

PLUTON et PROSERPINE.
En faveur d'une Ombre si belle,
Que l'enfer fasse voir tout ce qu'il a d'attraits.

SUIVANS DE PLUTON.
En faveur d'une Ombre si belle,
Que l'enfer fasse voir tout ce qu'il a d'attraits.

(Les Suivans de Pluton se réjouissent de la venue d'Alceste dans les enfers, par une espece de fête.)

Tout mortel doit ici paroître;
On ne peut naître
Que pour mourir.
De cent maux le trépas délivre;
Qui cherche à vivre,
Cherche à souffrir.
Venez tous sur nos sombres bords;
Le repos qu'on desire
Ne tient son Empire
Que dans le séjour des morts.
Chacun vient ici-bas prendre place:
Sans cesse on y passe;
Jamais on n'en sort.
C'est pour tous une loi nécessaire;
L'effort qu'on peut faire
N'est qu'un vain effort.
Est-on sage
De fuir ce passage?
C'est un orage
Qui mene au port.
Chacun vient ici-bas prendre place:
Sans cesse on y passe;

Jamais on n'en sort.
Tous les charmes,
Plaintes, cris, larmes,
Tout est sans armes
Contre la mort.
Chacun vient ici-bas prendre place :
Sans cesse on y passe ;
Jamais on n'en sort.

SCENE IV.

ALECTON, PLUTON, PROSERPINE, L'OMBRE D'ALCESTE, SUIVANS DE PLUTON.

ALECTON.

QUITTEZ, quittez les jeux ; songez à vous défendre :
Contre un audacieux unissons nos efforts.
Le fils de Jupiter vient ici de descendre ;
Seul il ose attaquer tout l'Empire des Morts.

PLUTON.

Qu'on arrête ce téméraire ;
Armez-vous, amis, armez-vous :
Qu'on déchaîne Cerbere ;
Courez tous, courez tous.
(*On entend aboyer Cerbere.*)

ALECTON.

Son bras abat tout ce qu'il frappe :
Tout céde à ses horribles coups ;
Rien ne résiste, rien n'échappe.

SCENE V.

ALCIDE, PLUTON, PROSERPINE, ALECTON, SUIVANS DE PLUTON.

PLUTON, *voyant Alcide qui enchaîne Cerbere.*

INSOLENT! jusqu'ici braves-tu mon courroux?
Quelle injuste audace t'engage
A troubler la paix de ces lieux?

ALCIDE.

Je suis né pour dompter la rage
Des monstres les plus furieux.

PLUTON.

Est-ce le Dieu jaloux qui lance le tonnerre,
Qui t'oblige à porter la guerre
Jusqu'au centre de l'univers?
Il tient sous son pouvoir et le ciel et la terre;
Veut-il encor ravir l'Empire des enfers?

ALCIDE.

Non, Pluton: regne en paix, jouis de ton partage.
Je viens chercher Alceste en cet affreux séjour;
Permets que je la rende au jour:
Je ne veux point d'autre avantage.
Si c'est te faire outrage
D'entrer par force dans ta cour,

Pardonne à mon courage,
Et fais grace à l'Amour.

PROSERPINE.

Un grand cœur peut tout quand il aime ;
Tout doit céder à son effort ;
C'est un arrêt du sort :
Il faut que l'Amour extrême
Soit plus fort
Que la mort.

PLUTON.

Les enfers, Pluton lui-même,
Tout doit en être d'accord :
Il faut que l'Amour extrême
Soit plus fort
Que la mort.

SUIVANS DE PLUTON.

Il faut que l'Amour extrême
Soit plus fort
Que la mort.

PLUTON.

Que pour revoir le jour, l'Ombre d'Alceste sorte.

(*Pluton donne un coup de son trident, et fait sortir son char.*)

Prenez place tous deux au char dont je me sers;
Qu'au gré de vos vœux il vous porte ;
Partez, les chemins sont ouverts :
Qu'une volante escorte

Vous conduise au travers
Des noires vapeurs des enfers.

Alcide et l'Ombre d'Alceste se placent sur le char de Pluton, qui les enleve sous la conduite d'une troupe volante de Suivans de Pluton.)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(Le Théatre change et représente un arc de triomphe au milieu de deux amphithéatres, où l'on voit une multitude de différens Peuples de la Grèce, assemblés pour recevoir Alcide triomphant des enfers.)

SCENE PREMIERE.

ADMÈTE, LE CHŒUR.

ADMÈTE.

Alcide est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas :
Il ramene Alceste vivante.
Que chacun chante :
Alcide est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas.

LE CHŒUR, *sur l'arc de triomphe et sur les amphithéatres.*

Alcide est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas.

ADMÈTE.

Quelle douleur secrete
Rend mon ame inquiete,

Et trouble mon amour !
Alceste voit encor le jour,
Mais c'est pour un autre qu'Admète !

LE CHŒUR.

Alcide est vainqueur du trépas ;
L'enfer ne lui résiste pas.

ADMÈTE.

Ah ! du moins cachons ma tristesse :
Alceste dans ces lieux ramene les plaisirs.
Je dois rougir de ma foiblesse.
Quelle honte à mon cœur de mêler des soupirs
Avec tant de cris d'allégresse !

LE CHŒUR.

Alcide est vainqueur du trépas ;
L'enfer ne lui resiste pas.

ADMÈTE.

Par une ardeur impatiente,
Courons et devançons ses pas :
Il ramene Alceste vivante ;
Que chacun chante.

ADMÈTE et LE CHŒUR.

Alcide est vainqueur du trépas ;
L'enfer ne lui résiste pas.

(*Admète et le Chœur sortent.*)

SCENE II.

LYCAS, STRATON, *enchaîné.*

STRATON.

Ne m'ôteras-tu point la chaîne qui m'accable,
Dans ce jour destiné pour tant d'aimables jeux?
Ah! qu'il est rigoureux
D'être seul misérable,
Quand on voit tout le monde heureux!

LYCAS, *mettant Straton en liberté.*

Aujourd'hui qu'Alcide ramene
Alceste des enfers,
Je veux finir ta peine.
Qu'on ne porte plus d'autres fers
Que ceux dont l'Amour nous enchaîne.

STRATON et LYCAS.

Qu'on ne porte plus d'autres fers
Que ceux dont l'Amour nous enchaîne.

SCENE III.

SCENE III.

CÉPHISE, LYCAS, STRATON.

LYCAS et STRATON.

Vois, Céphise, vois qui de nous
Doit rendre ton destin plus doux,
Et termine enfin nos querelles.

LYCAS.

Mes amours seront éternelles.

STRATON.

Mon cœur ne sera plus jaloux.

LYCAS et STRATON.

Entre deux amans fideles,
Choisis un heureux époux.

CÉPHISE.

Je n'ai point de choix à faire :
Parlons d'aimer et de plaire,
Et vivons toujours en paix.
L'Hymen détruit la tendresse ;
Il rend l'Amour sans attraits :
Voulez-vous aimer sans cesse ?
Amans, n'épousez jamais.

CÉPHISE, LYCAS et STRATON.

L'Hymen détruit la tendresse ;
Il rend l'Amour sans attraits :
Voulez-vous aimer sans cesse ?
Amans, n'épousez jamais.

CÉPHISE.

Prenons part aux transports d'une joie éclatante ;
Que chacun chante.

TOUS ENSEMBLE.

Alcide est vainqueur du trépas ;
L'enfer ne lui résiste pas :
Il ramene Alceste vivante.
Que chacun chante :
Alcide est vainqueur du trépas ;
L'enfer ne lui résiste pas.

SCENE IV.

ALCIDE, ALCESTE, ADMÈTE, CÉPHISE, LYCAS, STRATON, PHÉRÈS, CLÉANTE, LE CHŒUR.

ALCIDE.

Pour une si belle victoire,
Peut-on avoir trop entrepris ?
Ah ! qu'il est doux de courir à la gloire,
Lorsque l'Amour en doit donner le prix !
Vous détournez vos yeux ! je vous trouve insensible !
Admète a seul ici vos regards les plus doux !

ALCESTE.

Je fais ce qui m'est possible
Pour ne regarder que vous.

ALCIDE.

Vous devez suivre mon envie,
C'est pour moi qu'on vous rend le jour.

ALCESTE.

Je n'ai pu reprendre la vie,
Sans reprendre aussi mon amour.

ALCIDE.

Admète en ma faveur vous a cédé lui-même.

ADMÈTE.

Alcide pouvoit seul vous ôter au trépas.
Alceste, vous vivez, je revois vos appas ;
Ai-je pu trop payer cette douceur extrême ?

ADMÈTE et ALCESTE.

Ah ! que ne fait-on pas
Pour sauver ce qu'on aime !

ALCIDE.

Vous soupirez tous deux au gré de vos desirs ?
Est-ce ainsi qu'on me tient parole ?

ADMÈTE et ALCESTE.

Pardonnez aux derniers soupirs
D'un malheureux amour qu'il faut qu'on vous immole...
Il ne faut plus nous voir.
D'un autre que { de moi votre sort / de vous mon destin } doit dépendre.
Il faut dans les grands cœurs que l'amour le plus tendre
Soit la victime du devoir.
Il ne faut plus nous voir.

(*Admète se retire, et Alceste offre sa main à Alcide, qui arrête Admète et lui cède la main qu'Alceste lui présente.*)

ALCIDE.

Non, vous ne devez pas croire
Qu'un vainqueur des tyrans soit tyran à son tour.
Sur l'enfer, sur la mort j'emporte la victoire ;
Il ne manque plus à ma gloire
Que de triompher de l'Amour.

ADMÈTE et ALCIDE.

Ah ! quelle gloire extrême !
Quel héroïque effort !
Le vainqueur de la mort
Triomphe de lui-même.

SCENE V.

APOLLON, LES MUSES, LES JEUX, ALCIDE, ADMÈTE, ALCESTE, et leur Suite.

(Apollon descend dans un palais éclatant au milieu des Muses et des Jeux, qu'il amene pour prendre part à la joie d'Admète et d'Alceste, et pour célébrer le triomphe d'Alcide.)

APOLLON.

Les Muses et les Jeux s'empressent de descendre;
Apollon les conduit dans ces aimables lieux.
Vous à qui j'ai pris soin d'apprendre
A chanter vos amours sur le ton le plus tendre,
Bergers, chantez avec les Dieux.
Chantons, chantons, faisons entendre
Nos chansons jusques dans les cieux.

SCENE VI et derniere.

Les Acteurs de la Scene précédente.

(*Une troupe de Bergers et de Bergeres et une troupe de Pâtres, dont les uns chantent et les autres dansent, viennent, par l'ordre d'Apollon, contribuer à la réjouissance.*)

LES CHŒURS des Muses, des Thessaliens et des Bergers chantent ensemble.

CHANTONS, chantons, faisons entendre
Nos chansons jusques dans les cieux.

STRATON *chante au milieu des Pâtres dansans.*

A quoi bon
Tant de raison
Dans le bel âge ?
A quoi bon
Tant de raison
Hors de saison ?
Qui craint le danger
De s'engager,
Est sans courage.
Tout rit aux amans ;
Les Jeux charmans
Sont leur partage :
Tôt, tôt, tôt, soyons contens ;

Il vient un tems
Qu'on est trop sage.

CÉPHISE *chante au milieu des Bergers et des Bergeres qui dansent.*

C'est la saison d'aimer,
Quand on sait plaire;
C'est la saison d'aimer,
Quand on sait charmer.
Les plus beaux de nos jours ne durent guere;
Le sort de la beauté nous doit alarmer:
Nos champs n'ont point de fleur plus passagere.
C'est la saison d'aimer,
Quand on sait plaire;
C'est la saison d'aimer,
Quand on sait charmer.
Un peu d'amour est nécessaire;
Il n'est jamais trop tôt de s'enflammer.
Nous donne-t-on un cœur pour n'en rien faire?
C'est la saison d'aimer,
Quand on sait plaire;
C'est la saison d'aimer,
Quand on sait charmer.

(*La troupe des Bergers danse avec la troupe des Pâtres. Les Chœurs se répondent les uns aux autres, et s'unissent enfin tous ensemble.*)

LES CHŒURS.
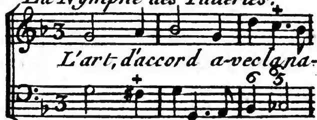
Triomphez, généreux Alcide;
Aimez en paix, heureux époux:
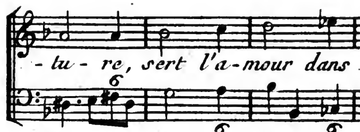
Que { toujours la gloire / sans cesse l'amour } vous guide ;
Jouissez à jamais des { honneurs / plaisirs } les plus doux.
Triomphez, généreux Alcide ;
Aimez en paix, heureux époux.
(*Apollon s'envole avec les Jeux.*)
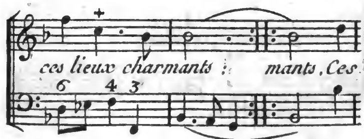
FIN.
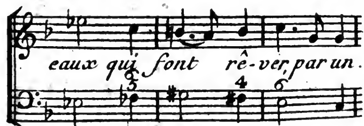
AIRS D'ALCESTE
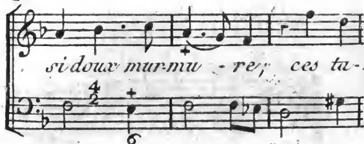
La Nymphe des Tuileries.
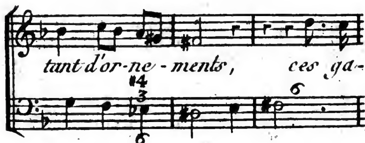









si doux murmu - re, ces ta-


-pis où les fleurs forment


tant d'or-ne - ments, ces ga-


-zons, ces lits de ver - du - re,

tout n'est fait que pour les a-

-mants. Ces eaux; mants

ces gazons: mants.

Caron.

Il faut passer tôt ou

tard, il faut pas-ser dans ma

barque. il faut passer tôt ou

tard, il faut passer dans ma bar -

- que. on y vient jeune ou vieil-

- lard, ain-si qu'il plaît à la .

Par-que. on y reçoit sans é -

- gard, le Ber - ger, et le Mo - .

- nar - que. on y reçoit sans é -

-gard le Ber-ger, et le Monar-

-que. il faut pas-ser tôt ou

tard, il faut passer dans ma barque.

il faut passer tôt ou tard, il faut pas-

-ser dans ma bar - - - que,

Céphise.

C'est la saison d'aimer, quand

on sçait plai-re; c'est la sai-

-son d'ai-mer, quand on sçait char-

- mer. les plus beaux de nos

jours ne du-rent guè - re,

le sort de la beau - té nous

doit allarmer. nos champs n'ont

9

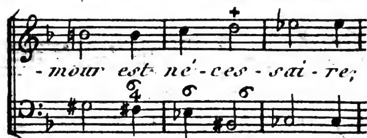
point de fleur plus passa-
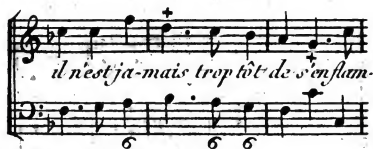
-gè-re, C'est la sai-son d'ai-
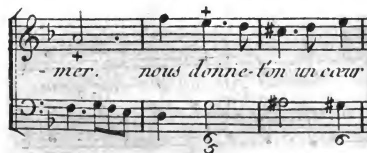
-mer, quand on sçait plai-re;
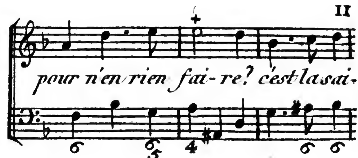
c'est la sai-son d'ai-mer, quand.
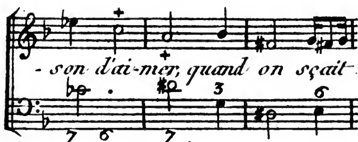

on sçait charmer. un peu d'a-


-mour est né-ces-sai-re;
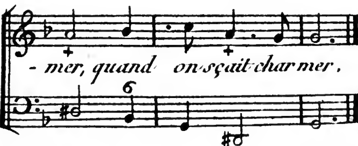

il n'est ja-mais trop tôt de s'enflam-


-mer. nous donne-t'on un cœur


pour n'en rien fai-re? c'est la sai-
6
6 5
4
6 6


- son d'ai-mer, quand on sçait
3
6
7 6
7


plai-re, c'est la sai-son d'ai-
6
6 6 7 6


- mer, quand on sçait char mer.
6

THÉSÉE,

TRAGÉDIE

DE QUINAULT,

MUSIQUE DE LULLY.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

SUJET
DE THÉSÉE.

Mars, Bellone, Vénus, Cérès, Bacchus, les Graces, des Sylvains, des Faunes, des Bacchantes, les Plaisirs, les Jeux et une Troupe de Moissonneurs, forment le Prologue, dans les Jardins de Versailles. Les Plaisirs se plaignent de ce que le Maître du lieu les néglige, pour se livrer uniquement à la gloire, et ils veulent s'enfuir; mais Mars et Vénus les rappellent. Le Dieu de la Guerre éloigne Bellone : il lui ordonne d'aller porter les alarmes et l'épouvante qui l'accompagnent, chez les ennemis de la France, et de laisser cet heureux Empire aux Jeux, aux Amours, à Bacchus et à Cérès. Ces Divinités pacifiques chantent les louanges du Roi, et exécutent des danses en l'honneur de ses victoires.

Égée, Roi d'Athenes, posséde à sa Cour

Églé, jeune Princesse qu'il a élevée, et dont il est devenu amoureux; mais il a promis à la Magicienne Médée de l'épouser. Cependant Thésée, fils d'Égée, et qui lui est inconnu, se trouve à Athenes. Il a rendu de grands services au Roi, en remportant des victoires sur ses ennemis, et en les repoussant. Ce Prince aime aussi Églé et en est aimé; mais le bruit de ses exploits a inspiré de tendres sentimens à Médée, qui renonce à l'hymen du Roi, et veut ravir à Églé son jeune Amant. Elle déploie tout son art pour y parvenir. Elle tourmente Églé, dans le dessein de lui faire oublier Thésée, et pousse la cruauté jusqu'à menacer les jours de ce Prince, qu'elle ne peut faire changer. Elle veut qu'Eglé consente à passer elle-même pour volage, et à se donner au Roi. Médée fait naître ensuite dans l'esprit du Roi des soupçons sur l'ambition de Thésée, qu'elle lui peint comme un aventurier, capable de nuire au véritable héritier du Trône; et, préparant un breuvage empoisonné, elle engage Egée à feindre de tout accorder à Thésée, et sa succession au Trône et la main d'Eglé. Thésée, dans la plus grande sécurité, croyant avoir vaincu

toutes les jalousies et toutes les haines, va porter à sa bouche la coupe fatale; mais avant, il veut jurer, sur son épée, une fidélité inviolable au Roi. Egée, en voyant ce fer, reconnoît son fils, se précipite dans ses bras, et lui arrache le poison qu'il alloit avaler. Médée, confondue de n'avoir pu assouvir sa vengeance, s'enfuit et abandonne Athenes. Egée céde Eglé à son fils. Minerve, plusieurs Divinités de sa suite et les Athéniens, viennent célébrer la gloire de Thésée et son heureux hymen avec Eglé.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR THÉSÉE.

CETTE Piece est la sixieme du Recueil des Opéra : elle fut exécutée d'abord à Saint-Germain-en-Laye, par les Musiciens du Roi, joints à ceux de l'Académie Royale de Musique. Il a été repris en 1677, 1679, 1688, 1698, 1707, 1720, 1729, 1744, 1754, 1756, 1767, avec de nouvelle Musique de Mondonville, et en 1782, réduit à quatre actes, par M. Gossec, qui en refit encore la Musique.

A la continuation de la reprise de 1729, c'est-à-dire au mois de Mars 1730, la célebre Camargo exécuta les caracteres de la danse, après cet Opéra ; et au mois d'Octobre de la même année, Mlle. le Maure, non moins célebre, chanta le rôle d'Eglé.

La reprise de 1744 donna lieu à deux Parodies en un acte. La premiere, qui est de Valois

d'Orville, fut jouée au Théâtre Italien, le 30 Janvier 1745, sous le titre d'Arlequin Thésée, en prose et en vaudevilles : elle n'a point été imprimée, et n'eut qu'un demi succès, quoique le choix des airs, et sur-tout des refrains, fût très-heureusement employé, tel que celui-ci, que le Roi d'Athenes chante, lorsqu'il reconnoît son fils par son épée.

« Oui, je reconnois cette lame ;
» Voila la marque, sur mon ame,
» Que ce cher enfant doit avoir....
» Quel bonheur imprévu, Madame !
» Ici, pour aider mon pouvoir,
» J'avois un fils, grace à ma femme,
» Sans le savoir. »

Les Ballets de cette petite Piece étoient aussi fort ingénieusement parodiés de ceux de l'Opéra. La seconde Parodie, qui a pour titre Thésée, est de MM. Favart, Laujeon et Parvi : elle est toute en Vaudevilles, et fut jouée à l'Opéra-Comique, le 19 Février suivant, et imprimée la même année à Paris, chez Prault fils et de Lormel. Bibliotheque des Théatres, pages 298 et 299. Dictionnaire de Parfaict, tome

cinquieme, pages 409 jusqu'à 420. Dictionnaire de Léris, page 426. Histoire du Théatre Italien, tome septieme, pages 270 et 271.

L'Auteur du Dictionnaire Dramatique, tome troisieme, page 267, dit de cet Opéra. « La „ gradation d'intérêt y est supérieurement ob- „ servée. Chaque acte qui suit surpasse ceux „ qui précédent, et le dernier rassemble tout ce „ qui peut attacher et émouvoir. L'expression, „ dans toute cette Tragédie, répond au sujet, „ et l'aisance des vers favorise l'art du Musicien. „ Le rôle de Médée est un de ceux qui produi- „ ront toujours le plus grand effet sur la scene ly- „ rique. Tout ce qu'elle dit la caractérise, et „ ses fureurs contribuent à rendre ce spectacle „ plus complet et plus varié. L'invocation de „ cette Magicienne aux habitans des Enfers, „ est de la plus grande force.

„ La nouvelle Musique que fit Mondonville „ pour cet Opéra, ne fut pas goûtée du Public, „ qui redemanda celle de Lully. On envoya à „ Mondonville le peu d'argent qui lui revenoit „ pour sa part d'Auteur; mais il refusa de l'ac- „ cepter, en disant modestement qu'il avoit déja

,, assez de reproches à se faire d'avoir fait perdre
,, à l'Opéra toutes les recettes qu'auroit procuré
,, la Musique de Lully.

,, Un nommé Léger, Domestique de M. Fa-
,, vart, animé par l'amour des talens, et vou-
,, lant consacrer les siens au Théatre, débuta
,, dans la Parodie de Thésée, par la moitié d'un
,, bœuf. Pour faire entendre ceci, il est néces-
,, saire d'expliquer que dans le triomphe de
,, Thésée, la monture de ce Héros étoit le bœuf
,, gras, figuré par une machine de carton, qui
,, se mouvoit par le moyen de deux hommes
,, qui y étoient renfermés : le premier debout,
,, mais un peu incliné ; le second, la tête ap-
,, puyée sur la chute des reins de son camarade.
,, Léger, qui avoit brigué l'honneur du début,
,, obtint la préférence pour faire le train de de-
,, vant. Gonflé d'alimens et de gloire, il lâcha
,, une flatuosité qui pensa suffoquer son collégue.
,, Celui-ci dans son premier mouvement, pour
,, se venger de l'effet sur la cause, mordit bien
,, serré ce qu'il trouva sous ses dents. Léger fit
,, un mugissement épouvantable : le bœuf gras
,, se sépara en deux ; une moitié s'enfuit d'un

„ côté, une moitié de l'autre, et le superbe „ Thésée se trouva à terre, étendu de son long. „ On eut beaucoup de peine à continuer la „ Piece. A peine fut-elle achevée, que l'on en- „ tendit une grande rumeur; c'étoit Léger qui, „ prétendant que son camarade lui avoit manqué „ de respect, se gourmoit avec lui sur le cintre. „ Après avoir disputé sur la prééminence et les „ avantages du train de devant et du train de „ derriere, ils en étoient venus aux coups. Le „ pauvre Léger pensa en être la victime. Il „ tomba du cintre; mais, par bonheur, il fut „ accroché par un cordage qui le suspendit à „ vingt pieds de haut, comme une oie que les „ Mariniers vont tirer : il en fut quitte pour „ quelques contusions. Cet accident ne le dé- „ goûta point des débuts. Quelques jours après, „ comme on alloit commencer le spectacle, on „ apprit que Marville, Acteur chargé du rôle de „ Roi dans la même Parodie, venoit de dé- „ camper en poste, Léger se présenta pour le „ remplacer : c'étoit la seule ressource pour ce „ jour-là. Il joua le rôle. Sa figure, sa voix, „ son geste, et sur-tout sa confiance insolente

„ étoient d'un ridicule et d'un comique si parfaits, „ qu'il fut applaudi généralement. Dès le soir „ même, il donna congé à son Maître, et de- „ manda mille écus d'appointemens pour s'en- „ gager dans la Troupe. Comme on n'accepta „ pas ses propositions, il cria à l'injustice, et la „ tête lui tourna tout-à-fait.

„ A une représentation de la Parodie de Thé- „ sée, la Dlle. Villiers, chargée du rôle de „ Médée, oubliant le moment qu'elle devoit „ entrer sur la scene, s'amusoit à écouter les „ fleurettes d'un Financier sexagénaire. Elle en- „ tend sa réplique, comme le bonhomme trans- „ porté d'amour, se précipite à ses génoux pour „ lui baiser la main. Elle s'en débarrasse brus- „ quement; mais, dans le mouvement qu'elle „ fait, la criniere postiche du vieil Adonis s'ac- „ croche dans les paillettes de la jupe de Médée. „ La Dlle. Villiers part, et laisse son amant en „ attitude, chauve et prosterné. Elle s'avance „ sur le Théatre, portant devant elle, sans le „ savoir, ce grave trophée chevelu, qui, se „ balançant majestueusement, sembloit répon- „ dre aux gestes pathétiques de l'Actrice. Il s'é-

,, leva un applaudissement général, qui devint ,, convulsif, lorsque l'on vit sortir d'une cou- ,, lisse une tête pelée qui réclamoit sa vénérable ,, dépouille. La Dlle. Villiers, déja toute fiere ,, de l'accueil favorable qu'elle croyoit recevoir ,, du Public, faisoit de grandes révérences ; ,, mais elle ne resta pas long-tems dans l'erreur. ,, En s'inclinant avec dignité pour remercier les ,, Spectateurs, elle apperçut la malheureuse per- ,, ruque. Toute autre qu'elle eût été déconcertée ; ,, mais, en Princesse au-dessus des coups de la ,, fortune, elle détacha tranquillement cet orne- ,, ment étranger, qu'elle rendit, et continua ,, froidement son rôle. Cela lui valut un succès, ,, tant il est vrai qu'il faut se posséder dans les ,, grands événemens pour en sortir avec hon- ,, neur. ,, Anecdotes Dramatiques, tome second, pages 217, 218 et 219. Histoire du Théatre de l'Opéra-Comique, tome premier, pages 457, 458, 459 et 460.

CATALOGUE

CATALOGUE
DES PIECES
QUI ONT PARU SOUS LE TITRE
DE THÉSÉE.

LES Amours de Thésée, ou Théséus et de Dianira, ou Déjanire, Tragédie ou Comédie, en cinq actes, en prose, avec Prologue, par Devivre ou du Vivier; représentée à Anvers en 1577; dédiée à Pierre Heins, Maître d'Ecole d'Anvers, singulier ami de l'Auteur, et imprimée à Paris la même année, chez Nicolas Bonfons, *in*-8°.

Les Historiens du Théatre François ne sont pas d'accord sur le titre, le genre et le nom de l'Auteur de cette Piece. Quant au Héros, ce n'est pas le Thésée de la Fable. Voici ce qu'en dit le Duc de la Valliere.

« Au premier acte, Calisto, pere de Dianira, se dé» sole de la perte de sa fille. Il apprend, par des Messa-

» gers qu'il avoit envoyés pour la chercher, qu'elle » est arrivée en Egypte avec Théséus, qui l'avoit en- » levée, et qu'Anchises, son ancien ami, et pere de » Théséus, avoit favorisé cet enlévement, et les avoit » accompagnés. Il apprend en même tems que des vo- » leurs avoient pris sa fille avec son amant, et que le » Prévôt Tyrrene faisoit poursuivre les brigands. Ca- » listo connoît ce Prévôt, et lui écrit. La scene qui » étoit à Rome dans l'acte précédent, passe, au second » acte, en Egypte. Des Bergers se plaignent des mal- » heurs que la guerre a causés à tout le pays. Ils ren- » contrent Anchises qui leur fait son histoire, et leur » confie la douleur que lui cause l'incertitude où il est » sur le sort de ses enfans, Théséus et Dianira. Les Ber- » gers lui promettent de les lui faire rendre le lende- » main. Au troisieme acte, Tyrrene tient en sa puis- » sance Théséus et Dianira. Il devient amoureux de » cette fille, qui s'est donnée pour sœur de Théséus, et » il compte l'épouser. Les Messagers de Calisto arri- » vent : Tyrrene lit les lettres, dans lesquelles ce vieil- » lard infortuné lui fait le récit de son aventure, et lui » mande en même tems qu'il vient le joindre pour lui » demander justice. Au quatrieme acte, Théséus se » plaint à Dianira de ce qu'en voulant passer pour sa » sœur, elle a occasionné l'amour du Prévôt. Dianira » s'excuse par de bonnes raisons, et lui jure une fidé- » lité inviolable. Cependant on vient les saisir l'un et » l'autre comme des criminels. Au cinquieme acte, » Tyrrene sur son Tribunal, juge les criminels, en pré- » sence de Calisto et d'Anchises. Ce dernier découvre

» que Théséus n'est point son fils ; mais qu'il est fils de » Tyrrene. La Piece finit par le mariage de Théséus et » de Dianira. *Messieurs*, dit un Acteur au Public, » *n'attendez pas que les noces se fassent ici, vu que le* » *reste se fera là-dedans.* » Bibliotheque des Théatres, tome premier, pages 214, 215 et 216.

Thésée, ou le Prince reconnu, Tragi-Comédie, en prose, de Puget de la Serre, attribuée par quelques-uns à la Calprenede, et représentée en 1644 ; imprimée la même année à Paris, chez Sommaville, Courbé, Guinet et Sercy, *in*-4°.

« Le Héros qui donne son nom à la Piece, vient, » sans être connu, au secours d'Athenes, assiégée par » Antiope, Reine des Amazones. Plusieurs raisons l'en- » gagent à prendre ce parti ; l'honneur de la Patrie, » la défense d'un Etat où il doit un jour commander, » et la noble ambition de ne paroître devant Egée que » couvert de gloire, et digne successeur de sa cou- » ronne. Il espere aussi que le hasard lui fournira l'oc- » casion de voir la Reine des Amazones, qu'il aime » constamment. C'est en cet état qu'il ouvre la scene. » Pirithoüs, son ami, est pris dans une sortie. Antiope » lui rend la liberté, se flattant qu'Egée en usera de » même à l'égard d'Egérie, sa sœur, qui a été faite » prisonniere au combat précédent. Pirithoüs ne pou- » vant obtenir la liberté de la Princesse, et ne voulant » pas céder en générosité à la Reine, embrasse ses in- » térêts. Pendant ce tems-là, Médée, qui s'est em-

» parée de l'esprit du Roi d'Athenes, devient amou-
» reuse de Thésée, et offre de le faire régner à la place
» d'Egée. Thésée rejette cette proposition avec hor-
» reur. Médée irritée fait entendre au Roi que le
» Prince, d'intelligence avec Antiope, conspire contre
» sa vie; et, pour appuyer sa calomnie, elle se sert
» d'une lettre interceptée qu'Antiope écrit à Thésée.
» Le jeune Prince demande à parler au Roi, et lui
» présente son épée et une lettre de Rytra ou Actra, sa
» mere. A la vue de la lettre de son épouse, et de
» l'épée qu'il lui avoit laissée, Egée reconnoît son fils,
» et ne doute plus de la perfidie de Médée. Cette Magi-
» cienne se sauve à travers les airs. D'abord que Thésée
» est reconnu pour fils du Roi, Antiope leve le siége
» qu'elle tenoit devant Athenes. Egée accepte avec une
» extrême joie la paix qu'elle lui offre, charmé qu'elle
» soit assurée par son mariage avec Thésée, son
» Amant fidele.

» Nous croyons que M. Quinault a pu faire usage de
» ce Poëme en prose, et sur-tout du rôle de Médée,
» dans l'Opéra qu'il a donné sous le nom de Thésée. Ce
» n'est pas que nous prétendions comparer l'un à
» l'autre. L'Ouvrage du sieur de la Serre est plein de
» défauts. On y trouve des pensées; mais le style est
» enflé, rempli de galimathias et de platitudes. L'unité
» de lieu y est si mal observée, que la scene est alter-
» nativement au Palais d'Egée et dans le camp des
» Amazones. Thésée a trop de timidité et trop de foi-
» blesse pour un Héros. Egée est un Monarque mépri-
» sable, digne d'être berné par une Sorciere telle que

» Médée. On pourroit aisément supprimer le rôle » d'Antiope, quoiqu'il soit le plus noble et le plus » brillant de la Piece, qui, avec ces défectuosités, est » cependant une des plus passables de l'Auteur. » Histoire du Théatre François, tome sixieme, pages 284, 285 et 286. Dictionnaire Dramatique, tome troisieme, pages 260 et 270.

Le Duc de la Valliere, dans sa Bibliotheque des Théatres, et le Chevalier de Mouhy, dans son Abrégé de l'Histoire du Théatre François, portent le même jugement de cette Piece.

* Thésée, Tragédie en cinq actes, avec un Prologue, par Quinault, mise en Musique par Lully; représentée devant le Roi à Saint-Germain-en-Laye, le 11 Janvier 1675 : imprimée à Paris la même année, chez Christophe Ballard, *in*-4°.

Thésée, Tragédie en cinq actes et en vers, par de La Fosse, dédiée au Duc de Chartres, et représentée le 5 Janvier 1700; imprimée, avec une Préface, à Paris, la même année, chez Pierre Ribou, *in*-12.

Nous avons donné, dans notre dernier Volume, le sujet de cette Piece, et tout ce qui peut y avoir rapport. Voyez le Catalogue des Œuvres de la Fosse.

Thésée, ou la défaite des Amazones, Piece en trois actes, avec trois intermedes composés des *Amours de Tremblottin et de Marinette*, par Fuzelier; représentée aux Marionnettes de Bertrand, à la Foire Saint-Laurent, en 1701, et imprimée la même année, *in-8°*.

Cette espece de Parodie de la Tragi-Comédie de Puget de la Serre, est le premier Ouvrage Dramatique de son Auteur, qui s'est fait connoître depuis par un très-grand nombre de Pieces jouées sur tous nos Théatres.

Arlequin Thésée, Parodie en un acte, en prose et en vaudevilles, par Valois d'Orville, représentée au Théatre Italien, le 31 Janvier 1745; non imprimée.

Thésée, Parodie, en un acte, en Vaudevilles, par MM. Favart, Laujon et Parvi, représentée à l'Opéra-Comique, le 19 Février 1745, et imprimée la même année chez Prault fils et de Lormel.

Ces deux Pieces sont les Parodies de l'Opéra de Thésée de Quinault.

THÉSÉE,

TRAGÉDIE

DE QUINAULT,

MUSIQUE DE LULLY;

Représentée devant Sa Majesté, à Saint-Germain-en-Laye, le 3 Février 1675.

ACTEURS DU PROLOGUE.

Chœur de Graces, de Plaisirs et de Jeux.

Deux Graces.

Les Plaisirs et les Jeux chantans.

BACCHUS.

VÉNUS.

CÉRÈS.

MARS.

BELLONE.

Troupe de Moissonneurs qui suivent Cérès.

Troupe de Sylvains et de Bacchantes qui suivent Bacchus.

Faunes de la suite de Bacchus, dansans.

Bacchantes, Suivantes de Bacchus, dansantes.

Suivantes de Cérès, dansantes.

La Scene du Prologue est dans les Jardins de Versailles.

PROLOGUE.

(Le Théatre représente les jardins et la façade du Palais de Versailles.)

CHŒUR D'AMOURS, DE GRACES, DE PLAISIRS et DE JEUX.

LES Jeux et les Amours
Ne regnent pas toujours.

UN PLAISIR.

Le Maître de ces lieux n'aime que la victoire ;
Il en fait ses plus chers desirs :
Il néglige ici les plaisirs,
Et tous ses soins sont pour la gloire.

LE CHŒUR.

Les Jeux et les Amours
Ne regnent pas toujours.

UN PLAISIR.

C'étoit dans ces jardins, au bord de ces fontaines,
Que l'aimable mere d'Amour
Espéroit d'établir sa bienheureuse cour ;
Mais ses espérances sont vaines.

LE CHŒUR.

Les Jeux et les Amours
Ne regnent pas toujours.

UN DES JEUX.

Ne nous écartons pas de ces charmantes plaines :
Allons nous retirer dans les bois d'alentour.

TROIS DE LA TROUPE DES JEUX.

Ah ! quelles peines
De quitter un si beau séjour !

TROIS DE LA TROUPE DES PLAISIRS.

Le Maître de ces lieux n'aime que la victoire ;
Il en fait ses plus chers desirs :
Il néglige ici les plaisirs,
Et tous ses soins sont pour la gloire.

LE CHŒUR.

Les Jeux et les Amours
Ne regnent pas toujours.

(*Les Amours, les Graces, les Plaisirs et les Jeux se retirent.*)

VÉNUS.

Revenez, Amours, revenez ;
Pourquoi quitter ces lieux où l'on est sans alarmes ?
La beauté perd ses plus doux charmes,
Si-tôt que vous l'abandonnez.
Revenez, Amours, revenez.
Beaux lieux, où les Plaisirs suivoient par-tout mes pas,
Que sont devenus vos appas ?
Qu'un si charmant séjour est triste et solitaire !
Hélas ! hélas !
Les Amours n'y sont pas !
Sans les Amours, rien ne peut plaire.
Revenez, Amours, revenez ;
Quel chagrin si pressant vous a tous emmenés ?
Est-il quelque danger dont Mars ne vous délivre ?
Il chasse les fureurs de ces lieux fortunés ;

A la seule Victoire il permet de le suivre.
Revenez, Amours, revenez.
(*On entend des trompettes et des tambours, dont le bruit se mêle au son de plusieurs instrumens champêtres. Mars paroît sur son char avec Bellone.*)

MARS, *sur son char.*

Que rien ne trouble ici Vénus et les Amours :
Que sous d'aimables loix, dans ces douces retraites,
On passe en repos d'heureux jours ;
Que les hautbois, que les musettes
L'emportent sur les trompettes
Et sur les tambours.
Que rien ne trouble ici Vénus et les Amours.
(*On n'entend plus le bruit des trompettes et des Tambours, et plusieurs instrumens champêtres jouent dans le tems que Mars descend.*)
Partez, allez, volez, redoutable Bellone ;
Laissez en paix ici les Amours et les Jeux :
Que Cérès, que Bacchus s'avancent avec eux ;
Eloignez ce qui les étonne.
Portez aux ennemis de cet Empire heureux
Tout ce que la guerre a d'affreux :
Vénus le veut, Mars vous l'ordonne.
Partez, allez, volez, redoutable Bellone.
(*Bellone obéit et s'envole.*)

VÉNUS.

Inexorable Mars, pourquoi déchaînez-vous
Contre un Héros vainqueur tant d'ennemis jaloux ?
Faut-il que l'univers avec fureur conspire
Contre ce glorieux Empire,

Dont le séjour nous est si doux ?
Sans une aimable paix, peut-on jamais attendre
De beaux jours ni d'heureux momens ?
La plainte la plus tendre,
Les plus doux soupirs des amans
Sont le seul bruit qu'on doit entendre
En des lieux si charmans.

MARS.

Que dans ce beau séjour rien ne vous épouvante;
Un nouveau Mars rendra la France triomphante :
Le destin de la guerre en ses mains est remis;
Et si j'augmente
Le nombre de ses ennemis,
C'est pour rendre sa gloire encor plus éclatante.
Le Dieu de la valeur doit toujours l'animer.

VÉNUS.

Vénus répand sur lui tout ce qui peut charmer.

MARS.

Malheur, malheur à qui voudra contraindre
Un si grand Héros à s'armer !

VÉNUS.

Tout doit l'aimer.

MARS.

Tout doit le craindre.

VÉNUS et MARS.

Tout doit le craindre;
Tout doit l'aimer.
Qu'il passe, au gré de ses desirs,
De la gloire aux plaisirs,

Des plaisirs à la gloire.
Venez, aimables Dieux, venez tous dans sa cour ;
Mêlez aux chants de victoire
Les douces chansons d'Amour.

(Bacchus et Cérès, suivis de Moissonneurs, de Sylvains et de Bacchantes, ramenent les Amours, les Graces, les Plaisirs et les Jeux.)

LE CHŒUR.

Mêlons aux chants de victoire
Les douces chansons d'Amour.

BACCHUS et CÉRÈS.

Que tout le reste de la terre
Porte envie au bonheur de ces lieux pleins d'attraits.

LE CHŒUR.

Que tout le reste de la terre
Porte envie au bonheur de ces lieux pleins d'attraits.

MARS et VÉNUS.

Au milieu de la guerre
Goûtons les plaisirs de la paix.

LE CHŒUR.

Au milieu de la guerre
Goûtons les plaisirs de la paix.

(La troupe de Moissonneurs commence une danse agréable, et environne Cérès dans le tems qu'elle chante.)

CÉRÈS.

Trop heureux qui moissonne
Dans les champs des Amours !
Amans, que rien ne vous étonne ;
L'espérance est un grand secours.

Quand on vient à cueillir les fruits que l'Amour donne,
On est riche à jamais et content pour toujours.
Trop heureux qui moissonne
Dans les champs des Amours !

(*Bacchus chante au milieu des Sylvains et des Bacchantes qui dansent.*)

BACCHUS.

Pour les plus fortunés, pour les plus malheureux,
Dans l'Empire amoureux,
Le Dieu du vin est nécessaire :
S'il prend part aux plaisirs, c'est pour les redoubler :
Il charme les chagrins des cœurs qu'on désespere.
Bacchus a de quoi consoler
De tous les maux qu'Amour peut faire.

(*La troupe qui suit Cérès et la troupe des Suivans de Bacchus se réunissent, et expriment ensemble leur joie par une danse que les autres Dieux accompagnent de leurs chants; et tous enfin se retirent pour faire place au magnifique divertissement qui va paroître.*)

MARS et VÉNUS.

Qu'il passe, au gré de ses desirs,
De la gloire aux plaisirs,
Des plaisirs à la gloire.
Venez, aimables Dieux, venez tous dans sa cour;
Mêlez aux chants de victoire
Les douces chansons d'Amour.

LE CHŒUR.

Mêlons aux chants de victoire
Les douces chansons d'Amour.

BACCHUS et CÉRÈS.
Que tout le reste de la terre
Porte envie au bonheur de ces lieux pleins d'attraits.

LE CHŒUR.
Que tout le reste de la terre
Porte envie au bonheur de ces lieux pleins d'attraits.

MARS et VÉNUS.
Au milieu de la guerre
Goûtons les plaisirs de la paix.

LE CHŒUR.
Au milieu de la guerre
Goûtons les plaisirs de la paix.

Fin du Prologue.

ACTEURS

DE LA TRAGÉDIE.

CHŒUR DE COMBATTANS.
ÉGLÉ, Princesse élevée sous la tutele d'Égée, Roi d'Athenes.
CLÉONE, Confidente d'Églé.
ARCAS, Confident d'Égée.
LA GRANDE-PRÊTRESSE DE MINERVE.
ÉGÉE.
SUIVANS D'ÉGÉE.

CHŒUR DE PRÊTRESSES DE MINERVE.
TROUPE DE SACRIFICATEURS DE MINERVE.
MÉDÉE, Princesse Magicienne.
DORINE, Confidente de Médée.
CHŒUR et TROUPE de la POPULACE d'Athenes.
THÉSÉE, Fils inconnu d'Égée.
UN FANTÔME.
TROUPE DE LUTINS.
CHŒUR DES HABITANS DES ENFERS.
DES SPECTRES.
LES FURIES.
CHŒUR et TROUPE D'HABITANS HEUREUX de l'Isle enchantée.
MINERVE.
CHŒUR DE DIVINITÉS qui accompagnent Minerve.
UN GRAND SEIGNEUR de la cour d'Égée.
TROUPE des plus considérables COURTISANS d'ÉGÉE.
TROUPE D'ESCLAVES.

La Scene est à Athenes.

THÉSÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théatre représente le Temple de Minerve.)

SCENE PREMIERE.

COMBATTANS *que l'on entend et que l'on ne voit point.*

AVANÇONS, avançons; que rien ne nous étonne :
Frappons, perçons, frappons; qu'on n'épargne personne :
Il faut périr, il faut périr :
Il faut vaincre ou mourir.

SCENE II.

ÉGLÉ, COMBATTANS *que l'on entend et que l'on ne voit point.*

ÉGLÉ.

QUEL que soit mon destin, il faut ici l'attendre....
Minerve, c'est à vous que je viens recourir.
Divinité qui devez prendre
Le soin de nous défendre,
Hâtez-vous de nous secourir.

COMBATTANS.

Il faut vaincre ou mourir.

ÉGLÉ.

O ciel ! ô juste ciel ! vous est-il doux d'entendre
Ces cris pleins de fureur que je ne puis souffrir ?
Dieux ! aimez-vous à voir tant de sang se répandre ?

COMBATTANS.

Il faut périr, il faut périr :
Il faut vaincre ou mourir.

SCENE III.

CLÉONE, ÉGLÉ, COMBATTANS *que l'on entend et que l'on ne voit point.*

ÉGLÉ.

Est ce aux Athéniens, est-ce au parti contraire
Que l'avantage est demeuré?
Dis-moi pour qui le sort s'est enfin déclaré?
Ton silence me désespere.

CLÉONE.

Pardonnez à la peur qui me force à me taire:
Mes yeux troublés d'effroi n'ont rien considéré.
Thésée est le Dieu tutélaire
Qui me donne en ce temple un refuge assuré:
Je ne sais rien de plus, et j'ai cru beaucoup faire
De gagner, en tremblant, cet asyle sacré.

ÉGLÉ.

Au milieu des clameurs, au travers du carnage,
Thésée a jusqu'ici conduit mes pas errans;
Son généreux courage
A fait ses premiers soins de m'ouvrir un passage
Entre deux effroyables rangs
De morts et de mourans.
N'as-tu point admiré l'ardeur noble et guerriere
Dont il court au péril et s'expose au trépas?
Ah! qu'un jeune Héros, dans l'horreur des combats,
Couvert de sang et de poussiere,

Aux yeux d'une Princesse fiere,
A de charmans appas !

CLÉONE.

Thésée est aimable, il vous aime;
Tout céde à sa valeur extrême :
Vous pouvez, sans rougir, souffrir, à votre tour,
Que jusqu'à votre cœur il porte sa victoire.
Il n'est rien de si beau que les nœuds de l'Amour,
Quand ils sont formés par la gloire.

ÉGLÉ et CLÉONE.

Il n'est rien de si beau que les nœuds de l'Amour,
Quand ils sont formés par la gloire.

COMBATTANS.

Il faut périr, il faut périr :
Il faut vaincre ou mourir.

SCENE IV.

ARCAS, ÉGLÉ, CLÉONE.

ÉGLÉ.

Le ciel ne veut-il point mettre fin à nos peines ?
Eclaircis-nous, Arcas; quel est le sort d'Athenes ?

ARCAS.

Le combat dure encore; il est sanglant, affreux,
Et le succès en est douteux.
Le Roi m'a commandé de prendre
Le soin de l'avertir, s'il falloit vous défendre;
Et ce n'est que pour vous qu'il est touché d'effroi.

ÉGLÉ.

Thésée est-il avec le Roi ?

ARCAS.

Des plus fiers ennemis il écarte la foule ;
On reconnoît sa trace aux flots du sang qui coule :
Une grêle de traits ne l'a point retenu.

ÉGLÉ.

O Dieux !....
(*A Cléone.*)
Mon secret t'est connu :
Je crains devant Arcas d'en faire trop entendre :
Cléone, s'il se peut, obtiens qu'il aille apprendre
Ce que Thésée est devenu.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

CLÉONE, ARCAS, COMBATTANS *que l'on entend et que l'on ne voit point.*

CLÉONE.

LAISSONS aller la Princesse
Prier en paix la Déesse.
Arcas, je veux voir en ce jour
Jusqu'où va pour moi ton amour.

ARCAS.

Peux-tu douter de ma tendresse ?

CLÉONE.

J'en doute encor, je le confesse :
Tu m'as fait des sermens cent fois,
Que tu suivrois toujours mes loix,
Et qu'il te seroit doux de mourir pour me plaire ;
Mais la plupart des amans
Sont sujets à faire
Bien des faux sermens.

ARCAS.

Tu n'as qu'à commander, tu seras satisfaite.

CLÉONE.

Cherche Thésée, et suis ses pas
Jusqu'à sa victoire parfaite,
Ou jusqu'à son trépas.

ARCAS.

D'où vient qu'en sa faveur ton ame s'inquiete ?

CLÉONE.

Si tu veux que je t'aime, Arcas,
Fais ce que je souhaite,
Et ne réplique pas.

ARCAS.

Pour un autre que moi, Cléone s'intéresse !
Prétends-tu que je sois un amant qui me presse
De me charger d'un soin à mon amour fatal ?
C'est un plaisir charmant de servir sa Maîtresse ;
Mais c'est un chagrin sans égal
De servir son rival.
L'ordre du Roi m'engage
A prendre soin de vous.

CLÉONE.

L'ennemi jusqu'ici n'ose porter sa rage :
Tout le monde est aux mains, veux-tu seul fuir les coups ?

ARCAS.

Ce grand empressement me donne de l'ombrage.

CLÉONE.

La valeur, à mes yeux, a des charmes bien doux,
Et le moindre soupçon m'outrage :
Je ne veux point avoir d'époux
Qui soit jaloux,
Ni d'amant qui soit sans courage.

ARCAS.

Faut-il qu'un étranger ait pour toi tant d'appas ?

CLÉONE.

Je te l'ai déja dit, et je te le répete :
Si tu veux que je t'aime, Arcas,
Fais ce que je souhaite,
Et ne réplique pas.

ARCAS.

Eh bien ! je suivrai ton envie ;
J'en veux faire toujours ma loi :
La peur de te déplaire est mon plus grand effroi.
Je crains peu d'exposer ma vie ;
Je ne puis hasarder rien qui ne soit à toi.

(Il sort.)

COMBATTANS.

Avançons, avançons ; que rien ne nous étonne :
Frappons, perçons, frappons ; qu'on n'épargne personne.
Il faut périr, il faut périr :
Il faut vaincre ou mourir.

SCENE VI.

ÉGLÉ, CLÉONE, LA GRANDE-PRÊTRESSE de Minerve, COMBATTANS *que l'on entend et que l'on ne voit point.*

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

PRIONS, prions la Déesse
De nous dégager
Du danger
Qui nous presse.
Prions, prions la Déesse.

LA GRANDE-PRÊTRESSE, ÉGLÉ et CLÉONE.

Prions, prions la Déesse.

COMBATTANS.

Mourez, mourez, perfides cœurs !
Tombez sous les coups des vainqueurs.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Dieux ! quelle barbarie !

ÉGLÉ.

Entendrons-nous toujours ces horribles clameurs ?

LA GRANDE-PRÊTRESSE, ÉGLÉ et CLÉONE.
Dieux ! quelle barbarie !
COMBATTANS.
Mourez, mourez, perfides cœurs ;
Tombez sous les coups des vainqueurs.
UN COMBATTANT.
Sauve un malheureux qui te prie.
Ah ! je meurs ; ah ! je meurs.
LA GRANDE-PRÊTRESSE, ÉGLÉ et CLÉONE.
Dieux ! quelle barbarie !
UN COMBATTANT.
Ah ! je meurs ; ah ! je meurs :
Sauve un malheureux qui te prie.
COMBATTANS.
Mourez, mourez, perfides cœurs !
Tombez sous les coups des vainqueurs.
LA GRANDE-PRÊTRESSE.
O Minerve ! arrêtez la cruelle Furie
Qui désole notre patrie ;
Ecartez loin de nous la guerre et ses horreurs....
Ciel ! épargnez le sang, contentez-vous des pleurs.
LA GRANDE-PRÊTRESSE, ÉGLÉ et CLÉONE.
Ciel ! épargnez le sang, contentez-vous des pleurs.
COMBATTANS.
Liberté, liberté ;
Victoire, victoire, victoire :
Courons, courons tous à la gloire.
Combattons avec fermeté ;
Défendons notre liberté.
Liberté, liberté ;

Emportons la victoire.
Victoire, victoire, victoire;
Liberté, liberté;
Victoire, victoire, victoire.

SCENE VII.

ÉGÉE, EGLÉ, CLÉONE, LA GRANDE-PRÊTRESSE, SUIVANS D'ÉGÉE.

ÉGÉE.

Les mutins sont vaincus, leurs chefs sont immolés;
Leur vaine espérance est détruite:
Tous les peuples voisins qu'ils avoient appellés,
Sont dans nos fers, ou sont en fuite.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Rendons graces aux Dieux.

TOUS ENSEMBLE.

Rendons graces aux Dieux.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Puisque le juste ciel à nos vœux est propice,
Allons, empressons-nous d'offrir un sacrifice
A la Divinité qui protege ces lieux.
Rendons graces aux Dieux.

TOUS ENSEMBLE.

Rendons graces aux Dieux.

(La Grande-Prêtresse sort.)

SCENE VIII.

ÉGÉE, ÉGLÉ.

ÉGÉE.

Cessez, charmante Églé, de répandre des larmes.
Commençons, après tant d'alarmes,
A jouir d'un destin plus doux.
Puisque je vois mon trône affermi par mes armes,
J'y veux joindre de nouveaux charmes,
En le partageant avec vous.

ÉGLÉ.

Avec moi ! vous, Seigneur ?

ÉGÉE.

Que votre trouble cesse.
C'est peut-être un peu tard vouloir plaire à vos yeux :
Je ne suis plus au tems de l'aimable jeunesse ;
Mais je suis Roi, belle Princesse,
Et Roi victorieux.
Faites grace à mon âge, en faveur de ma gloire ;
Voyez le prix du rang qui vous est destiné :
La vieillesse sied bien sur un front couronné,
Quand on y voit briller l'éclat de la victoire.
Parlez, charmante Églé, parlez à votre tour.

ÉGLÉ.

Depuis que j'ai perdu mon pere,
Vos soins ont prévenu mes vœux dans votre cour.
Je dois vous respecter, Seigneur ; je vous révere.

ÉGÉE.

Vous parlez de respect, quand je parle d'amour.

ÉGLÉ.

Mais, Médée... ah! craignez....

ÉGÉE.

Je prévois sa surprise.
Je sais que, lorsqu'on la méprise,
On s'expose aux fureurs de ses ressentimens:
Toute la nature est soumise
A ses affreux commandemens.
L'enfer la favorise:
Elle confond les élémens;
Le ciel même est troublé par ses enchantemens.
Mais j'ai fait élever en secret dans Trézene
Un fils qui peut m'ôter de peine:
Je veux qu'en épousant Médée, au lieu de moi,
Il dégage ma foi.

ÉGLÉ.

Mais si, malgré vos soins, Médée ambitieuse
Ne s'attache qu'au rang que vous me présentez?

ÉGÉE.

Que vous êtes ingénieuse
A trouver des difficultés!
Que Médée en fureur s'arme, menace, tonne,
Il faut que ma main vous couronne,
Quand il m'en coûteroit et l'Empire et le jour.
Un grand cœur, qui se sent animé par l'amour,
Ne doit jamais trouver de péril qui l'étonne.
J'atteste Minerve à vos yeux;

J'atteste le maître des cieux,
Et sa foudroyante justice...

ÉGLÉ.

Tout est prêt pour le sacrifice ;
Chacun s'avance dans ces lieux :
Rendons graces aux Dieux.

SCENE IX.

ÉGÉE, ÉGLÉ, CLÉONE, SUIVANS D'ÉGÉE, LA GRANDE-PRÊTRESSE.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Cet Empire puissant, que votre soin conserve,
Vient reconnoître ici votre divin secours.
Favorable Minerve !
Protégez-nous toujours.

LE CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Favorable Minerve !
Protégez-nous toujours.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Le péril étoit redoutable ;
Mais vous nous inspirez un courage indomptable,
Qui de notre malheur a détourné le cours.
O Pallas favorable !
Protégez-nous toujours.

LE CHŒUR DES PRÊTRESSES.

O Pallas favorable !
Protégez-nous toujours.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Il faut profiter
Du bonheur de nos armes :
C'est trop écouter
Le bruit des alarmes ;
Le cours de nos larmes
Se doit arrêter :
Songeons à goûter
Un sort plein de charmes.
Il faut profiter
Du bonheur de nos armes.

LE CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Chantez tous en paix,
Chantez la victoire,
Et que la mémoire
En vive à jamais :
Chantez les attraits
Dont brille la gloire.
Chantez tous en paix,
Chantez la victoire.

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Le calme est bien doux.
Après un grand orage.
La gloire est pour nous ;
La honte et la rage
Seront le partage
Des voisins jaloux :
Tout céde à nos coups ;
Tout céde au courage.

Le

Le calme est bien doux,
Après un grand orage.

LE CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Chantons tour-à-tour
Dans ces lieux aimables;
Des Dieux favorables
Y font leur séjour;
Les seuls traits d'Amour
Y sont redoutables.
Chantons tour-à-tour
Dans ces lieux aimables.

SCENE X.

ÉGÉE, ÉGLÉ, CLÉONE, SUIVANS D'ÉGÉE, LA GRANDE-PRÊTRESSE, CHŒUR DES PRÊTRESSES; SACRIFICATEURS COMBATTANS, *qui apportent les étendards et les dépouilles des ennemis vaincus.*

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

O MINERVE savante!
O guerriere Pallas!
Que par votre faveur puissante
Une félicité charmante
Nous offre chaque jour mille nouveaux appas.
O Minerve savante!
O guerriere Pallas!

LES CHŒURS.

Animez nos cœurs et nos bras ;
Rendez la victoire constante ;
Conduisez nos soldats ;
Par-tout devant leurs pas
Jetez le trouble et l'épouvante,
O Minerve savante !
O guerriere Pallas !

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Souffrez qu'un jeu sacré dans ces lieux vous présente
Une image innocente
De guerre et de combats.

LES CHŒURS.

O Minerve savante !
O guerriere Pallas !

(*On forme un combat à la maniere des anciens.*)

Que la guerre sanglante
Passe en d'autres Etats.
O Minerve savante !
O guerriere Pallas !
Que la foudre grondante
Détourne ses éclats.
O Minerve savante !
O guerriere Pallas !

LA GRANDE-PRÊTRESSE.

Puissions-nous toujours voir Athenes triomphante !

Puisse son Roi, vainqueur des plus grands Potentats,
La rendre heureuse et florissante !

LES CHŒURS.

O Minerve savante !
O guerriere Pallas !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le Théatre change et représente le Palais d'Egée.)

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, DORINE.

MÉDÉE.

Doux repos, innocente paix,
Heureux, heureux un cœur qui ne vous perd jamais!
L'impitoyable amour m'a toujours poursuivie.
N'étoit-ce point assez des maux qu'il m'avoit faits?
Pourquoi ce Dieu cruel, avec de nouveaux traits,
Vient-il encor troubler le reste de ma vie?
Doux repos, innocente paix,
Heureux, heureux un cœur qui ne vous perd jamais!

DORINE.

Recommencez d'aimer, reprenez l'espérance;
Thésée est un héros charmant:
Méprisez, en l'aimant,
L'ingrat Jason qui vous offense.
Il faut par le changement
Punir l'inconstance;

C'est une douce vengeance
De faire un nouvel amant.

MÉDÉE.

La gloire de Thésée à mes yeux paroît belle ;
On l'a vu triompher dès qu'il a combattu :
Le destin de Médée est d'être criminelle ;
Mais son cœur étoit fait pour aimer la vertu.

DORINE.

Le dépit veut que l'on s'engage
Sous de nouvelles loix,
Quand on s'abuse au premier choix :
On n'est pas volage
Pour ne changer qu'une fois.

MÉDÉE.

Un tendre engagement va plus loin qu'on ne pense ;
On ne voit pas, lorsqu'il commence,
Tout ce qu'il doit coûter un jour.
Mon cœur auroit encor sa premiere innocence,
S'il n'avoit jamais eu d'amour.
Mon frere et mes deux fils ont été les victimes
De mon implacable fureur :
J'ai rempli l'univers d'horreur ;
Mais le cruel Amour a fait seul tous mes crimes.

DORINE.

Espérez de former de plus aimables nœuds.
Une cruelle expérience
Vous apprend que l'amour est un mal dangereux ;
Mais l'ennuyeuse indifférence
Ne rend pas un cœur plus heureux.
Aimez, aimez Thésée, aimez sa gloire extrême.

MÉDÉE.

Mais qui me répondra qu'il m'aime ?

DORINE.

Peut-il trouver un sort plus beau ?

MÉDÉE.

Peut-être que mon cœur cherche un malheur nouveau.
Mon dépit, tu le sais, dédaigne de se plaindre;
Il est difficile à calmer :
S'il venoit à se rallumer,
Il faudroit du sang pour l'éteindre.

DORINE.

Que ne peut point Médée avec l'art de charmer ?

MÉDÉE.

Que puis-je ? hélas ! parlons sans feindre :
Les enfers, quand je veux, sont contraints à s'armer ;
Mais on ne force point un cœur à s'enflammer :
Mes charmes les plus forts ne sauroient l'y contraindre :
Ah ! je n'en ai que trop pour forcer à me craindre,
Et trop peu pour me faire aimer.

SCENE II.

ÉGÉE, MÉDÉE, DORINE, SUIVANS d'ÉGÉE.

ÉGÉE.

JE vois le succès favorable
Des soins que vous m'avez promis.
Médée et son art redoutable
Ont gardé ce palais contre mes ennemis :

J'ai différé long-tems de tenir ma promesse ;
Je devrois être votre époux.

MÉDÉE.

L'hymen n'a rien qui presse
Ni pour moi, ni pour vous.

ÉGÉE.

Vous pouvez sans chagrin souffrir que je differe.
Avec un époux plein d'appas
L'hymen a de la peine à plaire :
Quelle peur ne doit-il pas faire,
Quand l'époux ne plaît pas ?
Désormais, sans péril, je puis faire paroître
Un fils que dans ma cour je n'osois reconnoître :
Il peut venir dans peu de tems.

MÉDÉE.

Laissons-là votre fils, Seigneur ; je vous entends :
La jeune Église vous paroît belle ;
Chaque jour je m'en apperçoi :
Si vous m'abandonnez pour elle,
Thésée est seul digne de moi.

ÉGÉE et MÉDÉE.

Ne nous piquons point de constance ;
Consentons à nous dégager :
Goûtons d'intelligence
La douceur de changer.

MÉDÉE.

Quand on suit une amour nouvelle,
C'est une trahison cruelle
De laisser dans l'engagement
Un cœur tendre et fidele ;

Mais rien n'est si charmant
Qu'une inconstance mutuelle.

ÉGÉE et MÉDÉE.

Heureux deux amans inconstans,
Quand ils le sont en même-tems !

SCENE III.

ARCAS, ÉGÉE, MÉDÉE, DORINE, SUIVANS D'ÉGÉE.

ARCAS.

Seigneur, songez à vous.

ÉGÉE.

Quel malheur nous menace?

ARCAS.

Thésée est si puissant, qu'il peut vous alarmer ;
Ses glorieux exploits charment la populace :
Au lieu d'un héritier qui manque à votre race,
Pour votre successeur on le veut proclamer.

ÉGÉE.

Il faut arrêter cette audace.

(*Egée et Médée sortent.*)

SCENE IV.

DORINE, ARCAS.

DORINE.

Demeure, écoute un mot, Arcas.

ARCAS.

Mon devoir près du Roi m'appelle ;
Il faut que je suive ses pas.

DORINE.

Autrefois tu m'étois fidele ;
Tu jurois de m'aimer d'une ardeur éternelle.

ARCAS.

Nous sommes dans un tems de trouble et de combats.

DORINE.

Cléone a des appas ;
On te voit souvent avec elle :
N'est-ce point une amour nouvelle
Qui fait ton embarras ?
Tu rougis ? tu ne réponds pas ?

ARCAS.

Mon devoir près du Roi m'appelle ;
Il faut que je suive ses pas.

(*Il sort.*)

SCENE V.

DORINE, *seule.*

C'EST donc là tout le prix d'un amour trop sincere?
N'aimons jamais, ou n'aimons guere:
Il est dangereux d'aimer tant;
Ce n'est pas le plus sûr pour plaire.
Bien souvent on croit faire
Un amant heureux et content,
Et l'on ne fait qu'un inconstant.

SCENE VI.

DORINE; PEUPLES *qu'on entend crier.*

PEUPLES.

RÉGNEZ, héros indomptable;
Régnez, rendez-nous heureux.

DORINE.

Le peuple vient ici; sa faveur est semblable
Au transport des cœurs amoureux:
L'ardeur des plus grands feux
N'est pas la plus durable.

(*Elle sort.*)

PEUPLES.

Régnez, héros indomptable;
Régnez, rendez-nous heureux.

SCENE VII.

THÉSÉE, *et la Populace d'Athenes qui vient se réjouir de la victoire que sa valeur a remportée, et le veut proclamer pour successeur d'Egée.*

LE CHŒUR.

QUE l'on doit être
Content d'avoir un maître
Vainqueur des plus grands Rois !
Que l'on entende
Chanter par-tout ses exploits :
Joignons nos voix.
Que toujours il nous défende ;
Qu'il triomphe, qu'il commande,
Qu'il jouisse des douceurs
De régner sur tous les cœurs.

DEUX VIEILLARDS ATHÉNIENS.

Pour le peu de bon tems qui nous reste,
Rien n'est si funeste
Qu'un noir chagrin.
Le plaisir se présente ;
Chantons quand on chante :
Vivons au gré du destin.
L'affreuse vieillesse,
Qui doit voir sans cesse
La mort s'approcher,
Trouve assez la tristesse,

Sans la chercher.
Achevons nos vieux ans sans alarmes ;
La vie a des charmes
Jusqu'à la fin.
Le plaisir se présente ;
Chantons quand on chante :
Vivons au gré du destin.
L'affreuse vieillesse,
Qui doit voir sans cesse
La mort s'approcher,
Trouve assez la tristesse,
Sans la chercher.

LE CHŒUR.

Que la victoire
Le comble ici de gloire :
Suivons, aimons ces loix.
Que l'on entende
Chanter par-tout ses exploits :
Joignons nos voix.
Que toujours il nous défende ;
Qu'il triomphe, qu'il commande,
Qu'il jouisse des douceurs
De régner sur tous les cœurs.

THÉSÉE.

C'est assez, amis, c'est assez ;
Allez, et que chacun en bon ordre se rende
Aux endroits qu'au besoin il faudra qu'il défende :
Allez, je suis content de vos soins empressés.

Si vous voulez que je commande,
Allez, allez, obéissez.

(*Les Peuples se retirent. Thésée veut entrer dans l'appartement du Roi; Médée en sort et arrête Thésée.*)

SCENE VIII.

MÉDÉE, THÉSÉE.

MÉDÉE.

THÉSÉE, où courez-vous, que prétendez-vous faire?

THÉSÉE.

Chercher le Roi, le voir et calmer sa colere.

MÉDÉE.

Le Roi souffrira-t-il que vous donniez la loi?

THÉSÉE.

Il n'aura pas lieu de se plaindre;
Si l'on a trop d'ardeur pour moi,
C'est un feu que j'ai soin d'éteindre.

MÉDÉE.

Vous êtes de trop bonne foi;
Quand on fait trembler un Roi,
Apprenez qu'on en doit tout craindre.

THÉSÉE.

Sans un charme puissant qui m'attache à sa cour,
J'irois chercher ailleurs une guerre nouvelle.
La gloire m'enflamma dès que je vis le jour:
Tout mon cœur étoit fait pour elle;

Mais dans un jeune cœur la gloire la plus belle
Fait aisément place à l'amour.

MÉDÉE.

Un peu d'amoureuse tendresse
Sied bien aux plus fameux vainqueurs :
Si l'amour est une foiblesse,
C'est la foiblesse des grands cœurs.
Parlez, que rien ne vous alarme ;
J'obligerai le Roi de vous tout accorder.

THÉSÉE.

C'est la belle Églé qui me charme ;
Elle est l'unique prix que je veux demander.

MÉDÉE.

C'est Églé, dites-vous, Églé qui vous engage ?

THÉSÉE.

Je sais que la grandeur a pour vous des attraits ;
Régnez avec le Roi, régnez tous deux en paix :
Églé, l'aimable Églé, n'est qu'un trop beau partage.

MÉDÉE.

Je crains pour votre amour un obstacle fatal.

THÉSÉE.

Si Médée est pour moi, qui peut m'être contraire ?

MÉDÉE.

Vous avez le Roi pour rival.

THÉSÉE.

Malgré sa foi promise, Églé pourroit lui plaire ?

MÉDÉE.

Laissez-moi voir Églé, laissez-moi voir le Roi :
Vous connoîtrez bientôt les soins que je vais prendre ;
Allez, allez m'attendre,
Et fiez-vous à moi.
(*Thésée entre dans l'appartement de Médée.*)

SCENE IX.

MÉDÉE, *seule.*

DÉPIT mortel, transport jaloux,
Je m'abandonne à vous....
Et toi, meurs pour jamais, tendresse trop fatale ;
Que le barbare amour, que j'avois cru si doux,
Se change dans mon cœur en furie infernale.
Dépit mortel, transport jaloux,
Je m'abandonne à vous.
Inventons quelque peine affreuse et sans égale ;
Préparons avec soin nos plus funestes coups.
Ah ! si l'ingrat que j'aime échappe à mon courroux,
Au moins n'épargnons pas mon heureuse rivale.
Dépit mortel, transport jaloux,
Je m'abandonne à vous.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉGLÉ, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous allez voir bientôt votre amant dans ces lieux.

ÉGLÉ.

Je le verrai victorieux.
Après de mortelles alarmes,
Qu'un bienheureux retour est doux pour les amans!
L'amour s'accroît par les tourmens;
Les biens qu'il fait payer avec le plus de larmes,
N'en deviennent que plus charmans.

CLÉONE.

Thésée est triomphant, chacun le veut pour maître.

ÉGLÉ.

Ne verrai-je point paroître
Un si glorieux vainqueur?
Il négligera peut-être
La conquête de mon cœur.

CLÉONE.

On n'est pas inconstant pour aimer la victoire.
Si le passage est beau de l'amour à la gloire,

Rien n'est si doux que le retour
De la gloire à l'amour.

ÉGLÉ.

Non, son amour n'est point extrême :
Faut-il qu'il trouve ailleurs tant de soins importans ?
Il n'ignore pas que je l'aime ;
Il doit songer que je l'attends.

ÉGLÉ et CLÉONE.

La gloire n'est que trop pressante :
Un héros doit la suivre avec empressement ;
Mais dès que la gloire est contente,
L'amour doit promptement
Ramener un amant.

SCENE II.

ARCAS, ÉGLÉ, CLÉONE.

ARCAS.

Le Roi m'ordonne de vous dire
Qu'il vous fera bientôt régner :
Rien ne trouble plus son Empire....
Vous tremblez ! votre cœur soupire !
Le Roi, tout vieux qu'il est, n'est pas à dédaigner.
Lorsque par le feu du bel âge
Un jeune cœur se sent pressé,
Dans un ardent amour sans effort on l'engage ;

On triomphe bien davantage,
Quand on enflamme un cœur que les ans ont glacé.

ÉGLÉ.

Si tu connois, Arcas, le trouble qui me presse,
Ne va point découvrir la peine où tu me vois.

CLÉONE.

Si tu veux m'obliger, oblige la Princesse;
Fais, s'il se peut, par ton adresse,
Que le Roi tourne ailleurs son choix.

ARCAS.

Tu me donnes toujours d'assez fâcheux emplois.

ÉGLÉ, CLÉONE, ARCAS.

Il n'est point de grandeur charmante,
Sans l'amour et sans ses douceurs.
Rien ne plaît, rien n'enchante,
Sans l'amour et sans ses douceurs:
Rien ne contente
Les jeunes cœurs,
Sans l'amour et sans ses douceurs.
Il n'est point de grandeur charmante,
Sans l'amour et sans ses douceurs.

SCENE III.

MÉDÉE, DORINE, ÉGLÉ, CLÉONE, ARCAS.

MÉDÉE.

PRINCESSE, savez-vous ce que peut ma colere,
Quand on l'oblige d'éclater?

ÉGLÉ.

Je prétends ne rien faire
Qui vous doive irriter.

MÉDÉE.

Eh! n'est-ce rien que de trop plaire?

ÉGLÉ.

Je renonce à l'hymen du Roi;
Si je lui plais, c'est malgré moi:
Ce n'est point dans le rang suprême
Qu'on trouve les plus doux appas;
Et souvent un bonheur extrême
Est plus sûr dans un rang plus bas.

MÉDÉE.

Vous aimez donc Thésée? ah! n'en rougissez pas;
Il n'est que trop digne qu'on l'aime.
Je m'intéresse en votre amour:
Parlez; vous connoîtrez mon cœur à votre tour.

ÉGLÉ.

J'avois toujours bravé l'Amour et sa puissance,
Avant que d'avoir vu ce glorieux vainqueur;
Mais la Gloire et l'Amour, tous deux d'intelligence,

Ne sont que trop puissans pour vaincre un jeune cœur.
Que votre soin au mien réponde,
J'espere que le Roi deviendra votre époux :
Régnez, par son hymen, dans une paix profonde ;
Laissez-moi ce héros, mon sort est assez doux :
Quand vous posséderiez tout l'Empire du monde,
Mon cœur n'en seroit point jaloux.

MÉDÉE.

Mais enfin, si le Roi commande,
Vous êtes soumis à sa loi.

ÉGLÉ.

Ma vie est au pouvoir du Roi,
Et je veux bien qu'elle en dépende ;
Mais c'est en vain qu'il demande
Un cœur qui n'est plus à moi.

MÉDÉE.

Vous m'en avez trop dit, il est tems qu'entre nous
La confidence soit égale.
Il faut vous dégager d'une chaîne fatale.

ÉGLÉ.

La mort, la seule mort rompra des nœuds si doux.

MÉDÉE.

Je veux que dès demain le Roi soit votre époux.
Vous aimez un héros qui ne peut être à vous,
Et Médée est votre rivale :
Prenez soin d'éviter mon funeste courroux.

ÉGLÉ.

Nos deux cœurs sont unis par un amour fidele.

MÉDÉE.

En dépit de l'Amour, je les veux diviser.

ÉGLÉ.

La chaîne qui nous lie est si forte et si belle !

MÉDÉE.

J'aurai plus de plaisir, si je la puis briser.

ÉGLÉ.

Non ; j'aime mieux la mort qu'une lâche inconstance :
Tout l'enfer à mes yeux n'aura rien de si noir :
Malgré Médée et sa vengeance,
Mon amour fera son devoir.

MÉDÉE.

Voyons si votre amour est tel qu'il veut paroître ;
Puisque vous le voulez, vous allez me connoître :
Je vais vous faire voir
Ce que c'est que Médée, et quel est son pouvoir.

(*Elle sort.*)

(*La Scene change et représente un désert épouvantable, rempli de monstres furieux.*)

SCENE IV.

ÉGLÉ, CLÉONE, ARCAS, DORINE.

ÉGLÉ, CLÉONE et ARCAS.

Dieux ! où sommes-nous ?

CLÉONE.

Que d'objets horribles !

ARCAS.

Quels monstres terribles !

ÉGLÉ.

Quel affreux courroux !

ÉGLÉ, CLÉONE et ARCAS.

Dieux ! où sommes-nous ?

ÉGLÉ.

Me laissez-vous, cruelle !
Dans cette horreur mortelle ?
Ah ! cruelle ! où me laissez-vous ?

ÉGLÉ, CLÉONE et ARCAS.

Dieux ! où sommes-nous ?

(*Eglé sort.*)

SCENE V.

CLÉONE, ARCAS, DORINE.

CLÉONE.

Contre ce monstre qui m'alarme
Viens me défendre, Arcas.

ARCAS.

Ne crains rien avant mon trépas.
O ciel ! on me désarme !

(*Un fantôme emporte l'épée d'Arcas.*)

Tu peux beaucoup ici, belle Dorine ; hélas !
Ne l'abandonne pas.

CLÉONE et ARCAS.

Belle Dorine, hélas !
Ne { m'abandonne / l'abandonne } pas.

DORINE.

Il est bon d'être nécessaire;
C'est un charme puissant pour plaire,
Où peu de cœurs ont résisté :
Un grand secours qu'on espere,
Est un grand trait de beauté.

ARCAS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je te trouve belle.

CLÉONE.

Où pourroit-il voir plus d'attraits ?

DORINE.

Je sais trop votre amour nouvelle.

ARCAS et CLÉONE.

Non, non, je le promets;
Non, je ne l'aimerai jamais.

DORINE.

Pour se tirer de peine,
Chacun promet assez;
Mais la promesse est vaine,
Lorsque les périls sont passés.

ARCAS et CLÉONE.

Ne doute point de ma promesse.

DORINE.

Non, je ne prétends point regagner désormais
D'un si volage amant la trompeuse tendresse.
Non, non, je le promets;
Non, je ne l'aimerai jamais.

CLÉONE, DORINE et ARCAS.

Non, non, je le promets;
Non, je ne l'aimerai jamais.

SCENE VI.

MÉDÉE, CLÉONE, ARCAS, DORINE.

MÉDÉE.

Qu'on ne me trouble point, qu'on leur ouvre un passage....
C'est sur d'autres que vous que doit tomber ma rage:
Fuyez de ce funeste lieu.

CLÉONE et ARCAS.
Adieu, Dorine, adieu.
(*Cléone, Arcas et Dorine sortent.*)

SCENE VII.

(*Médée invoque les habitans des enfers.*)

MÉDÉE.

Sortez, Ombres, sortez de la nuit éternelle;
Voyez le jour pour le troubler:
Hâtez-vous d'obéir, quand ma voix vous appelle;
Que l'affreux Désespoir, que la Rage cruelle
Prennent soin de vous assembler.
Sortez, Ombres, sortez de la nuit éternelle.

CHŒUR DES HABITANS DES ENFERS.
Sortons de la nuit éternelle.

MÉDÉE.

MÉDÉE.

Venez, peuple infernal, venez;
Avancez, malheureux coupables;
Soyez aujourd'hui déchaînés.
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés;
Ne soyez pas seuls misérables.

LE CHŒUR.

Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés;
Ne soyons pas seuls misérables.

MÉDÉE.

Redoublez en ce jour le soin que vous prenez
De mes vengeances redoutables.

LE CHŒUR.

Ordonnez, ordonnez.

MÉDÉE.

Ma rivale m'expose à des maux effroyables;
Qu'elle ait part aux tourmens qui vous sont destinés.
Tous les enfers impitoyables
Auront peine à former des horreurs comparables
Aux troubles qu'elle m'a donnés.
Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés;
Ne soyons pas seuls misérables.

(*Elle sort.*)

LE CHŒUR.

Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés;
Ne soyons pas seuls misérables.

(*Les habitans des enfers expriment la douceur qu'ils*

trouvent dans les ordres que Médée leur donne de causer des frayeurs et de faire de la peine à Eglé.)

On nous tourmente
Sans cesse aux enfers ;
Que l'on ressente
Nos feux et nos fers.
Tout doit se troubler,
Tout doit trembler.
La colere
Ne laisse jamais
Nos cœurs en paix ;
Les plaintes qu'on peut faire
Nous doivent toujours plaire,
Et nous ne plaignons guere
Les yeux qui sont en pleurs.
Dans la rage,
Les maux qu'on partage
Ne sont pas sans douceurs.

On nous déchaîne,
Suivons nos fureurs ;
Dans notre peine
Troublons tous les cœurs.
Un grand désespoir
Est doux à voir.
La colere
Ne laisse jamais
Nos cœurs en paix.
Les plaintes qu'on peut faire
Nous doivent toujours plaire,

Et nous ne plaignons guere
Les yeux qui sont en pleurs.
Dans la rage,
Les maux qu'on partage
Ne sont pas sans douceurs.

SCENE VIII.

ÉGLÉ, HABITANS DES ENFERS.

(Les Habitans des enfers épouvantent Eglé ; elle les fuit, et ils la suivent.)

LE CHŒUR.

Que tout frémisse ;
Qu'avec nous tout gémisse.
Quelle douceur de voir souffrir !

ÉGLÉ.

Ah ! quel effroyable supplice !
Faites-moi promptement mourir.

LE CHŒUR.

Que tout frémisse ;
Qu'avec nous tout gémisse.
Quelle douceur de voir souffrir !

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ÉGLÉ, MÉDÉE.

ÉGLÉ.

Cruelle ! ne voulez-vous pas
Faire cesser ma peine ?
Au moins, achevez, inhumaine !
Achevez mon trépas.

MÉDÉE.

Satisfaites le Roi, contentez mon envie,
Si vous voulez sortir de cet affreux séjour.

ÉGLÉ.

Hélas ! laissez-moi mon amour ;
Prenez plutôt ma vie.

MÉDÉE.

Ma rage, en vous perdant, ne peut être assouvie ;
C'est grace, c'est pitié de vous ôter le jour.

ÉGLÉ.

Vous aurez beau me poursuivre,
Vous aurez beau m'alarmer ;
Ce n'est qu'en cessant de vivre
Que je puis cesser d'aimer.

MÉDÉE.

Achevez de savoir de quoi je suis capable ;
La plus horrible mort n'a rien de comparable
Au coup qui vous menace en ce fatal instant ;
Moi-même j'en frémis, tant il est effroyable.

ÉGLÉ.

Est-ce un crime si punissable
D'avoir un cœur tendre et constant ?

MÉDÉE.

Il n'est que trop aisé de percer un cœur tendre ;
Toute ma rage enfin va paroître à vos yeux.

ÉGLÉ.

Quel spectacle vient me surprendre !
C'est Thésée endormi qu'on transporte en ces lieux.

(Thésée, conduit par des Spectres, paroît endormi.)

SCENE II.

MÉDÉE, ÉGLÉ; THÉSÉE, *endormi.*

MÉDÉE.

Venez à mon secours, implacables Furies ;
Que le sang innocent recommence à couler :
Il faut encor nous signaler
Par de nouvelles barbaries.
Venez à mon secours, implacables Furies.

(Les Furies sortent, tenant un tison ardent d'une main et un couteau de l'autre.)

SCENE III.

MÉDÉE, ÉGLÉ; THÉSÉE, *endormi*; LES FURIES.

ÉGLÉ.

FAUT-IL voir contre moi tous les enfers armés?

MÉDÉE.

Tremblez en apprenant quel est votre supplice!
Votre amant va périr; c'est vous qui m'animez
A m'en faire à vos yeux un affreux sacrifice.

ÉGLÉ.

Vous pouvez vouloir qu'il périsse,
Et vous dites que vous l'aimez!

MÉDÉE.

Il faut voir qui des deux l'aimera davantage:
Plutôt que le céder, j'aime mieux que la mort
En fasse entre nous le partage;
Et l'amour n'en est que plus fort,
Quand il passe jusqu'à la rage.
(*Aux Furies.*)
Dépêchez, achevez votre sanglant ouvrage.

ÉGLÉ.

Arrêtez, retenez leurs coups;
J'épouserai le Roi, je suivrai votre envie:
Je céde ce Héros, que son cœur soit à vous;
Rien ne m'est si cher que sa vie.

MÉDÉE.

Mais aurez-vous bien le pouvoir
De lui paroître ingrate, insensible, volage ?

ÉGLÉ.

C'est lui faire un cruel outrage ;
J'aimerois mieux ne le point voir.

MÉDÉE.

Non ; il faut lui montrer une ame déloyale,
Qui l'immole sans peine à la grandeur royale,
Tandis que je feindrai d'agir en sa faveur :
Enfin, je veux gagner son cœur
Par le secours de ma rivale.

ÉGLÉ.

Dieux ! quelle contrainte fatale !

MÉDÉE.

Pour le prix de ses jours attirez ses mépris,
Ou je vais....

ÉGLÉ.

Non ; qu'il vive, il n'importe à quel prix;
Je veux tout, je puis tout pour sauver ce que j'aime:
Mon amour vous promet de se trahir lui-même.

MÉDÉE.

Cessez donc de trembler ; voyez en ce moment
Changer ces lieux affreux en un séjour charmant.

(*Les Furies rentrent dans les enfers ; le Théatre change et représente une Isle enchantée.*)

SCENE IV.

MÉDÉE, THÉSÉE, ÉGLÉ.

MÉDÉE, *touchant Thésée de sa baguette magique.*

Voyez ce que j'ai soin de faire
Pour servir ici votre amour.

THÉSÉE, *éveillé.*

Où suis-je ? quels jardins ! quel aimable séjour !

MÉDÉE.

J'ai voulu vous aider à plaire.

THÉSÉE, *se voyant sans épée.*

Mon épée !.... ah ! rendez-la moi.

MÉDÉE.

On va vous l'apporter. Si vous craignez le Roi,
Je serai vos plus fortes armes.

THÉSÉE.

Après tout ce que je vous dois....
(*Il apperçoit Églé.*)
Est-ce vous, ma Princesse ? est-ce vous que je vois ?
Mais où détournez-vous vos regards pleins de charmes ?

MÉDÉE.

Quoi ! vous ne tournez pas les yeux
Sur un amant si glorieux !

THÉSÉE.

Belle Églé, dites-moi, quel crime ai-je pu faire ?

MÉDÉE.

N'appréhendez-vous point qu'on ose se venger ?

THÉSÉE.

Non ; elle aura beau m'outrager,
Elle me sera toujours chere.

MÉDÉE.

Tant d'amour ne vous touche pas !
Ingrate ! croyez-vous qu'un trône ait plus d'appas ?

THÉSÉE.

Vous m'aviez tant promis de n'être point légere !

MÉDÉE.

De quoi ne vient point à bout
Un Roi qui veut plaire ?
La constance ne tient guere
Contre un amant qui peut tout.

Le Roi doit redouter que mon dépit n'éclate ;
Pour regagner son cœur, je vais encor le voir.
Essayez cependant d'attendrir cette ingrate :
Si tous nos soins unis ne peuvent l'émouvoir,
Votre amour seul peut-être aura plus de pouvoir.

SCENE V.

THÉSÉE, ÉGLÉ.

THÉSÉE.

ÉGLÉ ne m'aime plus, et n'a rien à me dire.
Qu'avez-vous fait des nœuds que l'Amour fit pour nous?
Quoi! pour les briser tous,
Un jour, un seul jour peut suffire?
J'aurois abandonné le plus puissant Empire
Pour garder des liens si doux?

ÉGLÉ.

Cessez d'aimer une volage;
Servez-vous de votre courage
Pour chercher un plus heureux sort.

THÉSÉE.

Je ne m'en servirai que pour chercher la mort.
Si la belle Églé m'est ravie,
Je ne prétends plus rien;
Je perds l'unique bien
Qui m'auroit fait aimer la vie.

ÉGLÉ.

Hélas!

THÉSÉE.

Ah! quel soupir échappe à votre cœur!

ÉGLÉ.

Ce soupir échappé n'est que pour la grandeur.

THÉSÉE.

Vos beaux yeux répandent des larmes !

ÉGLÉ.

Non, non ; sans m'attendrir je verrai vos douleurs.

THÉSÉE.

Vous voulez me cacher vos pleurs !
Pourquoi m'en dérober les charmes ?

ÉGLÉ.

Ah ! que vous me donnez de mortelles alarmes !
On vous a peut-être entendu,
Thésée ; et vous êtes perdu.

THÉSÉE.

On ne nous entend point ; non, ma belle Princesse ;
Si vous m'aimez toujours, ne craignez rien pour moi.

ÉGLÉ.

Que nous payerons cher l'excès de ma tendresse !
Il y va de vos jours : j'épouserai le Roi.

THÉSÉE.

C'est trop appréhender que le Roi ne s'irrite :
Il faut vous dire tout, l'Amour m'en sollicite ;
Je suis fils du Roi.

ÉGLÉ.

Vous, Seigneur ?

THÉSÉE.

Je n'ai montré d'abord que ma seule valeur ;
C'étoit à mon propre mérite
Que je voulois devoir ma gloire et votre cœur.

ÉGLÉ.

Le Roi, le monde entier prendroient en vain les armes :
Il n'est rien de si fort que Médée et ses charmes ;

Nous sommes les objets de ses transports jaloux :
S'ils n'en vouloient qu'à moi, je les braverois tous ;
Mais ils m'ont su frapper par où je suis sensible.

THÉSÉE.

Quoi ! le Roi sera votre époux ?

ÉGLÉ.

Je ne puis vous sauver sans cet hymen horrible.

THÉSÉE.

Laissez armer plutôt tout l'enfer en courroux ;
Le trépas est cent fois plus doux
Qu'un secours si terrible.
Vivez pour moi, s'il est possible,
Ou laissez-moi mourir pour vous.

ÉGLÉ et THÉSÉE.

Quelle injustice !
Que de tourmens !
Ah ! quel supplice
De briser des nœuds si charmans !

SCENE VI.

MÉDÉE, THÉSÉE, ÉGLÉ.

MÉDÉE, *sortant tout-à-coup d'un nuage.*

FINISSEZ vos regrets ; c'est trop, c'est trop vous plaindre ;
Je viens d'entendre tout, il n'est plus tems de feindre.

ÉGLÉ,

ÉGLÉ.

Pardonnez à l'Amour qui ne m'a pas permis
De tenir ce que j'ai promis.

THÉSÉE.

Vengez-vous sur moi seul de notre amour extrême.

ÉGLÉ.

C'est par mon seul trépas qu'il faut nous désunir.

THÉSÉE.

Sa vie est la faveur que je veux obtenir.

ÉGLÉ.

Conservez ce héros, sauvez-le pour vous-même.

THÉSÉE et ÉGLÉ.

Epargnez ce que j'aime :
C'est moi qu'il faut punir.

MÉDÉE.

Je vous aime, Thésée, et vous l'allez connoître :
Le crime enfin commence à me paroître affreux.
Je respecte de si beaux nœuds ;
Ma rage a beau s'armer, vous en êtes le maître :
Votre vertu m'inspire un dépit généreux ;
Je rendrai ce que j'aime heureux,
Puisque mon amour ne peut l'être.

THÉSÉE et ÉGLÉ.

Quel bonheur surprenant pour nos cœurs amoureux !

MÉDÉE.

Espérez tout de mon secours :
Vous pouvez reprendre vos armes.
(Thésée reprend son épée.)
Gardez vos tendres amours,
Goûtez-en les charmes ;

Aimez sans alarmes,
Aimez-vous toujours.

THÉSÉE et ÉGLÉ.

Gardons nos tendres amours,
Goûtons-en les charmes;
Aimons sans alarmes.
Aimons-nous toujours.

MÉDÉE.

Habitans fortunés de ces lieux si charmans,
Commencez les plaisirs de ces heureux amans.
(*Elle s'en va.*)

SCENE VII.

THÉSÉE, ÉGLÉ, HABITANS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

UNE BERGERE.

Que nos prairies
Seront fleuries!
Les cœurs glacés
Pour jamais en sont chassés.
Ces lieux tranquilles
Sont les asyles
Des doux plaisirs,
Et des heureux loisirs.
La terre est belle,
La fleur nouvelle
Rit aux zéphyrs.

Que nos prairies
Seront fleuries !
Les cœurs glacés
Pour jamais en sont chassés.
C'est dans nos bois
Qu'amour a fait ses loix ;
Leur verd feuillage
Doit toujours durer;
Un cœur sauvage
N'y doit point entrer.
Que nos prairies
Seront fleuries !
Les cœurs glacés
Pour jamais en sont chassés.
La seule affaire
D'une Bergere,
C'est de songer
A l'amour de son Berger.
Lorsqu'il la mene,
Bien qu'elle prenne
De longs détours,
Tous les chemins sont courts;
Sa bergerie
Est moins chérie
Que ses amours.
La seule affaire
D'une Bergere,
C'est de songer
A l'amour de son Berger.
Quand son amant

La quitte un seul moment,
Nos champs pour elle
N'ont plus d'autre bien ;
Elle en querelle
Jusques à son chien.
La seule affaire
D'une Bergere,
C'est de songer
A l'amour de son Berger.

(*Les Habitans de l'Isle enchantée forment des danses galantes, sur l'air de la chanson des Bergeres.*)

Aimons, tout nous y convie ;
On aime ici sans danger :
Il est permis de changer ;
Chacun y suit son envie ;
Mais heureux, cent et cent fois,
Un amant qui fait un choix
Qui dure autant que sa vie !

Fuyons le bruit des villages,
Fuyons l'éclat du grand Jour ;
Les fruits charmans de l'Amour
Sont dans les sombres bocages :
N'ayons point de peur des loups ;
Ne craignons que les jaloux,
Qui sont encore plus sauvages.

(*Les Habitans de l'Isle enchantée dansent sur l'air de la chanson des Bergeres, qui est joué par des instrumens champêtres.*)

(*Un des Habitans de l'Isle enchantée chante au milieu*

de tous les autres, qui s'assemblent autour de lui pour chanter et pour danser.)

PREMIERE CHANSON.

Quel plaisir d'aimer
Sans contrainte!
Nous pouvons former
Des vœux sans crainte.
(*Le Chœur répete ces quatre vers.*)

UN DES HABITANS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

Jusques aux langueurs,
Et jusqu'aux larmes,
Pour les tendres cœurs
Tout a des charmes.
(*Le Chœur répete ces quatre vers.*)

UN DES HABITANS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

C'est le plus discret
Qui doit plaire:
Il faut du secret
Et du mystere.
(*Le Chœur répete ces quatre vers.*)

UN DES HABITANS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

On dit les rigueurs
De sa Bergere;
Mais pour les faveurs
On s'en doit taire.
(*Le Chœur répete ces quatre vers.*)

SECONDE CHANSON.

L'Amour plaît, malgré ses peines,
L'Amour plaît aux cœurs constans.
(Le Chœur répete ces deux vers.)

UN DES HABITANS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

On ne peut porter ses chaînes
Assez tôt, ni trop long-tems.
(Le Chœur répete ces deux vers.)

UN DES HABITANS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

Sans amour, tout est sans ame ;
L'Amour seul nous rend contens.
(Le Chœur répete ces deux vers.)

UN DES HABITANS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

On ne peut sentir sa flamme
Assez tôt, ni trop long-tems.

(Le Chœur répete ces vers, et tous les autres Habitans de l'Isle enchantée dansent au son des instrumens champêtres, qui jouent l'air de cette chanson.)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

(Le Théatre change et représente un Palais que les enchantemens de Médée font paroître.)

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, *seule.*

AH ! faut-il me venger
En perdant ce que j'aime !
Que fais-tu, ma fureur, où vas tu m'engager ?
Punir ce cœur ingrat, c'est me punir moi-même.
J'en mourrai de douleur, je tremble d'y songer.
Ah ! faut-il me venger
En perdant ce que j'aime ?
Ma rivale triomphe, et me voit outrager !
Quoi ! laisser son amour sans peine et sans danger !
Voir le spectacle affreux de son bonheur extrême !
Non, il faut me venger
En perdant ce que j'aime.

SCENE II.

DORINE, MÉDÉE.

DORINE.

Que Thésée est content de son bienheureux sort !

MÉDÉE.

Dorine, c'en est fait, tout est prêt pour sa mort.

DORINE.

Quoi ! ce grand apparcil est sa mort qu'on prépare ?
Le Roi le doit choisir ici pour successeur ;
Votre soin pour lui se déclare.

MÉDÉE.

J'ai caché mon dépit sous ma feinte douceur :
La vengeance ordinaire est trop peu pour mon cœur ;
Je la veux horrible et barbare.
Je m'éloignois tantôt exprès pour tout savoir :
Du secret de Thésée il faut me prévaloir.
Le Roi l'ignore encore ; et pour me satisfaire,
Contre un fils inconnu j'arme son propre pere.
J'immolai mes enfans, j'osai les égorger ;
Je ne serai pas seule inhumaine et perfide :
Je ne puis me venger
A moins d'un parricide.

(*Dorine sort.*)

SCENE III.

ÉGÉE, MEDÊE.

MÉDÉE.

Ce vase par mes soins vient d'être empoisonné;
Vous n'aurez qu'à l'offrir... Vous semblez étonné!

ÉGÉE.

Ce héros m'a servi, malgré moi je l'estime;
Puis-je lui préparer un injuste trépas?

MÉDÉE.

L'espoir de votre amour, la paix de vos Etats,
Tout dépend d'immoler cette grande victime.
Contre un Rival heureux faut-il qu'on vous anime?
La vengeance a bien des appas;
Est-ce trop la payer, s'il vous en coûte un crime?

ÉGÉE.

Je n'ai rien fait jusqu'à ce jour
Qui puisse ternir ma mémoire:
Si près de mon tombeau faut-il trahir ma gloire?
Ne vaudroit-il pas mieux étouffer mon amour?

MÉDÉE.

Vous avez un fils à Thrézene;
Il faudra toujours l'éloigner:
Votre peuple pour lui n'aura que de la haine;
Il adore Thésée; il veut le voir régner.
Laisserez-vous un fils sans nom et sans Empire,

Tandis qu'un étranger jouira de son sort,
Et peut-être osera s'assurer par sa mort...

ÉGÉE.

Je céde aux sentimens que la nature inspire ;
Je me rends, l'Amour seul n'étoit pas assez fort.

MÉDÉE et ÉGÉE.

Que la vengeance
A d'attraits pour des cœurs jaloux !
N'épargnons point qui nous offense ;
Vengeons-nous, vengeons-nous.
L'Amour même n'est pas plus doux
Que la vengeance.

SCENE IV.

THÉSÉE, ÉGLÉ, ÉGÉE, MÉDÉE, CLÉONE, ARCAS ; CHŒUR et TROUPE D'ATHÉNIENS.

ÉGÉE et MÉDÉE.

Ne craignez rien, parfaits amans ;
Les plaisirs suivront vos tourmens.

LE CHŒUR.

Ne craignez rien, parfaits amans ;
Les plaisirs suivront vos tourmens.

ÉGÉE et MÉDÉE.

Recevez la récompense
De votre constance.

LE CHŒUR.

Ne craignez rien, parfaits amans;
Les plaisirs suivront vos tourmens.

ÉGÉE.

Oublions le passé; ma colere est finie:
Puisqu'Athenes le veut, je consens qu'après moi
Ce héros soit un jour son légitime Roi.
Commençons la cérémonie.
Qu'on apprenne à servir Thésée en Souverain.
Prenez ce vase de ma main.

THÉSÉE, *prenant le vase d'une main, et tirant son épée de l'autre.*

Je jure sur ce fer, qui m'a comblé de gloire,
Que je vous servirai contre vos ennemis,
Et que vous n'aurez point de sujet plus soumis....

(*Egée considere avec étonnement l'épée de Thésée, et la reconnoît pour être celle qu'il a laissée pour servir un jour à la reconnoissance de son fils.*)

ÉGÉE, *empêchant Thésée de porter le vase à sa bouche.*

Que vois-je? quelle épée? ah! qui l'auroit pu croire?
O ciel! j'allois perdre mon fils!
J'avois laissé ce fer pour ta reconnoissance.
Mon fils! ah! mon cher fils! où nous exposois-tu?

THÉSÉE.

Ce fer eût dans mes mains trahi votre espérance,
En vous montrant un fils qui n'eût point combattu:
Sans prendre aucun secours d'une illustre naissance,
Je voulois éprouver jusqu'où va la vertu.

(*Médée s'enfuit, voyant Thésée reconnu par son pere.*)

SCENE V.

ÉGÉE, THÉSÉE, ÉGLÉ, CLÉONE, ARCAS; CHŒUR ET TROUPE D'ATHÉNIENS.

ÉGÉE.

AH! perfide Médée!.... Elle fuit, l'inhumaine!
Qu'on la poursuive; allez, ne la respectez plus.
Mais la poursuite en sera vaine;
Elle sait des chemins qui nous sont inconnus.

THÉSÉE.

C'est assez d'éviter sa haine;
Soyons heureux, Seigneur:
Notre parfait bonheur
Suffira pour sa peine.

ÉGÉE, THÉSÉE et ÉGLÉ.

Notre parfait bonheur
Suffira pour sa peine.

ÉGÉE.

Je suis charmé de vos appas;
Je ne m'en défends pas:
Trop aimable Églé, je vous aime;
Mais je veux être heureux dans un autre moi-même:
Mon Rival m'est trop cher pour en être jaloux.
Je reconnois mon fils à son amour extrême;
C'est le sort de mon sang de s'enflammer pour vous.
Que l'Hymen prépare
Des nœuds pleins d'attraits:

Soyez

Soyez unis à jamais.
Que l'Amour répare
Tous les maux qu'il vous a faits.
Soyez unis à jamais.

LE CHŒUR.

Soyez unis à jamais.

THÉSÉE et ÉGLÉ.

Les plus belles chaînes
Coûtent des soupirs;
Il faut passer par les peines,
Pour arriver aux plaisirs.

ÉGÉE, CLÉONE et ARCAS.

Que l'Hymen prépare
Des nœuds pleins d'attraits.

LE CHŒUR.

Soyez unis à jamais.

ÉGÉE, CLÉONE et ARCAS.

Que l'Amour répare
Tous les maux qu'il vous a faits.

LE CHŒUR.

Soyez unis à jamais.

SCENE VI.

MÉDÉE, ÉGÉE, THÉSÉE, ÉGLÉ, CLÉONE, ARCAS; CHŒUR et TROUPE D'ATHÉNIENS.

MÉDÉE, *sur un char tiré par des dragons volans.*

Vous n'êtes pas encor délivrés de ma rage ;
Je n'ai point préparé la pompe de ces lieux,
Pour servir au bonheur d'un amour qui m'outrage :
Je veux que les enfers détruisent mon ouvrage.
C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

(*Dans le tems que Médée fuit, le Palais s'obscurcit, et les Athéniens s'imaginent être poursuivis par des fantômes.*)

SCENE VII.

ÉGÉE, THÉSÉE, ÉGLÉ, CLÉONE, ARCAS; CHŒUR et TROUPE D'ATHÉNIENS.

LE CHŒUR.

SECOUREZ-NOUS, justes Dieux !
Quelle nuit épouvantable !
Quels ennemis furieux !
Secourez-nous, justes Dieux !
Une mort inévitable
S'offre par-tout à nos yeux.
Secourez-nous, justes Dieux !

SCENE VIII.

MINERVE, ÉGÉE, THÉSÉE, ÉGLÉ, CLÉONE, ARCAS; CHŒUR et TROUPE D'ATHÉNIENS, CHŒUR DE DIVINITÉS *qui accompagnent Minerve.*

MINERVE, *dans la gloire.*

LE ciel veut écarter tout ce qui peut vous nuire.
Voyez, par mon pouvoir, élever à l'instant
Un Palais éclatant,
Que l'enfer n'osera détruire.

(*Le Théâtre change et représente un Palais magnifique et brillant.*)

MINERVE *et le Chœur des Divinités dans la gloire.*

Vivez, vivez contens dans ces aimables lieux.

CHŒUR D'ATHÉNIENS *dans le Palais.*

Vivons, vivons contens dans ces aimables lieux.

MINERVE *et les Chœurs.*

Bienheureux qui peut naître
Sous un regne si glorieux !

Vivez, vivez } contens dans ces aimables lieux.
Vivons, vivons }

Un Roi digne de l'être
Est le don le plus grand des cieux.

Vivez, vivez } contens dans ces aimables lieux.
Vivons, vivons }

SCENE IX et derniere.

Les Acteurs de la Scene précédente.

(*Toutes les voix et tous les instrumens des deux Chœurs se réunissent. Les plus considérables Courtisans du Roi d'Athenes, environnés d'une troupe d'Esclaves, forment une espece de fête galante pour se réjouir de la reconnoissance de Thésée. Arcas et Cléone chantent au milieu de leur danse.*)

ARCAS et CLÉONE.

Le plus sage
S'enflamme et s'engage
Sans savoir comment.
La fierté se dément ;
Le cœur le plus sauvage
Soupire aisément
Dans un fatal moment.
Le plus sage
S'enflamme et s'engage
Sans savoir comment.
Contre un mal si doux et si charmant
Le plus grand courage
Combat foiblement.
Le plus sage
S'enflamme et s'engage
Sans savoir comment.
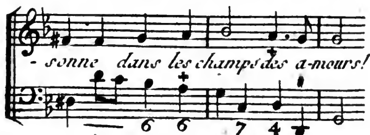
Quel dommage,
Si l'on ne ménage
Les momens heureux !
Formons d'aimables nœuds ;
Faisons un doux usage
Du tems où les jeux
Suivent par-tout nos vœux.
Quel dommage,
Si l'on ne ménage
Les momens heureux !
Qui n'est point dans l'Empire amoureux
N'aura pour partage
Que des soins fâcheux.
Quel dommage,
Si l'on ne ménage
Les momens heureux !
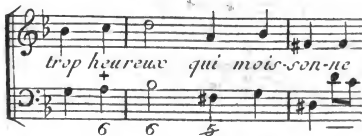
FIN.
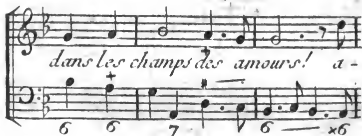
DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.

AIR
du Prologue de Théſée.









- mants, que rien né vous é - tonne ;

l'esperance est un grand se -

- cours. quand on vient à cueil -

- lir les fruits que l'amour

donne, on est riche à ja-

-mais, et con-tent pour tou-

-jours. quand on vient à cueil-

-lir les fruits que l'amour

donne, on est ri-che à ja-
5
-mais et con tent pour toujours.
7 6 5
trop heureux qui moisson-ne
6 6 5
dans les champs des a mours.
6 6 7

AIRS DE THÉSÉE.

Une Bergère

Que nos prairi-es seront fleu-
Que nos prai ri-es seront fleu-

-ri - es! les cœurs glacés pour jamais
-ri - es! les cœurs gla cés pour jamais

en sont chassés. Ces lieux tran-
en sont chassés. Ces lieux tran-

6

-quilles, sont les a-zi-les

-quilles, sont les a-zi-les

6 7 6

des doux plaisirs et des heureux loi-

des doux plai sirs et des heureux loi-.

6

♭6 5

-sirs: la ter-re est bel--le,

-sirs: la ter-re est bel--le,

la fleur nou-vel - le rit aux zé-

la fleur nou-vel - le rit aux zé-

6 6 7 6

-phirs. Que nos prai-ri - es

-phirs. Que nos prai - ri - es

2
4 5

seront fleu - ri - es! les cœurs gla-

seront fleu - ri - es! les cœurs gla -

6 ×6 3

-cés pour jamais en sont chassés.

-cés pour jamais en sont chassés.

C'est dans nos bois qu'amour a fait ses

C'est dans nos bois qu'amour a fait ses

loix. Leur verd feuil-la-ge doit

loix. Leur verd feuil-la-ge doit

toujours du-rer, un cœur sau-

toujours du-rer, un cœur sau-

6 5 ×6 5

-va-ge n'y doit point en-trer.

va-ge n'y doit point en-trer.

Que nos prai-ri-es seront fleu-

Que nos prai-ri-es seront fleu-

2 4 5

10

-ri - es! les cœurs gla-cés pour jamais.

-ri - es! les cœurs gla-cés pour jamais.

en sont chas - sés.

en sont chas - sés.

Cléone

Le plus sa-ge s'en-.

Arcas

Le plus sa-ge s'en-,

flamme et s'en - ga - ge sans

flamme et s'en-ga - ge sans

sa-voir com-ment; La fier - .

sa-voir com-ment; La fier - .

-te' se dé-ment; le cœur le plus sau-

- te' se dé-ment; le cœur le plus sau-

-vage soupire aisé-

-vage soupire aisé-

6 7 ♯

-ment dans un fatal moment.

-ment dans un fatal moment.

6
5 4 ♯

6

Le plus sage s'enflamme et s'en-

Le plus sage s'enflamme et s'en-

6 6 ♭ 6

-ga-ge sans sa-voir com-
ga--ge sans sa-voir com-.
6 6 5 4 3
-ment: contre un mal si doux et si char-
-ment: contre un mal si doux et si char-
6 6 5
-mant; le plus grand courage com-
mant; le plus grand courage com-
6 6 6 6

-bat foible-ment. Le plus

-bat foi-ble ment. Le plus

6 5 6

sage s'enflamme et s'enga ge sans

sage s'enflamme, et s'en ga ge sans

6 ♭ 6 5 6

sa-voir com - ment.

sa - voir com - ment.

6 5 4 3



